





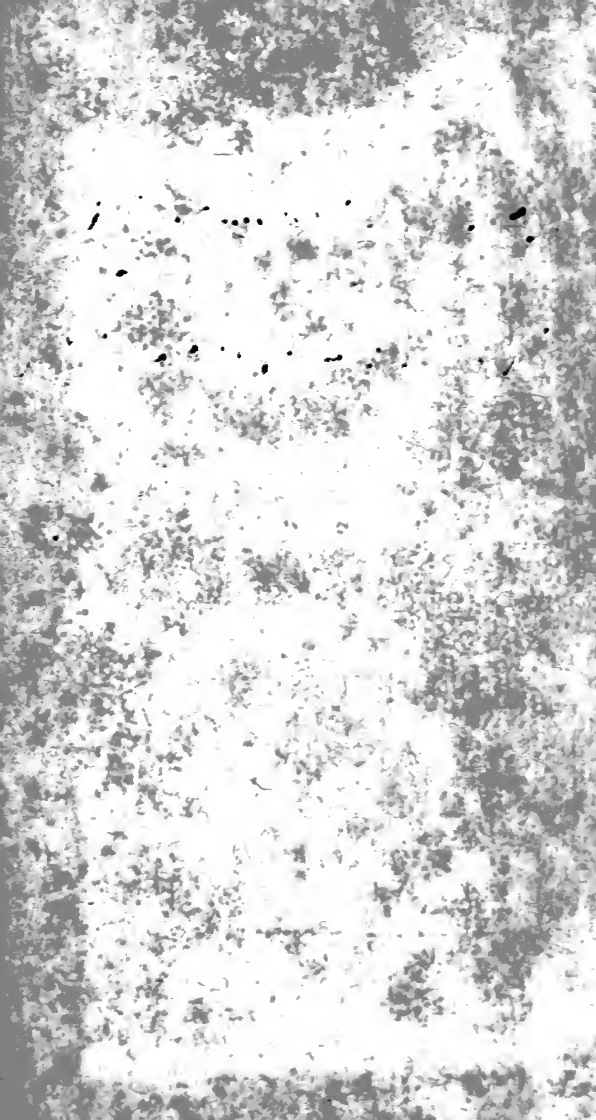
Scinner Fidele

11536
C. S. Rowinshield.

Naples - March - 1906

DUKE
UNIVERSITY
LIBRARY

Treasure Room



HISTOIRE
DE MARGUERITE
DE VALOIS,
REINE
DE NAVARRE,
SOEUR DE FRANCOIS I.
5
T O M E I.



A LYON ,

Chez LEONARD PLAIGNARD , rue
Merciere au Grand Hercule.

M. DC. XCVII.

Avec Privilege du Roy.



LA REINE D E NAVARRRE

QN étoit encore dans la joïe & dans les divertissemens qui suivoient la solemnité du Mariage de l'admirable Reine de Navarre, toute la France éclatoit en magnificence & en fêtes pour la délivrance de son illustre Roi ; & quoiqu'il fût revenu depuis quelque tems des prisons d'Espagne, les Fraçois toujours tendres &

affectionnez pour leur Prince , faisoient briller leur allegresse par tout ce que les plaisirs & la grande dépense ont de plus sensible & de plus somptueux.

Touté la Cour n'étoit occupée qu'à se divertir , & un soir que François I. donnoit une fête magnifique à la Reine sa Sœur & à toutes les Dames , un jeune homme admirablement bien fait, qui sembloit ne prendre nulle part à tout ce qui se faisoit , voyant cette suite nombreuse qui accompagnoit le Roi, la considéra quelque tems avec une langueur extraordinaire ; & quand il l'eut perduë de vûë demeurant immobile près d'une fenêtre sur laquelle il étoit appuyé , il leva les yeux au Ciel avec une action capable d'attendrir les ames les plus dures ; & se sentant les yeux mouillez de

quelques larmes , il traversa à grands pas la Chambre du Roi ; & allant dans un Coridor qui conduisoit à un Cabinet solitaire , il frapa assez brusquement deux ou trois coups à la porte. Ouvrez-moi , malheureux Lautrec , disoit-il , je viens pleurer avec vous. On ouvrit comme il achevoit ces paroles , & il fut étrangement surpris , quand au lieu de celui qu'il cherchoit , il trouva une personne dont la vue étoit bien capable de le surprendre.

C'étoit un homme de la plus belle taille que l'on pût voir , il avoit de grands yeux passionnez , la bouche admirable , la plus belle & la plus agreable tête du monde , ses cheveux qui étoient châains lui couvroient toutes les épaules & descendoient à boucles naturelles jusques à sa

ceinture ; sa phisionomie étoit brillante , sa mine si haute , & toute sa personne si bien faite , avec un visage si charmant , que ce jeune homme ne le pût considérer sans une admiration qui le rendit tres-long - tems interdit.

Ce merveilleux inconnu se recula en le voyant , il parut surpris à son tour , & voulut d'abord se cacher le visage ; mais ne remarquant dans celui de l'étranger aucuns traits qui lui fussent connus , il se remit avec assez de facilité, Qui vous amene ici , lui dit-il , je vous ai pris pour un autre quand je vous ay ouvert ; ce Cabinet n'est point fait pour un homme comme vous ; & à voir vôtre figure , vous êtes bien plus propre à servir d'ornement à la fête , qu'à venir vous enfermer dans un lieu

aussi retiré que j'avois cru que l'étoit celui-ci. Je ne cherche point le tumulte, reprit tristement l'étranger, & c'est parce que j'ai cru comme vous ce Cabinet retiré que j'y suis venu pour fuir tout le monde, & pour n'y trouver que la solitude. Il est étonnant, reprit le merveilleux inconnu, qu'étant si jeune, vous évitiez des plaisirs où toute la Cour s'abandonne, & il faut que vous ayez quelque chagrin bien sensible, pour ne paroître pas dans un lieu si propre à attirer un homme aussi aimable que vous l'êtes : Je connois à votre accent que vous n'êtes pas de ce païs, la curiosité n'a-t-elle nul charme pour vous, & la galanterie de la fête, & tant de belles personnes ne sont-elles point capables de vous attirer ? Il est vrai, je suis étranger, re-

prit - il , & tout autre que moi croiroit que qui n'a point vû l'admirable Reine de Navarre , n'a rien veu de beau. Le charmant inconnu rougit en cet endroit, & l'agréable étranger poursuivant, la Reine de Navarre est belle , continua-t-il : La magnificence du Roy se déploie à la fête que l'on fait ; mais , Seigneur, j'aime , j'ai perdu ce que j'aime , je le cherche par tout. Le moyen en cet état d'être dans un lieu où tout ne respire que la joye.

L'inconnu soupira encore , & l'étranger continuant : le Roy , dit - il , m'a parlé tout aujourd'hui des plaisirs qui finissent cette journée , & m'a prié avec bonté de m'y trouver & de vaincre ma melancolie. On ne se surmonte point ; j'ay résisté à ses ordres , & je venois ici attendre

un ami illustre que j'ai , dont le cœur est aussi affligé que le mien.

Vous oserai - je' demander qui vous êtes , interrompit l'incon-

nu ? Puisque le Roy & la Cour vous connoissent , je crois pou-

voir sans indiscretiõ vous témoi-

gner l'envie que j'aurois de vous connoître aussi. Seigneur, reprit

l'étranger, je suis un malheureux Corsaire dans le nom n'est point

connu sur la terre , & que les é-

chos de quelques mers sauvages n'ont encore repeté que foible-

ment. Vous n'avez point le vi-

sage d'un Pirate ; reprit l'incon-

nu en souriant , vôtre phisio-

nomie est si agreable , qu'on ne

sçauroit vous prendre que pour un amant heureux. Je ne suis

misérable en effet , reprit l'é-

tranger , que par l'éloignement de ce que j'aime, mais ce malheur me paroît le plus grand de tous

les malheurs. Il en est encore de plus cruels , interrompit l'inconnu , avec une passion tendre dans les yeux , & je connois des maux où la mort même ne peut apporter de remède ; mais revenons à votre personne , & ne me cachez pas plus long - tems qui vous êtes : je suis fâché de ne commencer à vous obeïr, que dans une chose de si peu d'importance , repartit l'étranger , mon inclination me porteroit plus loin pour vous : Je m'appelle Dragut ; mon païs est la Natolie, N'allez pas plus avant , interrompit l'inconnu , en voila assez , & votre nom est moins connu par l'amitié que le fameux Roy d'Alger a pour vous, que par tant de belles actions que vous avez déjà faites , & dont la renommée nous a rendu un compte exact. Je suis bien

aisé de ne m'être pas trompé au jugement que j'avois d'abord fait de vous. Ah ! Seigneur, reprit Dragut, si l'on en doit croire sa pensée, que vous devez être une personne extraordinaire, & que la curiosité que j'ay à mon tour est pardonnable. Je suis en effet, reprit l'inconnu en rougissant, une personne extraordinaire, mais n'est par mes malheurs ; au reste, je n'ay rien en moi qui puisse attirer vôtre curiosité, & je suis fâché de ne pouvoir la satisfaire. Des raisons importantes m'obligent à me cacher, ne trouvez pas mauvais le secret que je vous fais de mon nom : Si je n'étois pas forcé par des considérations qui ne me regardent pas seul, ce ne seroit pas au brave Dragut à qui j'en ferois un mystère.

Comme l'inconnu achevoit :

A y

ces mots , la porte du Cabinet s'ouvrit , & un homme y entra , qui surprit toute son attention , il étoit grand d'une , taille extraordinairement belle , il avoit l'air mélancolique & fier , avec des cheveux noirs , longs & frisez. Dragut le reconnut pour son ami Lautrec , mais ils ne se dirent rien , parce que l'étonnement de l'inconnu & de Lautrec les tint tous deux dans un long silence. Lautrec revint le premier de son immobilité ; & s'avancant avec beaucoup de respect vers l'inconnu , il le tira à l'autre bout du Cabinet , où ils se parlèrent bas pendant long - tems , après quoi Lautrec marchant le premier , il pria Dragut de les suivre. Ils passèrent par des endroits assez détournés , de peur de trouver quelqu'un ; mais tout le monde

étoit encore où les plaisirs étoient , & ils descendirent sans trouver personne dans la Cour du Château de S. Germain. Ils passerent sur le petit Pont , & là deux hommes qui étoient enveloppez dans des casques , reçurent l'inconnu , qui aiant encore parlé bas à Lautrec , & se separant de lui tendit la main à Dragut , & l'assura que quelque part qu'il fut , il auroit en lui un ami. Après cela Lautrec & Dragut tournerent leurs pas vers un grand parterre qui aboutissoit dans la forest.

Je vous supplie , dit Lautrec en marchant toujours ; & s'adressant à Dragut de ne point parler de l'homme que nous venons de quitter ; il est trop important à l'Univers , moins par la dignité de sa naissance, quoique la plus illustre du monde, que

par mille & mille vertus. Et puisque le hazard nous a mis malgré lui dans le secret qu'il doit faire de sa personne , ne le trahissons pas. Je me suis douté que ce n'étoit pas un homme ordinaire , repartit Dragut ; & il ne lui a fallu qu'un moment pour attirer toute mon inclination. Je seray toujours prêt à son service s'il a besoin de moi. Mais mon cher Laurec , parlons de vos affaires : Le Roi s'est-il ouvert à vous sur le dessein pour lequel il vous a mandé avec tant de secret & de diligence. Je croiois lorsque vous étiez en Guienne vous voir mourir de cette affreuse melancolie , dont je n'ay pû encôre pénétrer le sujet. Vous sçavez tout ce qui me regarde : Me cacherez-vous toujours la cause de cette mortelle tristesse , sous laquelle je

vous ay vû prêt à succomber ?
Et ne me direz-vous point enfin
ce que mon amitié desire de
vous avec tant d'empressement ?

Lautrec soupira à la demande de Dragut , & levant tristement les mains & les yeux en haut, Oüi , mon cher Dragut, lui dit-il-il est juste que je vous dise mes peines , Juste Ciel ! qu'elles sont sensibles , s'écria-t-il : J'ay vû ce soir l'ingrate qui les causes ; je suis tout attendri, & j'ay plus d'envie de vous parler , que vous n'en avez de m'entendre.

Comme Lautrec en étoit là , & qu'il alloit satisfaire la curiosité de Dragut , ils furent détournés de leur entretien par des voix qu'ils entendirent près d'eux ; & s'étant aprochez , ils aperçurent à la foible clarté de la nuit que c'étoit deux fem-

mes qui étoient couchées sur le gazon. Ils s'alloient retirer par discrétion , quand ces deux personnes leur causerent un merveilleux étonnement , en parlant Espagnol. Il s'arrêtèrent , & se ferrant la main pour s'avertir, l'un l'autre de ne point faire de bruit , ils entendirent une de ces femmes reprenant la parole. Non , disoit-elle , tous vos raisonnemens sont vains , je ne sçaurois plus attendre : Les trois jours que nous avons passés dans ce bois me semblent trop longs ; je crains toujours nos ravisseurs, il me semble à tout moment qu'ils vont paroître pour nous persecuter encore : La moindre chose m'épouvante ; & puisque vous n'osez faire sçavoir à votre Prince que nous sommes ici , comment voulez - vous qu'il le devine ? Voulez-vous qu'à la fa-

çon de nos Romanciers , une
aventure imprevue nous mon-
tre à lui. Non , Alphonse ,
non il faut nous avancer vers le
Château dès que le jour com-
mencera à paroître. Nôtre cruel-
le aventure n'est que trop d'a-
cord avec la bienfiance ; & l'on
verra bien que vous & moi ne
cherchons que de la protection.
Je sçai tout ce que vous dites ,
reprit celle qu'on venoit de nô-
mer : Et quand on nous enleva
avec tant de violence d'auprès
de l'Infante Isabelle , on ne pen-
soit pas qu'on me dût mettre
avec le Prince de Melphe ; aussi
ne suis-je timide que par les sen-
timens de mon cœur : Et com-
me la gayeté que j'avois à Ma-
drid m'a abandonnée , le sérieux
que j'aurai en France me trahi-
ra. Je mets la chose au hazard ,
ma chere Alphonse , reprit

l'autre personne : vôtre vertu me répond des risques ; mais pour ceux que nous courons ici, fuyons les. Ces lieux si beaux & si tranquilles ne me rassurent point ; je n'aurai de repos que lorsque nous serons auprès de cette charmante Reine qui nous aimoit tant.

Comme ces deux personnes parloient ainsi , elles furent interrompuës par un grand bruit ; elles virent un homme qui en poursuivoit deux , qui fuyoient devant lui , elles s'effrayerent , & Dragut & Lautrec virent avec surprise qu'ils perdirent la vie quasi tous deux en même tems par les mains de celui qui les suivoit. Et comme la premiere clarté commençoit à paroître , ils reconnurēt que ce vainqueur étoit le merveilleux inconnu, il regardoit autour de lui , & cher-

choit s'il n'avoit point encore d'ennemis à combattre, lorsqu'il apperçut ces deux femmes , & s'avancant vers elles son épée encore sanglante. Je vous ai vengée , belle Princesse , dit-il, à l'une de ces Dames. Le Duc de Nagera expire à vingt pas d'ici , je l'ai puni de son audace : Mais Alphonfine a encore un ennemi , pensez à votre seureté. Je ne puis demeurer davantage près de vous , je vous laisse sous la protection de Lautrec.

En disant ces mots, cet homme admirable se retira à grands pas , & eut bien tôt regagné un sentier qui le déroba à leur vue.

La personne à qui il s'étoit adressé étoit demeurée dans une confusion nompareille , & pour la mort du Duc de Negera , & pour la rencontre du charmant

inconnu. Il faisoit déjà assez de lumiete pour pouvoir distinguer losobjets , & Lautrec & Dragut remarquerent avec plaisir les agrémens d'Alphonfine : Ils furent surpris de la noblesse de sa taille , de l'éclat de son teint, du feu de ses yeux , & des charmes de toute sa personne , mais ils ne purent voir sa divine compagne sans une plus grande admiration ; sa beauté leur parut plus brillante que le nouveau jour qui paroissoit: Sa taille étoit jeune & legere , son teint sembloit une fleur , sa bouche & ses dents étoient incomparables , ses yeux étoient les plus beaux yeux du monde , & tout l'éclat qui partoît de ce charmant visage étoit relevé par le desordre de sa coëffure. Le dérangement de ses beaux cheveux plus noirs que l'ébenne , lui donnoit enco-

re un nouvel agrément.

Le premier mouvement de cette belle personne fut d'abord de parler à l'inconnu, & de le suivre ; mais se tournant vers Alphonsine , elles semblerent par leurs regards se prescrire le silence. Lautrec & Dragut les aborderent & leur offrirent leurs services , elles les reçurent avec autant de civilité que leur trouble le pût permettre. Celui qui nous vient de quitter , & à qui j'ai tant d'obligation , dit la belle inconnue en assez bon François , & en s'adressant à Lautrec, vous a nommé. Ainsi , Seigneur , je sçai qui vous êtes , j'ose vous demander vôtre apui , & je l'espere tout entier. Nous sommes trop heureuses dans nos disgraces de tomber entre vos mains. Nous vous supplions , dès que la bienfaisance le permettra ,

de nous mener auprès de la Reine de Navarre. Je vous obeirai, Madame, lui répondit Lautrec, la fortune cesse de me persécuter, puisqu'elle m'offre l'occasion de n'être pas inutile à deux personnes faites comme vous : Mais en attendant que la Reine s'éveille, nous allons vous mener à un pavillon que le Roi a fait bâtir à cent pas d'ici, & où vous ferez avec moins d'incommodité qu'en ce lieu-ci. En disant ces mots, Lautrec presenta respectueusement la main à la belle inconnue, Dragut aida à marcher à son agreable compagne, & dans peu de momens ils arriverent à ce pavillon dont je viens de parler.

Lautrec ne manqua pas d'envoyer prendre le corps du Duc de Nagera pour voir s'il étoit encore en vie, ou pour le faire

enterrer s'il étoit mort : Et comme il témoigna à ces belles personnes beaucoup de curiosité de sçavoir leur aventure, elles jugerent à propos aussi de ne leur en pas faire de secret ; & après s'être consultées toutes deux en se parlant bas un moment, Alphonsine prit ainsi la parole.





HISTOIRE DE DONNA
*Maria d'Arragon , du Mar-
quis du Guast , d'Alphonfine
de S. Severin , & du Prince
de Melphe.*

JE m'expliquerai si mal en vô-
tre langue , Seigneurs Fran-
çois , que je crains bien de ne
vous pas donner toute la satisfa-
ction que vous pourriez esperer
des aventures de deux jeunes
filles , que la fortune a trans-
plantées inopinément d'un païs
dans un autre. Nous sommes
nées dans le Royaume de Na-
ples. Ma compagne tire son ori-
gine de la Maison Royale d'Ar-
ragon : Je suis fille du Prince de

Salerne de Saint Severin. Nos parens eurent quelque soin de nôtre éducation; & comme l'Empereur avoit dessein depuis long-tems d'épouser l'Infante Isabelle de Portugal, il songea de bonne heure à mettre auprès d'elle des filles des plus grandes Maisons de tant de Royaumes qui lui appartenoient.

Cette belle Princeſſe que vous voyez qui s'appelle Donna Maria d'Arragon , fut priée par l'Empereur comme la proche parente de se rendre à Madrid , & pour moi il me demanda à mes parens. Nous fîmes le voyage ensemble , & pendant ce tems-là nous nous liames de la plus étroite amitié. L'Empereur nous mit dans le Palais auprès de la Reine Eleonor sa ſœur , en attendant que l'Infante fût arrivée.

Nous trouvames un grand

nombre de belles & de jeunes personnes , qui étoient destinées à remplir la Maison de la nouvelle Imperatrice : Mais si leurs charmes avoient déjà fait un grand bruit , il fut effacé par celui que produisit la merveilleuse beauté de la Princesse d'Arragon.

L'Empereur la vit avec un grand étonnement , & quand la Reine Eleonor a parlé avec franchise à ses confidentes , elle a avoué que la beauté de Donna Maria étoit plus charmante que celle de l'Infante Isabelle , qui passe pour être la plus belle personne des Espagnes. Tout le monde crut que Charles l'aime-roit , quelque extérieur qu'il affecte , on sçait qu'il a le cœur tendre Quelques-uns de ses Favoris qui le connoissoient , & qui avoient été dans sa confiden-
ce,

ce, s'imaginèrent qu'il feroit infidélité à Vangeste, qui étoit une fille de condition de Flandres, pour qui il avoit beaucoup d'attachement.

Après le premier abord, on connut que l'Empereur se renfermoit dans une grande admiration pour la beauté de Dona Maria, & l'on se trompa encore à vouloir suivre ses inclinations. Car on crût qu'elles s'étoient tournées de mon côté, parce qu'il me parloit toujours, & que ses complaisances étoient toutes pour moi. Il est vrai qu'il s'amusoit plus volontiers avec moi qu'avec les autres, parce que j'ai une sorte d'esprit qui le divertissoit, j'étois extraordinairement gaye & si heureuse, que quelque affaire qu'il eût en tête, il devenoit toujours de bonne humeur quand j'étois avec

lui : il se plaisoit à mon entretien ; mais la suite des tems a bien fait connoître qu'il n'avoit rien de plus particulier pour moi.

Cependant cette pensée dans laquelle toute la Cour étoit, fit qu'on me regarda avec plus de circonspection que mes autres compagnes ; & si j'eusse fait des Amans en ce tems-là , ils n'eussent osé se déclarer.

Dona Maria enflamma tous ceux qui la regarderent. Fradique de Cardone & le jeune Duc de Nagera , furent ceux qui se déclarerent avec plus d'éclat. Elle les regarda tous deux avec une profonde indifférence ; & les marques de l'amour de Fradique ne furent pas mieux reçues, que les témoignages de la passion emportée du Duc de Nagera.

Le Mariage de l'Empereur avoit été différé par les conti-

nouvelles occupations de la guerre ; & il venoit de remporter la plus signalée victoire qu'il pouvoit jamais desirer. C'étoit le Duc de Bourbon ce fameux rebelle , qui l'avoit gagnée à Pavie sur son illustre Roy , où ce Prince combattoit en personne ; & où après avoir fait des actions qui doivent rendre sa valeur & sa memoire immortelles , il fut pris prisonnier , comme toute la terre l'a sçû.

L'Empereur à cette nouvelle ne montra qu'une grande moderation. Je crois qu'au fonds de son cœur il ressentit tous les mouvemens impetueux d'un jeune Prince avide de gloire , mais pour le dehors il nous parut un sage confirmé.

On transféra le Roi de France du Château de Piqueton à Madrid. L'Empereur par une po-

litique que je ne pénétre pas , ne le voulut point voir , & le fit recevoir, & traiter dans sa prison avec tout le respect dû à sa dignité , mais aussi avec toute la feureté imaginable.

Je témoignai à l'Empereur une grande curiosité de voir le Roi : Il me promit qu'il la satisferoit, parce que la Reine sa sœur & Dona Maria n'en parurent pas avoir moins que moi. Je me souviens qu'il me disoit qu'il se pourroit bien faire que la pitié que j'aurois pour ce grand & malheureux Roi , me conduiroit peut-être à d'autres sentimens , & qu'il ne se pardonneroit jamais s'il contribuoit lui-même à me faire aimer son ennemi. Je riois de tout ce qu'il me disoit, & j'en assurois qu'un homme sans liberté ne pouvoit me ravir la mienne.

L'Empereur qui vouloit nous satisfaire , trouva une maniere ingenieuse de nous faire voir le Roi de France fort commodément , & aussi long - tems que nous le voudrions sans que nous fussions vûës. Il fit orner somptueusement la Chambre qu'il lui destina , & depuis la distance du haut de la Tapissierie jusqu'au cintre de la Chambre, il fit faire un Arabesque tout d'or sur un fond brun ; & ce fond en un certain endroit étoit une coulisse qui se tiroit de la longueur de dix ou douze pieds , derrière laquelle étoit une Tribune où l'on alloit par des passages inconnus à tout le monde , & où l'on pouvoit aisément voir à travers cet Arabesque doré, & même entendre ce qui se disoit chez le Roi. Je suis persuadé même que cela a servi plus d'une fois

à pénétrer les secrets de ce Prince infortuné. Quoiqu'il en soit, l'Empereur nous y mena le soir qu'on y conduisoit le Roi, je n'ai jamais rien vu qui ait plus touché mon souvenir que tout ce que je vis ce soir-là. Imaginez-vous donc que nous étions à cette Tribune. la Reine, l'Empereur, moi auprès de lui, & auprès de moi la Princesse d'Arragon. Il y avoit deux ou trois grandes Chambres fort éclairées qui precedoient celle sur laquelle nous regardions. Nous entendîmes d'abord un fort grand bruit, & nous jugeames que tout cet appartement s'emplissoit de Gardes & d'autres personnes de la suite du Roi, qui s'ouvrirent en deux rangs à la dernière Chambre. Le Roi y passa & entra dans la sienne lui huitième seulement. Le Connétable de

Bourbon qui étoit venu en poste mécontent de ce qu'on avoit mené le Roi à Madrid, y étoit arrivé avec le Marquis du Guast. Il marchoit avant le Roi avec un habit tout simple, mais si paré de sa bonne mine, que je m'aperçus bien que la Reine Eleonor étoit contente d'avoir un Amant si bien fait. Je ne l'ai de ma vie vû si charmant que ce soir-là : Vous le connoissez, ainsi je ne vous le dépeindrai pas. Les Dieux mêmes ne peuvent pas être faits comme cet homme nous le parut. Le Roi alloit immédiatement après lui : il me parut avoir la taille & le visage de Mars, mais de Mars jeune & aimable comme il étoit quand il vouloit plaire à Venus. Je fus frappée de sa vûë, & je dis tout bas à la Princesse d'Arragon qu'un tel captif devoit donner

des loix à tout le monde. La suite du Roi étoit composée du Capitaine & du Lieutenant de ses Gardes, de Pomperan favori du Connétable de Bourbon, & de trois Guerriers qui meritoient bien quelque considération. Caraciol Prince de Melphe étoit à côté du Roi. Comme on dit qu'il est en cette Cour, dit modestement Alphonse en s'interrompant & en rougissant un peu, je crois que c'est assez de vous dire que nous le trouvâmes très-aimable. Il avoit auprès de lui un grand jeune homme à mine fière, qui ne déplaisoit pas. Nous scûmes que c'étoit Don Sanche de Léve, dont l'Oncle commandoit les armées de l'Empereur; & auprès du Duc de Bourbon étoit Alphonse d'Avalos Marquis du Guast, que nous regardâmes volontiers. Ce jeune

Guerrier étoit couvert d'armes dorées si belles & si superbes, qu'elles ébloüissoient la vûë. Sa tête étoit defarmée. Une grande quantité de cheveux d'un blond obscur frisé à grosses boucles, , lui decendoit sur les épaulles. Il avoit de grands yeux noirs pleins d'éclat & d'amour, la bouche agreable , les dents belles, le teint brun & coloré, la taille d'une hauteur mediocre , mais charmante , un peu d'audace dans sa phisionomie & dans son air, qu'un autre nommeroit peut-être noblesse , mais je vous dis ce qui m'a paru.

Je disois librement mon avis de ces cinq personnes , & comme je parlois toujours avantageusement du Roi , je m'aperçûs d'un certain air contraint qu'avoit l'Empereur , qui me fit juger que mes loüanges lui pa-

roissoient trop outrées , ce qui fit que m'ayant demandé duquel de ces cinq hommes je voudrois faire la conquête ; je lui répondis sans y trop songer que ce seroit du Prince de Melphe ; de sorte que quand le Connétable vint le lendemain chez la Reine , où toute la Cour étoit pour lors , l'Empereur me presenta Caraciol , en me disant galamment que je lançasse tous mes traits sur lui , qu'il m'amenoit ma conquête ; Mais , Seigneur , lui dis - je gayement , ce n'est pas assez que vôtre Majesté me l'offre , il faut encore que je trouve des dispositions dans son cœur qui soient propres à faire que je vous obéisse. L'Empereur a fait ce qu'il vouloit faire , reprit le Prince de Melphe ; & m'offrir à vos regards , c'est ne lui laisser rien à désirer. Je tournai la conver-

fation en plaisanterie : Je dis à l'Empereur que je desirois épargner un homme de mon païs , mais que pour ces Espagnols je voulois bien en mettre quatre ou cinq dans les fers, & que j'allois commencer ma victoire par celui qui me paroissoit le plus difficile à vaincre. En disant cela, j'adressai deux ou trois paroles à Dom Sanche de Léve. Comme il a l'air tout-à-fait orgueilleux & vain , l'Empereur rit de mon choix. Je croirai tout de vos charmes , poursuivit-il , en me parlant à l'oreille , si vous abaissez ce courage fier. Attendez-en donc ce miracle , Seigneur , lui dis-je du même ton , & vous allez voir si je m'y prendrai de bonne grace. Hélas ! pour mon malheur je ne reüssis que trop bien : Dom Sanche trouva en moi quelque chose

d'aimable ; la singularité de mes manieres lui plut , ou plutôt la cruauté de mon sort l'attacha à moi.

Pendant que l'Empereur, Caraciol , Dom Sanche & moi nous entretenions avec une vivacité qui prenoit un caractère fort sérieux dans le cœur de ces deux hommes , puisqu'on a cru qu'ils m'ont fort aimée tous deux , l'amour triomphoit dans la reste de la compagnie ; & si la Reine Eleonor s'abandonnoit sans résistance à son panchant pour le Connétable , qui étoit soutenu par la volonté de l'Empereur , qui la lui avoit promise pour Epouse dans le Traité qu'ils avoient passé ensemble , le Marquis du Guast s'enyvroit agréablement du doux poison qui sortoit des yeux de la Princesse d'Arragon. Elle m'a permis de

tout dire , ainsi je ne craindrai pas de vous avoüer qu'ils reçurent en même tems un même coup , & que leurs cœurs sentirent l'un pour l'autre une sympathie qui les a conduits à une affection dont la durée, selon toutes les apparences, sera aussi longue que leur vie..

Dom Fradique & le Duc de Nagera ne furent pas long-tems sans s'apercevoir de ce nouvel Amant ; ils parurent l'un & l'autre à des courses de Taureaux , à des jeux de Cane ; ils donnerent des serenades , & firent mille autres galanteries de cette espece : Mais le Marquis du Guast les surpassa bien-tôt avec éclat , parce que c'est l'homme du monde qui aime le plus la magnificence.

D'autre part Caraciol & Don Sanche me donnoient les mêmes

plaisirs ; & bien que tous les jeunes gens de qualité eussent leurs maîtresses , ou parmi les filles de l'Infante , ou parmi celles de la Reine Eleonor, il faut avouer que tout ce qu'ils faisoient étoit ob-
fcurci, parla dépense, le bon goût, ou si vous voulez, par l'amour de ceux dont je viens de parler.

Un tems considerable s'écoula pendant toutes ces fêtes. Le Prince de Melphe me parloit de sa passion , elle ne m'étoit point indifferente; mais j'affectois toujours un air si libre , & j'étois si gaye , qu'il n'a jamais pû croire que j'y eusse répondu. S'il ne se flattoit pas , il avoit le plaisir tout entier de me voir maltraiter Dom Sanche par des duretez insupportables ; c'étoit toujours une difference qu'il tournoit à son avantage ; mais voila tout.

Le Marquis du Guast crut fai-

re plus de propres sur l'esprit de la Princesse d'Arragon. Elle avoit une fierté cruelle pour le Duc de Nagera , pour Dom Fradique. Elle fit enfin connoître à Alphonse que son amour ne lui déplaisoit pas.

Nous avions acoûtumé elle & moi d'aller tous les soirs au jardin secret de la Reine, quand cette Princesse étoit retirée. Souvent l'Empereur nous y venoit surprendre , & hors le tems qu'il y étoit, les hommes n'y alloient jamais.

Une nuit que nous nous promenions & qu'il faisoit fort obscur , comme nous étions dans une grande allée d'une beauté extraordinaire , & que tout le monde sçavoit que la Princesse d'Arragon aimoit particulièrement ; à peine avions-nous fait un peu de chemin que nous vi-

mes sortir de petits feux de la terre qui s'élevoient à deux pieds, & qui d'abord nous causèrent de la fraïeur. Mais nous rassurant ensuite, je fis un cry & m'aperçûs à force de les considérer qu'ils formoient le nom de Marie d'Arragon. Nôtre surprise fut infinie; & nous demeurions suspenduës dans le dessein de poursuivre nôtre promenade, ou de nous en retourner, quand nous entendimes un petit sifflement sur nos têtes, après lequel plusieurs flèches tirées de haut en bas tomberent doucement à nos pieds : nous ne sçavions, d'où elles pouvoient partir, & nous meditions tres-serieusement nôtre retraite, quand nous vîmes le Dieu d'amour luy même avec son flambeau & tout son équipage qui parut subitement à nos yeux. Ce bel enfant flechit

les genoux devant ma compagne,
& se mit à chanter d'une voix
si douce qu'il ne pouvoit être en-
tendu que de nous.

*Le silence & la nuit propices à mes
feux.*

*Offrent à vos regards toute leur
violence,*

*Ne scaurois-je esperer pour eux,
De voir recompenser leur fidelle con-
stance.*

*O moment bien heureux marqué
pour les plaisirs.*

*Hâtez-vous, & venez combler tous
mes desirs.*

Après quoy il lui presenta res-
pectueusement un bracelet de
perles & de rubis, où il y avoit
une boëte de diamans qui ren-
fermoit le portrait du Marquis
du Guast; & se baissant, il bai-
sa le bout des pieds de la Prin-

celle. Après avoir fait son présent, il disparut, tous ces feux s'éteignirent, & nous demeurames dans une obscurité d'autant plus grande que la clarté avoit été extraordinaire, mais comme cela se passa dans un petit bois, on n'en pouvoit rien voir du Palais; nous demeurames tres-surprises, fort épouvantées & reduites à ne pouvoir bouger de la place; ne voyant en nulle manière, & ne sçachant où nous étions. Enfin nôtre vûë se rassura; nous regagnames nos chambres, comme nous pûmes, & nôtre étonnement nous tint éveillées jusqu'au jour à parler toujours de nôtre aventure, nous craignons extrêmement qu'elle ne fût sçûë, & qu'elle ne nous attirât quelque rude reprimande, & sur tout qu'on ne nous deffendît ces promenades nocturnes. Vous cõpre-

nez bien que le Marquis du Gualt avoit gagné celuy qui prenoit soin de ce jardin secret , & que par sa liberalité, il avoit produit ce divertissement si surprenant & si ingenieux.

Le lendemain nôtre plaisir fut extrême quand nous n'entendimes rien dire, l'heureux Alphonse pût remarquer dans les regards brillants & satisfaits de la Princesse d'Arragon, que la galanterie luy avoit plû, dès que je le vis chez la Reine , Je me mis à rire, & je luy fis assez de mines pour allarmer le jaloux Dom Sanche qui crût dès ce moment là - que nous nous aimions , & que Dona Maria ne servoit que de pretexte pour nous aider à cacher nôtre passion. Car peu de gens ignoroient alors que le Prince de Salerne, & les Caraciols, de la famille desquels mô pere étoit

le chef, fouhaitoient d'unir leurs maisons par nôtre mariage, il se figura d'oc que la Princesse d'Ar-
ragon étoit assez mon amie pour
me prêter son nom pour couvrir
nos amours. Moy qui étois bien
éloignée de penser à la folie du
jeune Léve, je faisois cent signes
au Marquis du Guast qui y re-
pondoit de son côté en homme
qui ressentait quelque secrette
satisfaction , & dès que je le pûs
aborder, j'aime mieux les feux de
la nuit, luy dis-je, que toute la lu-
miere du soleil , & je renonce-
rois à la lumiere du jour , reprit-
il, si les feux de la nuit ne plai-
soient pas , ils ont conservé tou-
te leur pureté , point d'éclat,
point de bruit , ils n'ont paru
qu'aux yeux qui les ont fait naî-
tre , & si la charmante Alphon-
sine les approuve, on les condui-
ra de maniere que les plus inte-

refsez ignoreront ces particularitez de mon bonheur ; voila de grandes paroles pour un jaloux qui les entend , & qui les explique à sa mode.

Dom Sanche les écoutoit, nous n'y prenions pas garde ni le Marquis ni moi. Ouy , luy dis-je , j'approuve ces feux si joliment exprimez ; & que j'aime ces nuits si belles, continuai-je, d'une maniere qui sembla tendre au jaloux Dom Sanche , & qui luy parut mortelle par les choses afreuses qu'il pensa. Dona Maria m'aborda comme nous en étions-là ; je luy parlay bas, en regardant Alphonse , je le quittay en luy disant que je chargeois la Princesse d'Arragon, d'achever la conversation , que j'en allois avoir une autre sur un ton different avec le Prince de Melphe qui entroit. En effet je l'abordai parce que

j'avois reçu des lettres de mon pere, qui m'ordonnoit de le recevoir comme un homme que je devois un jour avoir pour epoux. je n'avoüois point au Prince de Melphe, l'inclination que j'avois d'abord euë pour lui, & quoique l'Empereur lui en eût dit, je tournois toujours la chose en raillerie autant que je le pouvois, m'étant mis bizarrement dans la pensée, puisqu'on ne nous avoit presque pas donné le temps, de soupirer l'un pour l'autre, de ne lui laisser rien voir de mes sentimens qu'il ne fût mon mari. ToutelaCour avoit approuvé l'union qui se devoit faire dans nos familles par nos personnes. Le seul Léve en avoit eu un de pit mortel. Par la bonne opinion qu'il avoit de luy-même il se préféroit à toute autre, & croyoit aussi devoir remporter la prefe-

rence sus tous les sujets de l'Empire. Mais quand il eut entendu ce que du Guast & moi avions dit, s'il eut de la douleur de le croire assez bien avec moi pour m'oser parler, comme il avoit fait, il eut une joie maligne de ce que Caraciol étoit trompé, & résolut dans le moment de lui faire avaler le même poison qu'il venoit de prendre.

L'Empereur se promenoit avec la Reine, il n'avoit mené, comme à son ordinaire, que quelques Seigneurs avec lui; & ceux qui pouvoient l'accompagner se croïoient tres-heureux, parce qu'il leur étoit permis en ces occasions de parler aux personnes qu'ils aimoient. Le Duc de Nagera y étoit qui donna la main à la Princesse d'Arragon. Le Marquis du Guast vint avec empressement prendre la mienne

sans faire reflexion que c'étoit un privilege dû au Prince de Melphe , qui parloit pour lors au Connétable. Quand il voulut venir vers moi , Dom Sanche qui ne s'étoit mêlé avec aucune Dame l'arrêta & le pria de faire un tour avec lui.

Je ne vous dirai point leur conversation de peur de vous ennuyer , mais il vous paroîtra singulier que Léve en maniere de confiance dit à son rival ce qu'il avoit entendu entre le Marquis du Guast & moi , y ajoutant ce qu'il imaginoit. Je sçay qu'il y fit d'admirables commentaires, & qu'il l'assura que les nuits devoient donner de grands privileges au Marquis. Le Prince de Melphe l'écouta avec chagrin , mais comme il m'aimoit véritablement , il luy dit avec beaucoup de fierté , qu'il n'ajoutoit
point

point foi à ses rêveries. Il est impossible ; continua t-il qu'on puisse parler la nuit hors à quelque fenêtré aux filles de Palais. Et dans le Palais , c'est avec un hazard si manifeste de la vie, que quand Alphonfine ne seroit pas la plus modeste personne du monde ; je ne sçache point d'homme assez hardi, pour vouloir si outrageusement manquer au respect qu'il doit à l'Empereur , ainsi Dom Sanche , il se peut faire que le Marquis du Guast aime la Princesse de Sallerne , mais il n'en est pas aimé ; & si elle doit jamais se rendre au mérite d'une grande passion , j'espere que ce sera la mienne seule qui sera recompensée. Otez-vous donc de l'esprit des pensées qui ne sont desavantageuses qu'à vous seul. C'est sans doute un malheur pour vous de n'estimer

pas Alphonfine autant qu'elle le mérite. Pour moi qui connois la vertu, je suis blessé des soupçons que vous en avez : Et si vous m'en parliez davantage, je vous ferois connoître que vous m'avez déplû. Vous prenez, mes avis sur un ton qui ne m'engagent pas à vous en donner encore, reprit Dom Sanche d'un air moqueur : je sçais ce que je dis, je ne prétens point vous disputer Alphonfine; & si j'étais mes vûës plus loin que vous, vous trouveriez bon que je les mette à profit seulement pour moi. Il le quitta en achevant ces paroles bien resolu de veiller continuellement sur mes actions & sur celles du Marquis.

D'autre côté le Prince de Melphe, qui avoit fait l'intrepide, se sentoît vivement atteint, & rappelant mille actions libres, quoi-

qu'innocentes qui s'étoient passées entre le Marquis & moi , il ne balançoit pas à croire que je pouvois souffrir sa passion , si je n'en ressentais pas une pareille. Il résolut donc aussi bien que Léve de m'observer , & fut tout de s'éclaircir si ces nuits si suspectes dont lui avoit parlé Dom Sanche étoient aussi criminelles qu'on les lui avoit faites. Nous ne nous doutions point de toutes ces observations qu'on vouloit faire. Je n'offensois point Caraciol , je n'avois garde de penser qu'il m'épiât ; & la Princesse d'Arragon , & le Marquis du Guast vivoient dans l'intelligence où sont deux personnes qui s'aiment parfaitement.

Dom Sanche qui s'étoit lié d'amitié avec le Duc de Nagera, ne manqua pas de lui conter ses visions , croiant lui donner une

grande joie en lui apprenant que je l'avois défait d'un rival aussi redoutable que le Marquis du Guast l'étoit pour lui. Mais le Duc ne fut pas de facile croïance , il se connoissoit trop bien en amour ; ou plutôt son amour l'intéressoit & l'éclairoit trop sur la vérité.

Il ne voulut pas negliger néanmoins ce que son ami lui disoit, & comme il avoit beaucoup de parentes dans le Palais , il résolut de s'en rendre la nuit l'entrée facile, & crut que lors qu'il seroit au quartier des Dames , il sçauroit bien - tôt de quoi il étoit question. Il s'adressa pour sa confiance à une jeune Veuve fille du Duc d'Osborne admirablement belle , & un peu étourdie, qui se résolut à le contenter.

L'Empereur achevoit de faire bâtir au bout d'une superbe ga-

lerie , qui communiquoit à tous nos logemens , un appartement magnifique , qu'il avoit destiné pour l'Imperatrice. On y travailloit avec tant de diligence que les Ouvriers ne finissoient que fort tard. Tous les soirs le jaloux Dom Sanche prenoit l'habit d'un des Massons pour nous observer , quand nous allions chez la Reine Eleonor , ou quand nous demeurions chez nous à nous divertir , & à aller les unes chez les autres. Nous étions logées les plus près , & justement à l'autre bout de la galerie, Dona Maria , moi , & quelques autres. L'incommode Dom Sanche apperçût un soir sur un perton écarté, le Marquis du Guastqui parloit à une fenêtré à une de mes femmes ; il les vit se separer , & laisser au même endroit un de ses pages , à qui peu de tems après cette femme don-

na un grand paquet. C'en fut assez pour faire renaître toutes ses folies. Il résolut de demeurer toute la nuit où il étoit, & comme il falloit que nous passions toutes dans cette galerie; il vit mes compagnes dans le temps qu'elles se retiroient. Je n'avois point été chez la Reine de tout le jour, & j'étois demeurée dans notre logement. Par hazard Alphonse n'avoit point paru chez l'Empereur. Le Prince de Melphe malgré la circonspection de son amour, avoit été un peu allarmé de cette rencontre, & s'étoit résolu en toute manière de sçavoir ce que je faisois.

Il n'avoit pû aborder la Princesse d'Arragon chez la Reine Eleonor pour lui demander de mes nouvelles, & il s'étoit retiré bien résolu d'en sçavoir.

Dom Sanche attentif à nos actions vit passer toutes mes compagnes plusieurs fois, & remarqua dans la galerie une femme qu'il prit d'abord pour moi, toute envelopée dans sa mante. Nous étions souvent de la sorte quand nous nous voulions cacher les unes des autres pour faire ce que nous avions envie qu'on ne fût pas : & ces manieres nous sont si ordinaires qu'on ne s'en formalise point du tout. Cette créature qu'il prenoit pour moi, entra vers le milieu de la galerie dans un petit cabinet destiné à la Musique. Elle en ferma la porte sur elle après avoir observé si on ne la regardoit point : Elle ne se méfioit que de nous, & point du tout du curieux Masson.

Quand tout fut calme dans le Palais, & que toutes les Dames furent retirées dans leurs cham-

bres , Dona Maria ne pût jamais s'endormir , elle app. lla une de ses filles qui étoit extrêmement peureuse , & lui commanda d'allerlui chercher une guitarre dans le cabinet de Musique. Cette fille qui s'étoit relevée & qui étoit encore toute endormie, contesta quelque temps assez plaisamment avec sa Maîtresse pour prendre l'unique bougie qui étoit dans la chambre, & qui n'étoit restée allumée que pour la veille. Mais la Princesse d'Arragon qui vouloit se divertir de la peur de cette fille , ne voulut pas permettre qu'elle la prît , & après avoir un peu ry , elle lui ordonna fort sérieusement de lui obéir. Cette fille s'y résolut enfin, & alla en tremblant vers le Cabinet. Marie d'Arragon sauta de son lit en même temps, & se couvrant seulement d'une robe de chambre

alla doucement après cette fille pour jouir de sa peur , & pour lui en faire encore davantage. Elle alloit donc dans la galerie à pas chancelans & en tâtonnant ; & comme elle étoit prête d'entrer dans le Cabinet , la personne qui y étoit en sortit ; si bien que se rencontrant justement , cette fille fit un grand cry en reculant en arriere , elle tomba en heurtant la Princesse d'Arragon qui tomba surelle en criant aussi. La Dame du Cabinet reconnut sa voix , & s'avança où elle étoit , elle la releva , & la tint entre ses bras , parce qu'elle la trouva presque sans sentiment , elle s'apprêtoit à la conduire tout doucement dans sa chambre quand elle entendit quelque bruit , & qu'elle aperçût de la lumière , c'étoit moi qui ayant écrit à Naples tout

le soir, n'étoit point couchée. J'allois passer un moment chez la Princesse d'Arragon & aiant entendu du bruit, j'allai où j'avois crû l'entendre. Jugez de ma surprise, quand j'aperçus ma compagne quasi évanouie, entre les bras du Marquis du Guast qui étoit vêtu en femme, & dont la surprise où il étoit l'avoit tellement occupé qu'il ne s'étoit pas caché le visage. Quand il me connut, il posa doucement à terre Marie d'Arragon qui reprenoit ses esprits, & il m'alloit parler, quand il en fut empêché par le prétendu Masson, qui furieux de nous trouver à cette heure ensemble le Marquis & moi, venoit sans nul respect du lieu enfoncer son épée dans le corps d'Alphonse. Ma compagne vit son dessein plutôt que moi, l'amour

& son Amant en peril acheverent de lui rendre la connoissance, mais si prompte , & si à propos qu'elle tendit le pied à ce désespéré , qui manqua son coup en bronchant. Il ne blessa que légèrement le Marquis , qui aiant eu le tems de se reconnoître tira un petit poignard de sa ceinture , & se lançant sur le temeraire Léve , lui en porta un coup assez profond dans le côté. Dom Sanche alloit tâcher d'avoir sa revanche quand il se vit encore un autre ennemi en tête, & qu'il reconnut le Prince de Melphe avec un petit manteau autour du bras , & l'épée levée qui s'avançoit vers lui en l'appellant traître ; il l'alloit percer de part en part , si le genereux du Guast ne l'eût retenu. Ah Brave Prince , lui dit-il , gardons nous d'assassiner ce malheureux qui n'est

déjà que trop puni de l'attentat qu'il a voulu commettre sur ma personne. Je m'étois déjà rangée auprès de Caraciol ; & la Princesse d'Arragon tenoit d'une main celle dont le Marquistenoit son poignard tout sanglant, & de l'autre elle avoit son mouchoir sur sa blessure. Ses beaux yeux étoient couverts de larmes. Ah ! mon cher Alphonse , lui disoit-elle , que venez-vous faire ici ? pourquoi vous exposez-vous , n'êtes - vous pas assuré de ma tendresse. Quel funeste déguisement. Le Prince de Melphe écoutoit toutes ces paroles ; Léveles entendoit aussi. Perfide , lui disoit Caraciol , perfide voila de tes Jeux : es-tu content des fureurs où nous nous sommes tous plongez. Ah ! ma Princesse , me dit-il , permettez-moi de punir ce traître ; il vous a trop offen-

fée. Je ne sçavois ce qu'il vou-
loit dire , & je desirois de m'en
éclaircir quand nous vîmes sor-
tir une femme de la chambre de
la Princesse d'Arragon qui cou-
roit avec une lumière à la main.
Nous la prîmes de loin à son
habillement de Veuve pour la
fille du Duc d'Offone ; mais
quand elle fut tout auprès de
nous ; nous eumes un étonne-
ment qui n'a peut-être jamais eu
de pareil , en connoissant que
c'étoit le Duc de Nagera. Non
je ne me sens pas la force de
vous dépeindre nôtre surprise :
la mienne fut si excessive, qu'a-
près le premier mouvemēt qu'el-
le me causa , le second me fit
éclater de rire si inconsidéré-
ment en voïant ce visage ex-
traordinaire affublé dans ces a-
tours de Veuve, qui en Espagne
ne sont pas avantageux à la beau-

té , que bien que le Duc fût jeune , son viſage me parut ſi ridicule en cet état que je ne pûs reſiſter au rire le plus fou que j'aye eu de ma vie : ce n'étoit pas trop en effet le tems de rire , puifqu'il n'y alloit pas moins que de la vie de ces quatre hommes , à être ainſi dans le quartier des femmes , car pour l'heure elle n'y faiſoit rien. Cinq de nos jeunes compagnes accoururent au bruit que nous faiſions avec tant d'imprudence , les unes à moitié vêtues , & toutes dans ce deſordre d'habillement où l'on eſt quand l'on ne craint point la rencontre des hommes.

Le Duc de Nagera fut confus de mon rire , mais plus confus encore quand il reconnut Dom Sanche , Caraciol , & ſon rival dās un habit de femme ; mais ſous une figure bien plus agreable que

la sienne. Il faut que j'avoüe qu'il étoit si beau qu'il effaçoit la beauté de la plus part des jeunes filles qui étoient acouruës.

Nous'eussions tous été dans une terrible consternation sans l'air de gayeté que j'avois donné à cette aventure. Mes Compagnes firent comme moi ; elles rirent ; & quand on vouloit parler serieusement, cela étoit bien difficile , & quelque indiscret épanchement de rire déconcertoit toujours le sérieux qu'il falloit si nécessairement avoir. Chimène de l'Infantade s'avisa d'aller fermer la porte de la galerie , afin que l'on ne vint plus nous trouver. Les autres Dames étant assez éloignées de là , nous n'avions rien à craindre de l'autre bout , parce que ce bâtiment qu'on faisoit le terminoit , & que les Gardes en étoient infiniment loin.

Je ne puis me souvenir de la maniere dont nous étions toutes, sans avoir l'imagination égayée, & remplie peut-être du plus aimable objet que l'on sçauroit voir; car imaginez-vous, s'il vous plaît, ces quatre hommes habillez si differemment, & toutes ces belles personnes, qui à peine étoient vêtues, & dans cette negligence agreable où la jeunesse a tant d'avantage, qui étant revenues de leur premier effroi, n'avoient plus que de la disposition à la joie.

Le Prince de Melphe pensoit plus prudemment que les autres au peril où nous étions tous, & après que la premiere confusion qu'on ne peut éviter en ces rencontres, fut passée; prenant la parole avec une sagesse qui s'accommodoit au besoin que l'on en avoit, cette avanture est ex-

traordinaire , dit-il , & il n'y a pas un de nous qui n'en sçache tout le danger. On voit assez le motif qui nous a tous fait agir & conduit dans ce lieu dangereux : il faut songer à en sortir avec adresse ; il n'y a point d'excuse à donner , mais seulement à nous demander le secret, & à nous le garder. On voit bien que le Duc de Nagera , par les habillemens qu'il a , a mis la fille du Duc d'Osmond dans ses intérêts , & qu'il n'est ici que par son moïen. J'en sortirai aussi avec son aide, interrompit le Duc; elle me croit dans la chambre de la Princesse d'Arragon , où j'étois entré , & dont je sors effectivement , & je promets que je lui cacherai ce qui se passe presentement. Votre audace étoit grande, lui repliqua la Princesse d'Arragon , & votre impudence est

extrême de me l'avouer. Eh ! que veniez-vous chercher dans ma chambre , la mort , ou vous persuader de mon amour. Madame, reprit-il, V ôtre amour, interrompit en colere le Marquis du Guast , s'étoit trop extravagamment travesti pour croire reüssir à charmer la Princesse. Mon Dieu, dis-je, en voulant tenir mon sérieux , il n'est pas temps de vous quereller. Nous aurons celui de faire à loisir la difference de vos ajustemens , & de nous ressouvenir lequel de vous deux avoit la beauté la plus agréable. Ce que je dis fit rire encore , & c'en fut assez pour ramener la gayeté. Il sembloit que nous eussions perdu l'esprit , sans songer au peril qui nous menaçoit tous. Nous ne pensions qu'à nous divertir indiscretement, il est vrai aussi qu'il arrive presque toujours

que dans les occasions les plus sérieuses , on s'abandonne à des mouvemens qui leur sont opposés. Le Prince de Melphe revint le premier , & prenant un sérieux nécessaire , on sçait assez , dit-il , qu'un Espagnol bien amoureux ne trouve point de péril, lors qu'il s'agit de voir sa maîtresse en particulier , & qu'on hazarde mille vies pour un tête à tête. Nos Coûumes demandent le pardon du Duc de Nagera , & la même raison l'accorde au Marquis du Guast , qu'un même dessein a conduit ici. Vous êtes donc l'un & l'autre engagez au secret , & pour Dom Sanche, continua-t il d'un ton assez plein de hauteur , nous sçavons ce qui l'amene. Pour moi j'avoüerai que mon dessein est moins criminel: je n'aurois pas été assez téméraire pour entrer

dans ce lieu. L'état où l'on me voit en fait foi. On a plus de précaution pour les entreprises de cette nature. J'ay du respect pour l'Empereur , mais j'en ay mille fois plus pour la Princesse de Salerne , ainsi je ne pensois point à venir ici. Ne l'aïant vue d'aujourd'huy , je voulois lui faire donner une lettre. J'en cherchois l'occasion , & étant entré dans ce beau Cabinet qu'on acheve de peindre, je m'y suis oublié & ensuite endormi. J'ay entendu le bruit que cette fille & la Princesse d'Arragon ont fait en tombant & en criant ; je suis accouru ; j'ay vû arriver un moment après ma Princesse. J'ay entendu un mot de tendresse que la Princesse d'Arragon a dit au Marquis du Guast , qui m'a fait voir que les calomnies sont fausses, poursuivit le Prince de Mel-

phe , en jettant un regard d'indigne sur Léves:mais lui faisant un signe de la main de ne pas l'interrompre, & continuant de parler. Nous sommes pourtant tous coupables , poursuivit-il, d'être en ce lieu. Nous sommes tous assez engagez au secret par l'intérêt des personnes que nous aimons , & par le nôtre propre. Il n'y a plus qu'à le demander à ces cinq belles personnes. Nous sçavons qu'elles ont toutes des Amans , & que la même aventure peut tous les jours arriver. Je vous assure , dit la jeune Infantade , que je répondrois bien pour toutes les personnes qui sont ici. Les aventures pleines de singularitez nous sont si familières, que nous devons toutes par prudence garder le secret , les autres qui ne voulurent pas se piquer moins de sçavoir se taire,

jurerent un silence éternel. Il n'y eut donc qu'à penser comment on se separeroit. Caraciol se chargea de conduire Léve jusqu'au lieu où son Maïsson se trouveroit. On mit plusieurs linges sur sa blessure, & l'on arrêta son sang le mieux qu'on pût. La fille de la Princesse d'Arragon lava même celui qui étoit répandu dans la galerie. Le Duc de Nagera cōsentoit à regagner l'appartement de sa parente. Mais pour le Marquis du Guast, il falloit de nécessité qu'il rentrât dans son Cabinet de Musique; parce qu'une femme, à l'heure qu'il étoit, ne pouvoit sortir du Palais. Le Duc de Nagera voiant cela ne vouloit plus s'en retourner, ni le laisser si près de sa Maîtresse. Il fallut que nous l'assurassions toutes que nous passerions le reste de la nuit chez elle, & qu'aussi bien

ce seroit une excuse pour le lendemain , si on disoit qu'on avoit ouï quelque bruit en ce quartier-là. A ces conditions le Marquis rentra dans son Cabinet; le Duc s'en retourna trouver son imprudente parente, & nous entrâmes toutes dans la chambre de ma compagne.

Il est inutile de vous dire comment ces quatre hommes s'étoient rencontrés-là si justement tous ensemble ; vous le comprenez aisément par tout ce que j'ay représenté : & cela s'étoit passé tout simplement comme le Prince de Melphe l'avoit dit. C'est si fort la coûtume d'Espagne de risquer tout pour voir sa Maîtresse en particulier , que ceux qui la sçavent ne s'étonneront point de tout ce que je dis.

Nous fumes si heureux qu'on

n'a jamais parlé de ce qui arriva cette nuit-là. Mes jeunes compagnes furent fidelles, & il est effectivement étonnant qu'un secret de cette importance se gardât entre douze personnes ; mais il n'y avoit ni jalouses, ni rivales, ainsi l'on tint ce qu'on avoit promis.

Il y avoit quelques jours que Vangeste, dont je vous ay déjà parlé, étoit arrivée à Madrid. Comme la plus grande partie du monde ignoroit pour lors l'amour que l'Empereur avoit pour elle, le Courtisan speculatif s'étoit imaginé que la Gouvernante des Pais bas, l'avoit envoyée pour communiquer quelque point important à l'Etat. Cette fille eut beaucoup de froideur pour la Princesse d'Arragon, & pour moi. Je ne l'eus pas plutôt observée avec un peu d'application, que

que je connus d'abord non pas le secret de l'Etat, mais celui de l'Empereur. Je vis clairement leur intelligence & leur amour reciproque; & une fois que ce Prince disoit quelque galanterie à la Princesse d'Arragon, & qu'il faisoit semblant d'écouter quelque chose que je lui disois, dont il se fût diverti dans un autre temps. Il regardoit Vangeste: je m'en souviens comme si je le voïois encore. Regardez, continuai-je, toutes les grimaces de ce pauvre Duc de Nagera, & toutes les contorsions de Fradique depuis que vôtre Majesté a dit quelque douceur à ma compagne; & observant du chagrin dans le visage de Vangeste, qui, comme je m'en étois déjà apperçue, étoit jalouse de la Princesse d'Arragon. Ah Seigneur! Quittez-nous, lui dis-je, vous faites

trop de misérables. Eh quoi ! me dit l'Empereur en riant, & s'arrêtant avec nous bien aise qu'on ne découvrit pas son attachement pour cette fille , le Prince de Melphe se défieroit - il aussi de moi , parce que je vous parle, & Dom Sanche en prendroit-il de l'ombrage. Caraciol est trop sage , lui dis-je, & trop assuré de vos bontés. Pour Léve désespérez-le , si vous voulez aussi bien que Fradique & le Duc de Nagera , mais laissez vivre une autre personne qui peut-être va expirer dans un moment si vous continuez de nous parler. L'Empereur qui est très-dissimulé, & qui passe sa vie à se contrefaire croit toujours être impénétrable. Si bien que n'imaginant pas ce que je voulois dire. Est-ce Alphonse, reprit-il , qui a si peu de temps à vivre. Ah. Seigneur ! lui dis-je,

en me panchant vers son oreille, vous ne voulez pas me croire, la pauvre Vangeste se meurt. A ces paroles l'Empereur devint rouge comme du feu, & tournant tout à fait la tête, il apperçût cette fille apuïée contre une fenêtré, & l'aimable Chimene qui lui faisoit sentir une eau fortifiante. Vous êtes une terrible personne, me dit-il d'un air embarrassé. Vos yeux, lui repliquai - je en parlant toujours bas, m'ont mené jusqu'à vôtre cœur: j'en cacherai les sentimens mieux que vous n'avez fait: Allez, Seigneur, allez guerir un mal si tendre & si delicat.

J'ay sçû depuis que l'Empereur fut épouvanté de ma pénétration; & je ne sçay si ce fut pour me desabuser, ou pour empêcher que d'autres n'eussent des lumieres aussi vives que les mien-

nes , qu'il fit un voyage à Tolède, après avoir donné un passeport pour la Duchesse d'Alençon qui devoit venir voir le Roi de France qu'on croyoit dangereusement malade. La continuation de sa maladie obligea même l'Empereur à revenir plus promptement qu'on n'avoit crû. On s'imagina même qu'il avoit vû le Roi pour la première fois, mais peu de personnes ont sçû la conduite secrète qu'il avoit tenuë avec lui. Dès le lendemain la belle Princesse qu'on attendoit arriva , elle parut comme un beau jour où toute la nature s'égaye. Je me souviens que je fus saisie d'étonnement à son aspect : je crûs voir toutes les graces & la beauté même rassemblées en elle. On ne faisoit que des cris d'admiration ; tous les regards se confondoient sur

sa personne. Charles en fut amoureux , & ne se souvint pas que Vangeste fût au monde. Le Connétable ne ralluma point ses flâmes , car elles n'ont jamais été éteintes , & comme le Soleil & l'amour sont plus vifs en Espagne qu'ailleurs , tous nos Galans Espagnols en la voyant penserent en devenir fols.

Je dirois mille plaisantes circonstances qui vous divertiroiét, si je raõtois son Histoire. La Sœur vangea bien le frere de sa captivité. Tout ce que je vous puis dire c'est que je fus presque offensée des loüanges que le Prince de Melphe lui donnoit, & que la Princeesse d'Arragon gronda plusieurs fois le Marquis du Guast de l'application avec laquelle il la regardoit.

Nous ne l'eumes pas vû quatre jours de suite que nous fu-

mes comme nos Amans. Nous l'idolâtrames & nous fumes toutes empressées à nous en faire seulement remarquer. Elle eut la bonté de distinguer de toutes les autres la Princesse d'Arragon, Chimene de l'Infantade, & moi; & la bonne volonté qu'elle nous témoigna fut un ordre pour nous de la suivre par tout, comme si elle eût été l'Imperatrice, ainsi nous ne la quittames point. Nous en fumes bien recompensées par les caresses charmantes qu'elle nous fit; & en peu de tems nous eumes la satisfaction de voir qu'elle nous aimoit véritablement.

Nous étions un jour avec elle dans son Cabinet; & comme elle vivoit à la mode de son païs, il y avoit bien des hommes, & même quelques Ministres Comme elle avoit fort avancé sa ne-

gociation pour la liberté du Roi qui se portoit mieux , & qu'elle croïoit s'en retourner bien-tôt, elle dit obligeamment que son voïage de Madrid, empoisonneroit tout le reste de sa vie , puisqu'elle y laissoit des personnes aussi parfaites que nous trois , & qu'elle aimoit tant ; qu'elle voudroit bien pouvoir enlever un si riche butin à l'Espagne. Nous étions à ses côtez Chime-ne & moi : nous primes chacune une de ses mains que nous baisames mille fois ; & la Princesse d'Arragon se mettant à ses genoux les ferroit avec tendresse. La Princesse nous embrassa plusieurs fois l'une après l'autre , & par son action & les nôtres nous touchames tous ceux qui nous confideroient.

Quelque tems après nous eumes la douleur mortelle de nous

separer de cette divine personne; elle s'en retourna. Le Roi son frere fiança la Reine Eleonor; & ce même jour nous perdimes pour jamais l'infortunée Chime-ne. Je passe toutes ces choses legerement pour venir au sujet de nos aventures particulieres. l'Em-pereur pénétré d'amour pour la Duchesse d'Alençon, & de des-espoir du refus qu'elle avoit fait de l'épouser, dissimula la jalou-sie qu'il avoit du Connétable, & pour desabuser le monde, & l'empêcher de croire que sa pas-sion durât encore; il resolut d'é-pouser sans remise l'Infante de Portugal. Pour cet effet il fit partir toute la Maison de cette Princeesse, & nous envoya l'at-tendre à Seville.

Le Prince de Melphe eut tou-te la liberté qu'il souhaitoit de me faire ses adieux. Je ne fus

pas si commode à l'égard de Dom Sanche. La Princesse d'Arragon écouta le Marquis du Guast, & lui promit une fidélité éternelle. Nous fîmes nôtre voïage sans rien de particulier que l'arrivée d'un Courier que nous aviõs tous les matins en nous éveillant, qui nous aportoit des lettres à ma compagne & à moi de Caraciol & d'Alphonse, & un autre Courier que nous trouvions en arrivant à la couchée : ainsi nous en avions deux par jour sans manquer, & des Sérénades toutes les nuits.

L'Infante Isabelle arriva à Seville peu de jours après nous. Les Princes ses freres Dom Loüis & Dom Fernand l'y conduisirent. Elle nous parut telle qu'elle étoit, c'est à dire un peu moins belle que la Duchesse d'Alençon ; mais pourtant d'une

beauté à surprendre , elle avoit sur tout une douceur qui la rendoit une de plus aimables personnes du monde. Elle vivoit avec la Princesse d'Arragon & avec moi , comme si nous eussions été ses sœurs ; s'informant sur toutes choses des manieres, qu'il falloit qu'elle eût pour plaire à l'Empereur.

Il arriva à Seville : l'Infante étant avertie alla au devant de lui ; nous la suivions immédiatement. D'aussi loin que j'aperçûs l'Empereur , je le vis affecter sa mine grave, & se revêtir, pour ainsi dire d'une Majesté, & d'un sérieux dont il s'enveloppa tout entier. La jeune Infante se jeta à genoux dès qu'il l'aborda. L'Empereur fut surpris de sa prodigieuse beauté ; & confus de la voir ainsi à ses pieds. Sa gravité se déconcerta

entièrement. Je pouffai du coude la Princesse d'Arragon pour le lui faire remarquer. L'Empereur dans son embarras , ayant jetté par malheur les yeux sur moi , j'achevai de lui faire perdre toute contenance ; il se remit pourtant assez vite par ce pouvoir absolu qu'il a de se contraindre , & fléchissant un genoux devant la Princesse , il lui baïsa la main , & la pria de se relever.

Il semble qu'il y a long-tems que je ne suis plus dans nôtre Histoire , & que je ne fais que vous entretenir de celle des autres. Mais , Seigneur , elle est si mêlée avec la generale , qu'il m'est impossible de faire autrement pour vous en donner une entiere connoissance.

Les nôces de l'Empereur se préparoient pour être célébrées

avec la pompe requise dans une cérémonie si auguste , & nous nous étions trouvées tout ce jour là avec l'Infante, plus gayer que nous ne l'avions été de notre vie ; quand suivant sa coutume , elle s'alla promener dans un Jardin agréable , & solitaire , elle n'avoit pour toute compagnie que ses filles. Comme elle se retiroit , & qu'il commençoit à faire nuit , une femme vêtue simplement nous aborda la Princesse d'Arragon & moi ; & nous dit qu'une Dame voilée nous prioit de la venir trouver dans une allée où elle desiroit nous dire un mot. Nous n'étions qu'à quatre pas de l'Infante Isabelle , & nous nous tenions sous les bras : Nous suivimes la femme qui nous faisoit ce message , nous doutant que c'étoit de la part d'Alphonse , ou de Caraciol ;

mais, bon Dieu ! quelle surprise quand nous nous vîmes entourées de huit ou dix hommes, qui nous prirent légèrement, & nous emporterent en nous fermant la bouche.

Nous criâmes pourtant, ou nous le crûmes faire, mais nos cris furent étouffés. On nous mena ainsi malgré nos résistances à trois cent pas de-là. On nous jeta dans un chariot où nous trouvâmes deux hommes qui nous reçurent ; & ce chariot fut si bien fermé que nous y étions comme dans une prison obscure. Nous nous mîmes l'une près de l'autre, & nous allions toujours fort vite sans sçavoir où. La longueur du tems nous rendit à nous-mêmes ; & nous reprîmes absolument nos esprits, & ayant compris que quelques cris qu'on nous avoit laissés pouf-

fer n'avoient attiré aucun secours : Nous avions enfin cessé de nous plaindre. Pendant notre silence nos ravisseurs se parloient bas ; mais ils cessèrent de se contraindre , & nous reconnûmes leurs voix. Ah : ma chere Princesse , m'écriai-je , c'est le perfide Duc de Nagera qui a l'audace de nous enlever. Je le vois bien , me répondit - elle : & le traître Dom Sanche de Lève a l'insolence de commettre avec lui le même crime. Il y a déjà quelque tems que je les soupçonne. Ces deux hommes se voyant , reconnus ne prirent plus le soin de se cacher. Ils nous voulurent dire bien des choses pour s'excuser , & pour nous toucher ; mais voyant qu'ils ne faisoient que nous irriter davantage , ils furent contraints de se taire.

Après leur avoir dit mille injures , nous gardâmes aussi le silence , & nôtre course aiant été extrêmement prompte par les relais que l'on nous donnoit , nous nous arrêtâmes , nous avions été de la sorte plus de vingt-quatre heures , & nous étions dans la seconde nuit sans avoir rien voulu prendre de ce qu'on nous avoit présenté à manger , quand on nous arrêta dans une forêt où l'on avoit dressé une tente , nous y trouvâmes des femmes pour nous servir , qui nous accompagnèrent pendant tout nôtre voiage. Nous nous couchâmes sur un lit sans vouloir nous deshabiller , & quoique nous fussions accablées de sommeil , nous n'osâmes dormir , de peur qu'on ne nous séparât.

Il est inutile de vous dire ce que nous pensions & ce que nous

difions. La Princesse d'Arragon pleuroit tendrement l'absence du Marquis du Guast, & pour moi je m'aperçûs que le Prince de Melphe ne m'étoit point du tout indifferant : Mais quoique nous aimassions toutes deux, & qu'on nous eût arrachées à ce que nous aimions, nos plus sensibles douleurs étoient pour l'outrageante injure que ces temeraires nous avoient faite, nous ayant ainsi enlevées d'auprès de l'Infante Isabelle.

Pour vous abreger ce recit, je vous dirai qu'ils nous menerent en France, croyant y être plus en seureté qu'en lieu du monde, par l'inimitié qu'ils présupposoient que le Roi conserveroit contre l'Empereur. Ils ne voulurent pas s'arrêter dans les Provinces voisines d'Espagne ; mais ils resolurent de s'appro-

cher de la Cour pour être plus à portée de faire leur parti. Ils prirent une petite maison assez près d'icy ; & nous y retenoient avec les mêmes précautions qu'ils avoient si exactement observées : Car il nous avoit été impossible de parler à personne ; il ne nous étoit pas même permis de nous promener dans un assez joli Jardin , sans y avoir toujours leur importune compagnie.

Nous cherchions tous les moyens de nous sauver , sans en trouver un seul qui nous parût possible. Nous sçavions bien que nous étions en France, parce que nous entendions parler françois ; mais nous ignorions en quel endroit de la France nous étions. Enfin un jour nous étant enfermées dans notre Chambre, cōme cela nous arrivoit souvent. Nous vîmes descendre par la chemi-

née un jeune garçon qui nous causa d'abord quelque fraïeur , mais qui nous fit signe du doigt de ne rien dire. Il nous apprit que la maîtresse de la maison qui étoit sa sœur avoit sçû notre aventure par un homme de la suite de nos ravisseurs ; que nous lui faisons une si grande pitié qu'elle avoit projeté notre délivrance , si nous étions assez hardies pour vouloir exécuter son projet. Nous pensâmes mourir de joie à cette proposition. Il nous faisoit perpétuellement signe de parler bas à cause de la garde continuelle que nous avions à notre porte. Nous le priâmes donc de nous dire ce qu'il falloit faire : Il nous mena près du lit , & nous dit que sous la Tapissierie , il y avoit une fenêtre qui regardoit sur le Jardin ; qu'il falloit dès

que la nuit seroit venuë prendre nos draps , & nous en servir pour descendre ; qu'il se trouveroit en bas pour nous recevoir ; qu'il ouvreroit une petite porte du Jardin qui donnoit dans la campagne , & qu'il nous meneroit chez un de ses oncles , où nous serions en sûreté.

Quoique la proposition fût delicate d'aller ainsi au milieu de la nuit sous la conduite de ce jeune guide qui nous étoit inconnu , nous ne balançames point à accepter l'offre qu'il nous faisoit , & à promettre que dès la même nuit nous ferions ce qu'il nous venoit de proposer : nous le priames de ne pas manquer à sa parole ; & pour l'encourager à nous être fidele, je lui donnai une assez belle bague , & la Princesse d'Arragon

un poinçon de diamans qu'elle ôta de ses cheveux.

Vous pouvez penser que la journée nous parut longue, & que nous attendions la nuit avec une grande impatience : quand elle fut venue nous fermâmes la porte de nôtre chambre, comme nous avions accoutumé de le faire ; & nous ouvrîmes doucement la fenêtre, quand nous crûmes que tout dormoit dans la maison. Nous fîmes ce qu'on nous avoit dit ; mais nous eûmes quelque frayeur pour en venir à l'exécution, & quelque dispute à qui descendroit la première. Aucune ne vouloit s'en aller, ny ne vouloit demeurer ; & dans ces deux partis nous avions également peur, & nous disions de si plaisantes choses, que nous ne pouvions nous empêcher de rire d'aussi bon cœur

que si l'aventure eût été fort réjouissante. Enfin je me hasardai, & je descendis; ma compagne me suivit de si près que je croyois l'avoir sur mes épaules: Quand nous fumes en bas nous nous embrassâmes avec autant de joye que s'il y avoit eu bien du tems que nous ne nous fussions vûës, & nous prenant toutes deux, nous tenions chacune le jeune garçon qui marchoit devant nous.

A peine avions-nous gagné une allée qu'il s'arrêta tout court, & nous dit fort bas qu'il entendoit marcher & parler sous un berceau qui conduisoit à la porte du Jardin. En disant cela il se sentit une main sur le front; & on lui demanda: Qui va-là; il répondit que c'étoit lui. La nuit étoit toute noire: D'une main qu'il passa derriere lui il

nous poussa , & de l'autre il prit celui qui lui avoit parlé , & le mena plus loin en lui faisant quelque mauvaise raillerie sur ce qu'il l'avoit pris pour le diable. Mais la Princesse d'Arragon & moi qui avions reconnu la voix du Duc de Nagera, étions plus mortes que vives. Nous nous couchames à terre dans un état qu'il n'est pas en mon pouvoir d'exprimer : Nous n'osions remuer ny respirer. Nous jugeames que Dom Sanche s'étoit aproché du Duc ; parce que nous entendimes distinctement ce qu'ils se disoient en Espagnol.

Dom Sanche lui disoit donc que son Ecuyer venoit d'arriver , & qu'il lui avoit appris bien des nouvelles de la Cour : mais que ce qui le surprenoit à n'en pouvoir revenir étoit qu'il

y avoit vû le Prince de Melphe , admirablement bien avec le Roi , & sur tout avec le Reine de Navarre sa sœur qui le combloit d'honnêtetez. Le Duc parut fâché aussi bien que Léve de sçavoir que le Prince de Melphe étoit avec le Roi. Ils raisonnerent quelque tems sur cela , & conclurent en se retirant que cette citconstance rompoit les mesures qu'ils avoient prises , & qu'il falloit penser à en chercher d'autres.

A peine furent-ils sortis que le jeune homme vint en chantant pour nous remettre sur ses voies. Nous nous levames , & fumes vers lui : il nous mena à la porte du Jardin ; nous sortimes dans la campagne , & après une heure de chemin , nous entrames dans un bois , Dès que nous y fumes , il nous

dit que nous étions en sûreté, & que nous pouvions nous reposer. L'infatigable Princesse d'Arragon vouloit toujours aller, & nous recommençames dès que le jour parut. Nous fîmes encore quelque chemin, & nous entrâmes dans une petite maison, où après que nôtre conducteur eut parlé à un bon Vieillard, on nous reçût fort humaine-ment, & on nous coucha promptement dans un lit fort propre. Je dormis sans inquiétude, cette Princesse fut moins tranquille : elle me reprochoit que mon repos venoit de ce que je sçavois que le Prince de Melphé étoit dans un lieu, où par la protection qu'on nous y donneroit, nous serions bien-tôt réunis.

Nous crûmes mourir de joie quand nôtre hôte charitable
nous

nous dit que nous n'étions qu'à deux cent pas du Chateau de saint Germain, où le Roi étoit avec la Reine sa sœur. Il nous apprit qu'elle venoit de se marier avec le jeune Roi de Navarre ; & que le malheureux Duc de Bourbon étoit plus disgracié que jamais. D'abord ma compagne voulut écrire à la Reine pour lui faire sçavoir le lieu où nous étions. Je m'opposai à ce dessein, je voulois demeurer quelques jours cachée dans notre petite retraite, espérant que nos ravisseurs, ne nous trouvant point, & sçachant que le Prince de Melphe étoit si près d'eux, s'en iroient, & qu'ainsi il n'y auroit nulle rencontre entr'eux, mais la Princesse me contrarioit ; & elle m'auroit obligée d'aller avec elle à saint Germain, si notre hôte

ne nous eût dit qu'il avoit trouvé dans le bois des Cavaliers qui parloient mauvais françois , & qui lui avoient demandé s'il n'avoit point vû deux jeunes filles, faites comme nous l'étions. Cette rencontre nous retint durant deux jours pendant lesquels la Princesse d'Arragon me persécutoit pour écrire au Prince de Melphe , afin qu'il vint nous mettre en sureté auprès de la Reine de Navarre.

Hier au soir nous nous hazar-dames de sortir , & je me deter-minois à suivre la volonté de la Princesse, quand nous vous ren-contrames , après que cet homme merveilleux eut tué à nos yeux deux de nos persecuteurs & qu'il nous eut dit qu'il venoit de donner la mort à l'infortuné Duc de Nagera.

Le jour étoit avancé quand la

Princesse de Salerne finit son recit. Lautrec & Dragut l'avoient écouté avec beaucoup de plaisir: ils le témoignoit à ces deux charmantes personnes, lors qu'ils entendirent un grand bruit de cors & de chiens. Les deux Espagnolles coururent à la fenêtre, à peine y furent-elles, qu'elles virent le Roi à cheval qui alloit à la chasse, & près de lui l'admirable Reine de Navarre, qui levant les yeux par hazard les aperçut, & les reconnut. O Dieu s'écria-t-elle, que vois-je, sommes nous encore en Espagne? est-ce une illusion, & montrant de la main au Roi les deux Princesses, il parut aussi surpris qu'elle, quand le Prince de Melphe un peu derriere eux poussant son cheval, & tendant les bras comme un homme hors de lui même. Ciel! s'écria-t-il.

O ciel ! c'est ma divine Alphonfine. Les jeunes Espagnoles avoient déjà quitté leur fenêtre, & couru à la porte du pavillon; elles y trouverent le Prince de Melphe qui proferoit des paroles mal arrangées, mais propres à témoigner une joye excessive; il leur donna la main. Le Roi étoit descendu de cheval pour les saluër : il le fit avec cet air Galant & Majestueux, qu'il avoit en toutes ses actions. La Reine étoit aussi déjà à terre. Elle vola entre les bras de ses deux amies, qu'elle serroit tendrement entre les siens, leur demandant par quel miracle ses plus grands desirs étoient accomplis, puisqu'elle les voyoit en France, les Princesses lui apprirent en peu de paroles la violence qu'on leur avoit faite, réservant à dire le reste avec un

plus grand loisir.

La chasse fut interrompuë. La Reine reprit le chemin du Château avec ses amies , & par un accueil gracieux & plein de charmes , elle leur fit oublier leur malheur ; ou du moins elle en adoucit les chagrins les plus sensibles.

La Reine avoit commandé qu'on donnât un appartement à chacune des Princesses ; Elles ne voulurent point se separer, elles eurent des femmes, des habits magnifiques, enfin tout ce qui leur étoit nécessaire ; après un léger repas , elles se mirent au lit , & sur le soir , quand elles eurent pris quelques heures de repos , la Reine revint les voir. Elle étoit accompagnée de Caraciol , & du grand Ecuier Galeas de S. Severin qu'elle presenta aux Princesses Espagnolles com-

me leur parent.

Alphonfine & Dona Maria par la permission de la Reine lui firent bien des amitez; ils avoient ouï parler si avantageusement les unes des autres, qu'ils se regarderent dès ce moment comme s'ils se fussent connus depuis long-tems. Un peu après Dragut & Lautrec crurent avoir un privilege pour entrer, la Reine le leur permit. Le Roi demanda la même permission & mena avec lui le jeune Roi de Navarre. La conversation fut générale: les Espagnolles y firent voir tout le feu de leur nation; quelques Dames de la Reine n'y brillèrent pas moins. Madame de Grammont y charma par les agrémens de sa personne, & par la vivacité de son esprit; mais rien ne fut comparable à la Reine qui plaisoit par son dis-

cours , & même par son silence. Le Roi ne pût s'empêcher de s'entretenir en particulier avec la Princesse d'Arragon ; il fut bien aise de lui parler d'une belle personne pour laquelle il avoit eu en Espagne beaucoup d'amour. La Reine avoit trouvé la conversation si charmante qu'on ne se retira que fort tard , quoiqu'elle eût dit qu'elle ne demeureroit guères , & qu'elle vouloit laisser prendre un plein repos aux deux Princeses, afin qu'elles se remissent plus promptement de tant de fatigues qu'elles avoiēt euës depuis quelque tems.

Le lendemain nos Espagnolles se rendirent d'assez bonne-heure chez la Reine & après avoir diné en particulier avec elle , elle leur proposa de les mener chez Madame la Regente , & chez la Princesse Renée de France fil-

le du Roi Louïs douze. Elles accepterent la proposition avec joie , & suivirent la Reine chez Madame mere du Roi : la bonne mine & la Majesté de cette Princesse les surprit , elle avoit conservé l'air de beauté en perdant celui de la premiere jeunesse : elle avoit encore les cheveux aussi blonds , & en aussi grande quantité , que si elle n'eût eu que vingt ans , la taille haute , l'action imperieuse & hautaine ; elle adoucit tout son orgueil en un moment , & fit un accueil très-obligeant aux Princesses. La fille de Louïs XII. étoit auprès d'elle qui les salua aussi & leur fit des honnêtetez très-engageantes. C'étoit la personne du monde qui sans être belle plaisoit le plus : elle avoit la phisionomie fine & spirituelle , de beaux yeux , de bel-

les dents , un air de jeunesse , qui rendoient son visage extrêmement agréable. Hercule d'Est étoit aussi dans la Chambre de Madame la Regente : c'étoit l'homme du monde le mieux fait, il aimoit passionnement la Princesse Renée , malgré la distance qui les séparoit.

Après que ces Princesses se furent assises , & qu'elles eurent comblé de politesse nos deux belles Espagnoles , Alphonse parcourut des yeux toutes les personnes qui étoient présentes ; & les arrêtant enfin sur le Prince Hercule , elle devina sa passion, & dans ce moment elle le dit bas à l'oreille de la Princesse d'Arragon : La Reine de Navarre l'entendit & de l'œil lui fit signe que cela étoit vrai : quelque tems ensuite Galeas s'étant approché d'elle ; elle le vit.

si attentif à confiderer la même Princeſſe que pouſſant ſa compagne du pied en lui montrât ſaint Severin; en voicy un autre, continua-t-elle; les étrangers ſouffrent beaucoup ici. La Reine qui l'entendit encore fit un éclat de rire : Alphonſine eſt auſſi redoutable en France qu'elle l'étoit en Eſpagne, dit-elle à la Princeſſe d'Arragon; j'admire tout ce qu'elle démêle en un moment, & je ſuis aſſurée que dans huit jours elle m'apprendra des choſes que j'ignore, & qu'elle connoîtra avant ce tems-là toutes les intrigues de la Cour : Madame, lui dit-elle tout bas, Je ſupplie vôtre Majeſté de m'avoüer tout à l'heure, ſi cét homme qui a cét habit magnifique, dõt l'air eſt chagrin & fier; qui a pourtant quelque choſe de ſi particulier dans ſa

physionomie n'aime pas cette jeune personne brune qui a un certain air de Nymphé qui me plaît si fort , non , dit la Reine , je sçay un obstacle invincible à ce que vous dites ; je suis fâchée que vous vous mépreniez. O Madame ! reprit-elle , je ne me méprends point , & souvenez-vous s'il vous plaît de ce que je vous dis : vous trouverez un jour que j'avois raison de vous parler positivement comme je fais ; dites - moi , je vous prie , le nom de ce Cavalier : c'est le Maréchal de Monmoranci , lui repliqua la Reine , jeune homme de grande espérance , que le Roi mon frere aime fort ; & cette personne est parente de la Duchesse ma mere , c'est la fille du Comte de Villars son frere Batard de Savoye. La Reine alloit conti-

nuer quand le Roi entra & vint dire à la Regente que les troupes que commandoit le Connétable marchaient vers Milan.

Madame d'Angoulême rougit à ce nom, jeta un regard terrible sur la Reine sa fille qui baissa les yeux avec un trouble qu'on remarqua aisément & comme le Roi continua de parler avec sa mere des desseins du Duc de Bourbon ; la Reine se leva , & emmena ses deux amies : elle repassa chez elle & parut triste & rêveuse. La Princesse d'Arragon ne pût s'empêcher de lui dire : Après ce que nous avons vû à Madrid , Madame, de la passion du Connétable pour vôtre Majesté ; & ce que nous avons sçû avec toute l'Europe des sentimens que Madame la Regente a eu pour lui ; trouveriez - vous bon

que nous vous fissions souvenir que vous nous avez quelque fois dit en Espagne à la Princesse de Salerne & à moi. que vous nous conteriez vos aventures , si vous aviez la force de le faire vous-même , & que vous regrettiez de n'avoir pas auprès de vous une personne que vous aimiez , qui en sçavoit jusqu'aux moindres circonstances. Helas que voulez-vous sçavoir , dit la Reine ; mes faiblesses , les malheurs , les crimes du Connétable , & les emportemens de ma mere. Je ne veux pourtant plus vous refuser. Je vais envoyer prier la Comtesse de Sancerre de venir : C'est la personne que j'aime , & qui n'ignore rien des pensées du Connétable ni des miennes. Elle a vû tous les mouvemens que ce fatal amour a causé , non

seulement dans cette Cour ,
mais même dans toute l'Eu-
rope.

La Reine envoya un Page
sçavoir, si la Comtesse étoit re-
venue de Paris où elle étoit
allée depuis deux jours : elle
parut avec celui qu'on lui avoit
envoyé. Les deux Espagnolles
furent surprises en la voyant.
La jeunisse & l'agrément en-
trèrent avec elle dans la Cham-
bre de la Reine : sa physiono-
mie étoit pleine d'esprit ; ses
cheveux étoient blonds : son
tein effaçoit l'éclat des plus vi-
ves fleurs , & son action étoit
si tendre & si brillante tout
ensemble , qu'on ne pouvoit
s'empêcher d'avoir de l'inclina-
tion pour elle en la voyant.
Elle couru baiser la main de
la Reine avec une action toute
gaye , & remarquant les deux

Espagnolles dont on lui avoit déjà parlé , elle reprit un air plus sérieux. Quand la Reine l'eut embrassée , elle la presenta aux deux Princesses , elle les salua avec une grace qu'elle seule avoit , & les loua avec cet esprit fin & delicat qui fait que les louanges plaisent ; les Princesses lui rendirent aussi ce qu'elle méritoit si dignement. Ensuite la Reine lui dit ce qu'elle souhaitoit : elle répondit qu'elle seroit très-embarassée de parler si long-tems devant deux personnes qui avoient tant d'esprit , si ce n'estoit pas sur un sujet qui étoit present à sa memoire par l'attachement de son cœur.

La Reine leur dit qu'elle ne vouloit pas être presente à ce récit , qu'elle alloit passer chez la Princesse Renée , & qu'elle

les laissoit dans son Cabinet , où elle alloit defendre qu'on lais-
sât entrer personne. En disant
cela , elle sortit & les deux Prin-
cesses ayant mis la Comtesse au
milieu d'el'es , après quelques
civilitez reciproques , Madame
de Sancerre commença de cet-
te sorte.





*HISTOIRE DE LA
Reine de Navarre , & du
Connétable de Bourbon.*

IL faut que vous foyez bien
chères à la Reine , puisqu'elle
qui est si secrete consent que
je vous fasse le récit de sa vie,
& vous verrez par ce que je
vous diray qu'il y a des choses
qui ne sont icûës que d'elle &
de moi , & que le malheureux
Duc de Bourbon luy-même a
toujours ignorées. Mais je me
souviens , belles Princesses, qu'à
son retour d'Espagne, elle me
parloit toujours de vous avec
tendresse , & qu'elle m'a dit cent
fois que le seul regret qu'elle
avoit , étoit que je ne vous con-

nus point : je ne suis donc pas surprise de la commission qu'elle me donne. Vous allez apprendre de grandes choses , & assez particulieres pour vous faire bien connoître la confiance qu'elle a en vous.

La Reine que je vais appeler la Princesse de Valois fut admirablement bien élevée avec le Prince son frere qui est le Roi qui regne à présent ; & l'on doit donner cette louange à la Comtesse leur mere , qu'étant demeurée veuve à l'âge de dix-sept ans , elle ne fut entièrement appliquée qu'à l'éducation de son aimable famille. Le Roi Louis XII. qui n'avoit point d'enfans mâles voulut les avoir auprès de lui ; & quoique la Princesse Claude sa fille aînée fût promise au Prince d'Espagne , qui est mainte-

nant l'Empereur , le Roi avoit
resolu dans son cœur que ce
mariage ne s'accomplît pas , &
vouloit donner la Princesse au
Comte d'Angoulême : il manda
donc à la Duchesse de venir à la
Cour , & d'amener ses enfans.
Ils parurent comme deux astres
auprès desquels toute autre lu-
miere s'efface : le jeune Prin-
ce charma tout un sexe ; & la
jeune Princesse enflamma tout
l'autre. La jeune Madame, com-
me nous l'avons sçû depuis ,
fut frappée à la premiere vûë
du Prince , & l'aima avec une
passion à laquelle il n'a jamais
bien répondu , quoique ce fût
une des plus aimables person-
nes que j'aye jamais vûës ; elle
avoit l'esprit doux & le cœur
tendre. Il y eut trois hommes
bien differens qui aimerent la
Princesse de Valois en divers

tems , le premier fut le Duc d'Alençon d'une figure peu revenante , & d'un esprit mediocre. La qualité de premier Prince du Sang étoit l'unique chose qui le faisoit remarquer , il étoit promis dès le berceau à la Princesse de Bourbon qui étoit belle , mais qu'il ne pouvoit souffrir par la bizarrerie de son goût. Il se tourna tout d'un coup sur la plus merveilleuse personne qui fût jamais , & ce fut par malheur pour elle. Les deux autres qui l'aimoient furent deux temeraires , s'il y en eut jamais ; avec cette différence toutefois que l'un avec le plus grand mérite du monde , fut toujours respectueux , c'est de Lautrec dont je veux parler qui a mille grandes qualitez , & qu'un astre ennemi rendit amoureux dès qu'il vit

la Princesse. L'autre s'appelloit Bonnivet ; il avoit été élevé enfant d'honneur du Prince ; & depuis deux ans il étoit venu à la Cour , & dans les armées se former à tout ce qu'il est nécessaire de sçavoir à un homme de sa condition. Il n'avoit vû la Princesse qu'enfant ; & quoiqu'elle le fût encore pour ainsi dire , puisqu'elle n'avoit pas douze ans , il ne laissa pas de rendre l'hommage de sa liberté à ses charmes.

Bonnivet étoit le plus bel homme de son siècle ; ses qualitez personnelles le rendirent si vain qu'il se perdit dans les folies de sa passion.

On remarqua dès le premier abord de la Reine Anne de Bretagne & de la Duchesse d'Angoulême une antipathie qui dura tant qu'elles se sont vûës

La Reine qui étoit fiere fut fâchée de voir une femme aussi belle qu'elle , & surprise de la trouver plus hautaine encore : aussi s'oposa-t-elle autant qu'elle le pût au dessein du Roi , ne pouvant souffrir que le fils d'une femme qu'elle haïssoit fût son gendre , & mourant de dépit, quand elle songeoit qu'il regneroit un jour , & que sa Rivale auroit une autorité égale à la sienne. En effet les courtisans qui voyoient ces choses aussi bien qu'elle , partageoient déjà leurs soins entr'elles deux , & elle avoit la douleur de voir la Cour de la Duchesse d'Angoulême aussi grosse que la sienne.

Toutes ces choses rendoient son esprit chagrin , & il est constant qu'elle auroit bouleversé tout le Royaume plutôt que

de souffrir ce mariage qu'elle craignoit tant, si elle ne fut morte dans un tems où sa fierté & son humeur imperieuse commençoient même à faire souffrir le Roi son mari.

Peu après sa mort, le Roi se determina à faire un mariage si nécessaire à la France & souhaité de tous les gens de bien. La jeune Madame eut cet aimable époux si désiré par elle. Le Roi voulut que l'allegresse publique éclatât malgré le deuil : les Fêtes, les plaisirs ornerent la solennité de ces nôces.

Ce fut en cette occasion que le Connétable de Bourbon qui s'appelloit le Comte de Montpensier se montra pour la première fois aux yeux de la Duchesse d'Angoulême, & à ceux de sa divine fille. Il le fit même d'une manière galante : ce

fut à un Tournoi , où il parut avec des armes magnifiques , & où il remporta tous les prix de la force & de l'adresse. Je ne vous dirai point comme il est fait ; vous l'avez souvent vû en Espagne , & je crois que vous avoüerez avec moi que c'est le plus parfait de tous les hommes. Je vous dirai seulement que l'inconnu du Tournoi attirera les yeux , & peut-être le cœur de toutes les Dames. La Duchesse d'Angoulême le loüa avec exageration , & la Princesse de Valois & moi en disions avec liberté nôtre sentiment. Nous souhaitames qu'il fût toujours vainqueur ; il le fut. Le Duc d'Alençon ne parut pas avec avantage ; nous nous moquames de lui : le Comte de la Roche Foucault eut la gloire de suivre d'assez
prés

près le Comte de Montpensier.

Le soir comme on étoit au bal, on le vit tout d'un coup dans la Salle à visage découvert avec un habit superbe & galant. Un murmure agréable s'éleva dès qu'il parut. On le nomma cent fois : La Princesse de Valois le vit avec plaisir, & sans une plus grande application, mais il n'en fut pas de même de la Duchesse d'Angoulême : elle le considéra depuis la tête jusqu'aux pieds comme un homme incomparable ; elle jetta des regards sur lui qui parloient déjà si le Comte de Montpensier eût scû les entendre : ses yeux ne lui répondirent rien ; ils avoient une autre occupation attachez sur le visage adorable de la belle Princesse de Valois. Ils lui faisoient dès ce moment un sacrifice d'un cœur fidele, & qui

n'a jamais depuis aimé qu'elle seule.

On ne fut occupé durant plusieurs jours qu'à des fêtes continuelles. Le Comte de Montpensier n'eut que trop de loisir de contempler la belle cause de sa passion naissante. Lautrec en ressentit une violente pour la même Princesse, mais il la conduisoit avec un respect si grand qu'il n'y eut que quatre ou cinq personnes qui en eurent la connoissance. A l'égard de Bonnivet, la sienne lui a fait faire cent extravagances depuis le commencement jusqu'à la fin.

Un jour que la Princesse de Valois étoit passée chez la Princesse Renée où tout ce qu'il y avoit de belle jeunesse se trouva. Après bien des propos différens sur les parures que l'on auroit le lendemain au bal, &

sur toutes les bagatelles qui ont accoûtumé d'occuper les gens de l'âge où nous étions tous , on parla de l'amour en general. La Princesse de Bourbon fille de la Duchesse de Beaujeu , dit que rien ne la pourroit toucher d'un Amant, que le sacrifice qu'il lui feroit d'une belle personne qu'il aimeroit. Eh quoi , dit la jeune Renée , vous voudriez donc d'un infidelle ; eh comment oseriez-vous prendre quelque assurance en lui. Je croirois que mes charmes feroient ce que d'autres n'auroient pû faire , continua la Princesse de Bourbon. C'est avoir bien de la vanité , répartit la Princesse Renée : j'avoüe que vous pouvez tout esperer de votre beauté , mais ce n'est pas toujours un garand sûr pour retenir un cœur volage , & pour moi , quand je

ferois , continua-t-elle , pour lui faire dépit aussi belle que la Princesse de Valois, je craindrois incessamment qu'il ne m'échappât. Je ne croyois pas entrer de la sorte dans vos discours , lui dit modestement la Princesse ; Mais , Madame, j'y voulois avoir ma part en me rangeant de vôtre parti , qui me paroît tres-raisonnable. Un cœur quelque illustre qu'il fût d'ailleurs m'embarasseroit tout à-fait au sortir d'une autre chaîne ; & ainsi je ne crois pas que la Princesse de Bourbon voulût faire autre chose que de s'en amuser , & le laisser aller ensuite. Pardonnez - moi , reprit-elle : C'est ainsi que je les veux pour les garder. Non seulement je veux qu'on ait aimé , mais je veux qu'on aime, éteindre cette passion , & en faire naître une nouvelle. Ah ,

Madame, lui dis-je , que ce sentiment est particulier. Je serois toujours en allarme avec ce foible cœur ; je ne desirerois point avoir part à de pareilles conquêtes. Je veux tout grossièrement un bon cœur, constant, qui m'aime, & qui ne me quitte jamais. De jeunes gens eurent là un endroit favorable pour s'épancher en galanteries , & chacun dit tout bas à la personne qu'il aimoit , ce qui lui vint dans la fantaisie.

La Princesse de Bourbon étoit une jeune orgueilleuse aussi vaine que sa mere , & qui croyoit que rien ne l'égalait soit pour la figure soit pour l'esprit. La Princesse Renée qui ne pouvoit souffrir son caractère lui en faisoit souvent sentir tout le ridicule par des traits d'esprit auxquels elle ne répondoit pas avec une pareille

delicateſſe.

Le Comte de Sancerre me parloit bas tandis que les autres continuoient le même entretien. Nous fumes interrompus par la Rochefoucault; & comme je voulois éviter ce qu'ils me diſoient l'un & l'autre, je rentrai dans la converſation generale. Aimeroit-on, diſoit la Princeſſe de Bourbon, un cœur tout neuf dont l'innocence peu polie n'a que des fadeurs à vous preſenter. Ah Madame, lui repartit le Comte de Montpenſier, quelle indigne peinture venez-vous de faire de la plus aimable de toutes les choſes; y a-t-il rien d'égal aux premières é motions d'un cœur tendre. Cette ſurpriſe toute nouvelle d'un cœur qui reſſent un mal inconnu. Ces ſoins, ces empreſſemens que l'on rend avec une galanterie ſi naturelle. Le

plaisir charmant que l'on a dans un regard que l'on desire, & qui nous renflamme en s'arrêtant sur nous. Ah, Madame, qu'un cœur qui n'a jamais aimé se donne avec plaisir & gloire, quand c'est à une divine personne, dit-il, en regardant sans pouvoir s'en empêcher la Princesse de Valois. Elle ne s'apliqua que trop ces paroles par tout l'amour qu'elle vit en ce moment dans les yeux du Prince : elle en rougit, elle en fut troublée ; ses beaux yeux parurent agitez, mais avec tant de charmes pour le Comte de Montpensier que ne pouvant se rendre maître d'un transport que quelques personnes remarquèrent, Eh quelle félicité, continua-t-il en soupirant, & en la regardant avec attachement ; quelle félicité si ce cœur dont je viens de parler faisoit la rencon-

tre d'un autre cœur tout neuf aussi, où il n'y eût eu jusqu'alors que de la pureté & de l'innocence, & que l'on pût amener à la sensibilité, par la plus véritable, la plus grande & la plus respectueuse passion que l'on eût jamais ressentie.

Il n'y eut personne dans la compagnie qui ne connût les sentimens du Prince : la Princesse les vit comme les autres, & peut-être d'une manière différente. Le Duc d'Alençon qui l'aimoit, comme je l'ay déjà dit, mais en secret, par ce qu'il étoit promis dès l'enfance à la Princesse de Bourbon, sentit vivement la hardiesse du Comte de Montpésier ; il le regardoit d'un air chagrin, n'osant s'expliquer d'une autre manière. La Princesse Renée fit un souris qui marquoit son approbation ; & la Princesse de Bour-

bon , prit un air dédaigneux , dont je ne pûs m'empêcher de me^lmoquer tout bas avec la Princesse de Valois , qui étoit bien aise de faire semblant de n'avoir pas pris garde à ce qu'on venoit de dire , & qui rioit avec moi.

Après quelques autres propos la Princesse de Bourbon sortit, & trouvant le Comte de Montpensier sur son chemin , elle le pria de la remener chez elle : il ne pût lui refuser cette civilité, & comme l'appartement de la Duchesse de Beaujeu n'étoit pas éloigné , s'arrêtant tout d'un coup , quand elle fut près de la porte du Cabinet de sa mère, où elle alloit entrer , elle changea de discours ; & le regardant fixement : vous aimez donc la Princesse de Valois, lui dit-elle; je vous le permets , Prince, pour avoir le plaisir de vous faire re-

venir quelque jour à moi : c'est là où je vous attends , dit-elle, en riant , & en ouvrant la porte.

Il fut heureux qu'elle le quittât ainsi , sans cela quel embarras n'eût-il pas eu , & qu'eût pû dire un jeune Prince galand qui aime ailleurs , à une jeune Princesse si belle & si présomptueuse.

Un matin que le Comte de Montpensier alloit chez le Roi Louis XII. on lui vint dire de la part de la Duchesse d'Angoulême qu'elle le prioit de venir chez elle : il y alla sur le champ , & la trouva seule : Prince , lui dit-elle , je vous ai mandé pour vous dire que j'ai obtenu du Roi pour vous le choix du commandement des troupes qui sont en Guyenne , ou de celles qui sont en Italie. Je veux prendre soin de votre fortune, laissez moi faire , je la porterai bien-haut si

vous vous en fiez à moi. Je veux conduire une si belle jeunesse, & si vous avez de l'ambition, je vous élèverai à tous les honneurs, où raisonnablement un homme de vôtre rang a droit d'aspirer. Le Prince s'abaiſſa respectueuſement devant la Duchesse; & la remercia, comme il le devoit. Il la pria de l'envoyer en Guyenne: elle lui donna elle-même ses ordres, & lui dit qu'il falloit partir le lendemain.

Elle avoit ses raisons pour un départ si précipité; ayant entendu murmurer sur la passion du Prince pour sa fille: elle vouloit l'éloigner & tâcher durant cette absence que son mariage se fit avec le Prince d'Espagne, qui n'ayant pû avoir la Princesse Claude avoit fait demander la Princesse de Valois.

Les choses ne réussirent pas

comme elle le prétendoit : le Comte de Montpensier qui ne sçavoit pas ses desseins sentoît seulement la douleur de son départ. D'un côté il avoit une grande joie que si jeune on le choisît pour un si grand emploi; mais amoureux comme il l'étoit, il s'affligeoit de son absence, & résolut d'achever d'instruire la jeune Princesse des sentimens qu'il osoit avoir pour elle. Pour cet effet quand il fut à peu près à une certaine heure de la journée, où souvent elle étoit retirée pour le tems qu'on donnoit à son instruction, il entra chez elle, & trouva ses Gouvernantes dans la Chambre; la porte de son Cabinet étoit ouverte; il y entra, elle étoit assise près d'une table vis-à-vis d'un grand miroir lisant l'Histoire Romaine; il s'appuya sur le dos de sa chaise, &

la regardoit attentivement dans ce miroir. Enfin la Princesse frappant de la main sur son livre. Ah ! quel monstre s'écria-t-elle : Cét infame Neron fait mourir le vertueux Thraseas.

Les Dames de la Princesse étoient à la porte de son Cabinet travaillant à de beaux ouvrages ; l'une d'elles répondit je ne sçay quoi à la Princesse ; mais le Prince se panchant vers son épaule ; Eh quoi, lui dit-il, plaindrez-vous tant de maux étrangers & passez , & n'aurez-vous nulle pitié pour ceux que vous causez à ceux qui vous voient , & qui vous adorent. La jeune princesse tressaillit ; elle étoit si occupée de sa lecture qu'elle ne pensoit à autre chose. Elle fut surprise de voir le prince si près d'elle ; elle lui dit sans se lever , en tournant la tête de son côté quil lui avoit

fait grand peur : ses Dames en-
rirent, & le Comte de Montpen-
fier demeurant toujours apuyé
sur sa chaise, & feignant de lire.
Je pars, Madame, lui dit-il ; je
vais en Guyenne avec un em-
ploi très - considerable, je pars
demain & je ne sçai comment
vous avez receu les marques de
mon audace. La Princesse rou-
git, & baissa les yeux sur son li-
vre. Parlez, Madame, parlez,
reprit-il, je vous aime. Je le sens,
vous offensez-vous de ce que je
le sens, ou de ce que je vous le dis.
Prince, lui dit-elle, enfin je ne
sçai pourquoi vous me parlez de
la sorte, peu accoûtumée à de
semblables discours, je ne sçai
que vous y répondre. Je voudrois
bien que vous ne le tinssiez plus.
Je vous en prie, poursuivit-elle,
en lui jettant un regard char-
mant, mais absolu, & je vous le

commande , acheva-t-elle en se levant , s'il est vrai que je puisse vous le commander. Elle ne lui donna pas le tems de répondre, parce qu'elle passa dans sa chambre, & apercevant que j'y entrois; venez, me cria-t-elle, en remettant un air gay sur son visage, venez faire vos adieux au Comte de Montpensier qui s'en va demain en Guyenne.

Je fus surprise, & lui témoignai que j'étois bien fâchée qu'il nous quittât ainsi; après quelques discours il prit congé de la Princesse & je le suivis: nous fumes quelque tems à nous parler. Nous commencions déjà à sentir cette véritable amitié que nous avons toujours eüe l'un pour l'autre, & que je lui conserve malgré tous ses malheurs.

En rentrant dans le Cabinet de la Princesse, je m'aperçûs

qu'elle avoit passé sur un Balcon, je l'y allai trouver ; elle étoit réveuse: je demeurai un moment à la cōsiderer, me rappelant quelque embarras que j'avois remarqué dans les manières du Prince. Je lui dis cent bagatelles pour tâcher de la divertir. Mais continuant dans une melancolie, dont je penetrai le sujet, je lui pris la main, & la tenant entre les miennes ! M'avoüerez - vous la verité, ma Princesse, lui dis-je: Je gage de deviner ce qui vous occupe presentement.

Je vous permets tout, me repondit-elle d'un air languissant, & qui avoit mille charmes: Jusqu'icy vous avez eu part à tous les petits secrets de mō enfance; à Dieu ne plaise que je vous cache jamais ce qui pourra être à l'avenir de plus important. Vous voulez donc que je penetre, continuai-

je dans l'amour du Comte de Montpensier, & que je vous dise que je suis bien trompée si ce n'est l'homme du mōde qui vous aimera le mieux. Ne parlons que du present ; reprit-elle, c'est folie de vouloir penetrer plus loin ; il croit m'aimer, & ce que j'en trouve pas trop bon, il ose me le dire. Eh ! que trouvez-vous de si étrange à cela, repris-je ? je sçai bien ; poursuivit-elle , que dans les regles de la galanterie, il n'y a rien en son procedé qui ne soit ordinaire. Il est d'un rang pareil au mien. Nous sommes jeunes, mais par rapport à son devoir, & à l'élevation où je vais être portée par la prochaine grandeur de mon frere, tout est contre le Comte de Montpensier ; & il ne peut me parler comme il a fait, sans l'aveu de mes parens, mais, ma Princesse, lui dis-je encore,

dites-moi au moins que ce Prince ne vous déplaît pas ; & permettez-moi de vous dire que peut-être le Ciel n'a-t-il jamais formé deux personnes si parfaites que vous l'êtes tous deux, ni si dignes l'un de l'autre ; car quoique vous m'alleguiez je ne sçau-rois refuser cette justice au Comte de Montpensier. Je conviens que le Prince a mille qualitez éclatantes , repartit la Princesse ; Je connois peut-être comme vous tout ce qui pourra un jour le rendre recommandable entre les plus grands hommes ; & si j'étois destinée à un sujet , je veux bien vous avouer que j'aimerois mieux que ce fût à lui qu'à tout autre. Je chers même si passion-nément le Prince mon frere, que pour ne m'en separer jamais, je préférerois le sort de demeurer sa sujette à l'honneur de re-

gner sur tout l'Univers , mais pour mon malheur je suis loin de mes desirs , & je vous ferai la confidence que je crains bien que mon mariage ne soit arrêté avec le jeune Prince d'Espagne.

C'est ainsi que la Princesse m'ouvroit son cœur , & m'y faisoit voir des sentimens qu'elle ne contraignoit pas devant moi , & dont l'innocence eût pû paroître devant des témoins plus austères.

Pendant que le Prince étoit occupé en Guyenne , le Comte de Longueville perdit contre les Anglois la fameuse bataille des Esperons : il fut fait prisonnier. & pour vous abreger les choses les moins importantes , je vous dirai qu'il vit la sœur du Roi Henry VIII. qu'il la trouva belle ; le manda au Roi Louïs XII. & fit les propositions du mariage.

de ce Prince avec cette princesse. Henri accepta cét honneur , & fut bien aise de se débarasser d'une sœur dont la beauté & la conduite pouvoiët produire mille desordres entre les grands Seigneurs d'Angleterre. Cette illustre alliance fut conclué ; & le Prince de France alla recevoir cette charmante & jeune Reine à Boulogne ; il l'épousa au nom du Roi. Dès qu'il la vit il en fut amoureux , & se seroit entièrement abandonné à sa passion , si le Protonotaire du Prai n'eût pris la liberté de lui remontrer qu'il se gardât bien de se donner un Maître. Le jeune Prince ambitieux & éclairé par les lumières de cét homme habile enchaîna tous ses desirs , & aiant bien-tôt remarqué l'amour & l'intelligence qu'il y avoit entre la jeune Reine & le Duc de Suffole son Cheva-

lier d'honneur , il fit succéder à sa passion la plus fine politique qu'il confia à la Princesse sa femme. Elle & sa favorite Madame d'Aumont gardèrent si bien la Reine que nul inconvenient fâcheux pour François I. n'étoit pas seulement en hazard d'arriver.

Si je voulois quitter mon sujet, j'aurois mille choses agréables à vous dire de la Reine , de la jeune Boulen & de beaucoup de galanteries.

Cependant le Comte de Montpensier revint de Guyenne glorieux des succez qu'il avoit eus. Il fut reçu de toute la Cour avec de grands applaudissemens. Le Prince de France qui a toujours eu une grande inclination pour lui , la témoigna visiblement en toute rencontre. Sa mere qui l'aimoit, comme je vous l'ai dit, trou-

va encore à son retour que sa passion étoit augmentée ; elle le porta à des excez qui furent aisément apperçus & condamnés par ceux qui n'étoient pas ses partisans.

La Duchesse de Beaujeu la haïssoit mortellement , & observoit avec exactitude toutes ses actions , elle démêla bientôt ses sentimens pour le jeune Comte de Montpensier ; elle s'en moqua avec ses Cōfidentes. Cette Princesse si fiere dont l'ame n'étoit occupée que de grandes choses, vit cette foiblesse de la Duchesse avec un mépris que vous pouvez vous imaginer. Elle se cōnoissoit en mérite ; elle voïoit bien que le Comte de Montpensier en avoit, sur tout elle admiroit que dans une si grande jeunesse ayant eu le choix de commander l'armée de Guyenne , ou celle d'Italie il

eût si bien choisi : car Lautrec qui eut son refus ne fut pas heureux. Ayant donc bien examiné le Prince qui à son retour prit le nom de Bourbon, ayant connu toutes ses grandes qualitez ; & sur tout étant charmée du peu de correspondance qu'il avoit pour la Duchesse son ennemie ; elle resolut de luy faire le plus mortel déplaisir qu'elle pouvoit recevoir, & rendre le Prince le plus riche homme du Royaume, en lui faisant épouser sa fille unique ; elle pensa judicieusement que si le Duc de Bourbon, pauvre comme il étoit, n'aimoit pas la Duchesse d'Angoulême ; il l'aimeroit bien moins quand il seroit comblé de biens, & quand il posséderoit une Princesse jeune & belle qui lui feroit le plus grande fortune que pouvoit esperer un ambitieux.

Voilà donc la Duchesse qui ne perd pas un moment pour faire parler au Duc de Bourbon. Il fut surpris de cette proposition, & touché peut-être de son avantage. Mais comme il étoit amoureux de la Princesse de Valois, qu'il ne faisoit que d'arriver, qu'il ne lui avoit pû parler; qu'il n'osoit expliquer favorablement la douceur qu'il voyoit dans ses beaux yeux. Tout cela le jettoit dans un embarras qui parut aux yeux de Lautrec que la Duchesse avoit chargé de la commission, & qui étoit l'intime ami du Prince, ils ne sçavoient en ce tems-là ni l'un ni l'autre la passion qu'ils avoient tous deux pour la Princesse de Valois.

Lautrec gronda le Duc du peu de joie qu'il montrait pour un si grand établissement. Le Duc de Bourbon le pria de lui donner un
jour

jour pour répondre : son ami lui dit qu'il se moquoit & qu'il l'alloit faire pour lui.

Le Prince vint me chercher pour me dire toutes ses peines, il sçavoit que je l'aimois véritablement, il m'avoit confié son amour pour la Princesse. Il me pria sérieusement de lui dire s'il pouvoit jamais esperer qu'elle pût seulement souffrir son attachement; moi qui croyois qu'elle ne faisoit que l'estimer sans ressentir rien de plus particulier, je lui parlai fort franchement, & quand il m'eut fait part de la fortune qui se présentoit à lui; je vous avoüe que je trahis le secret de l'Etat & de la Princesse, en lui aprenant que son mariage étoit arrêté avec le Prince d'Espagne. J'eus beaucoup de peine à le refoudre, il me disoit que si sa passion étoit seulement

approuvée, il ne se marieroit jamais, ne cherchant de biens que ceux qu'il trouveroit à la pointe de son épée, & que la Princesse Reine d'Espagne ou de tout l'Univers, seroit également service & adorée de luy. Je ne pûs rien obtenir que je ne lui promisse de lui faciliter un entretien avec la Princesse. Je n'aurois pû en venir à bout de l'humeur dont elle est, si je ne lui eusse tout dit. Elle est genereuse comme vous le sçavez ; je remarquai qu'elle rougit dès que je lui parlai du mariage du Duc de Bourbon avec la fille de la Duchesse de Beaujeu : Mais se remettant assez promptement, elle m'en témoigna de la joie ensuite, & me dit qu'elle seroit fâchée que pour un vain amusement, & que pour l'amour d'elle, ce Prince perdît un établissement si confi-

derable. Elle me promet qu'elle lui parleroit quand l'occasion s'en offriroit , & me quitta assez vite me disant qu'elle alloit lire-quelque chose de pressé que la Princesse Renée lui avoit donné.

Je me retirai inquiète de l'air qu'avoit eu la Princesse. Le soir elle fut chez la Reine , comme c'étoit sa coûtume : elle me parut distraite quand je lui parlai, le Prince étoit fort rêveur ; elle évitoit de le regarder , & ses regards, s'il faut ainsi dire, passaient par dessus lui sans s'y arrêter. La Princesse de Bourbon étoit d'une gaieté insupportable ce soir-là ; & la Princesse ne pouvoit plus se contraindre.

Le Duc de Bourbon la regardoit avec plus d'amour qu'il ne lui en avoit jamais témoigné. Elle avoit une agitation dans l'ame qu'elle n'avoit jamais ressentie. Elle se

voïoit sur le point de perdre sans nulle esperance le seul homme qu'elle avoit jugé digne d'elle. Elle voyoit sa Rivale triomphante devant ses yeux , & le Prince qui lui parut plus amoureux que jamais , & qui sembloit par toute son action la faire maîtresse de sa destinée.

Comme elle ressentoit une si cruelle peine , elle vit arriver sa mere dont elle sçavoit les sentimens pour le Duc : car peu de personnes les ignoroient. Il rougit en la voyant entrer chez la Reine. La Princesse s'entroubla, elle eut peur que la Duchesse ne l'observât ; elle apprehenda sa pénétration intéressée : que ne craint point un jeune cœur, qui s'effarouche lui-même des mouvemens qu'il ressent. Dans cet embarras horrible la Princesse se pencha vers l'oreille de la Prin-

cesse Renée qu'elle a toujours aimée uniquement. Je n'en puis plus, lui dit-elle, prenez un pre-
texte pour vous retirer, & em-
menez-moi. La jeune Renée ti-
ra promptement son mouchoir
de sa poche, & le portant à son
visage elle dit qu'elle saignoit du
nez; & prenant la Princesse sous
le bras elle l'emmena: je cou-
rus dès que je les vis sortir. La
Princesse de Valois me tendit la
main qu'elle avoit libre. Je me
doute de ce que vous avez, lui
dit la Princesse Renée, quand
elle fut renfermée dans son Ca-
binet, où il n'y avoit que nous
trois. Ma chere Princesse, dit-
elle, le Duc de Bourbon vous
aime, nous en avons quelquefois
parlé, & de l'affection si peu
convenable que vôtre mere lui
témoigne, mais oserois-je vous
dire qu'il vous a fait pitié ce soir,

que vous ne l'avez pû voir accablé & amoureux comme il est sans en être touchée. Je dis accablé pour les propositions qu'on lui fait, & que j'ai sçûes par Soubise, à qui la Duchesse de Beaujeu en a fait part, & qui a cru la chose assez importante pour m'en devoir avertir. Je ne me ferois pas couchée sans vous le dire, je connois que vous le sçavez. Il est vrai, Madame, luy repliqua la Princesse, & je vous avouë que depuis que je le sçay, je ne me trouve plus comme je croyois être encore ce matin : Le Prince ne me paroît point autre. Je sçavois qu'il m'aimoit, je le sçai encore ; mais je m'épouvante moi-même de trouver que son mariage m'afflige, & de connoître qu'il ne m'est point du tout indifférent. La Princesse sentit ses yeux mouillés de quelques

larmes. Je ne puis souffrir , continua-t-elle, qu'il épouse la Princesse de Bourbon , je suis pourtant résoluë de lui conseiller de le faire, & de le lui commander, puisque selon toutes les apparences, comme vous le sçavez, nous ne sommes pas destinés l'un pour l'autre. Il est vrai, reprit la Princesse Renée, qu'il ne peut jamais espérer de vous posséder : vôtre sort & le mien nous appellent loin de nôtre partie. Eh qu'importe donc , reprit la Princesse, avec un petit emportement , qu'importe que j'avance mon malheur de quelques jours en voyant le Prince à une autre, puisque je ne puis être à lui , & qu'on m'entraînera bien-tôt dans un païs barbare, où je ne vous verrai plus, Madame, ni le Prince mon frere , ni vous , me dit-elle en se tournant vers moi ; ni

tout ce que j'aime. Madame, lui repondis-je en pleurant aussi; car nous étions toutes trois fort jeunes, je vous suivrai par tout, le cœur me dit que nous ne nous separerons jamais. Il peut arriver des choses qui vous rameneront même en France. Ah n'en doutez-pas, que j'y reviendrois volontiers, reprit-elle, avec precipitation, je reviendrois auprès de mon frere. Je ne sçai, reprit la princesse Renée, où le sort me conduira, mais je ne quitterai jamais la France sans me faire une grande violence; & si j'étois ma maîtresse, j'y passerois & j'y finirois ma vie. Mais que ferons-nous du Prince, dis-je en l'interrompant: je lui parlerai, dit la Princesse de Valois, & je lui ordonnerai de faire son mariage.

Les Princesses parloient ainsi librement sans crainte d'être in-

terrompuës , par ce que tout le monde étoit au souper, lors qu'on gratta à la porte du Cabinet, j'allay ouvrir, & je vis entrer le Prince avec Lautrec. Nous rougîmes tous à la fois: Lautrec par un pressentiment, comme je l'ay sçû depuis. La Princesse Renée qui est la plus avisée, & la plus spirituelle personne qui fut jamais , souriant avec cet air fin que tout le monde lui connoît. Prince , dit-elle au Duc de Bourbon, je veux vous faire une confidence dont je faisois part tout-à-l'heure à la Princesse de Valois. Je compris le dessein qui la faisoit ainsi parler, & me tournant vers Lautrec, & vous, n'aurez-vous rien à me dire, lui dis-je; pour moy je sçais bien que j'ai beaucoup à vous parler, & que nous dirons des choses bien plus rejoüissantes que celles que v'ôt dire les Princeses. Je me

trompois , car tant qu'elles parlerent au Duc assez loin de nous, Lautrec fut si distrait , que malgré la peine que me faisoit celle de la Princesse, je ne pûs m'empêcher de rire deux ou trois fois du peu de sens qu'il y avoit à tout ce qu'il me repondoit , & je vis si bien qu'il donnoit toute son attention du côté des Princeses qu'il m'ouvrit tout d'un coup les yeux , & je connus sa passion pour la Princesse de Valois. Je trouvai quelque chose de si singulier dans cette rencontre, que je ne pûs m'empêcher de lui laisser entrevoir ma pénétration : il deconcerta si absolument qu'en ayant compassion , je lui donnai quartier.

Cependant les Princeses s'étant un peu éloignées, le Duc de Bourbon assez interdit ne savoit ce qu'elles lui vouloient. Je

parlois de vôtre mariage que j'ai
fçu par une voye extraordinaire,
lui dit la Princesse Renée, & je
voulois vous prier, continua la
Princesse de Valois, de vouloir y
donner un prompt consentement,
s'il étoit vrai toutes fois que vous
n'eussiez pas tout l'empressement
imaginable pour épouser une-
belle Princesse. Le Duc de Bour-
bon soupira & la regardant d'une
manière à la desabuser si elle eût
crû ce qu'elle disoit. Quelle Prin-
cesse au monde, lui dit-il, peut-
con soler du malheur de n'être pas
aimée de la Princesse de Valois.
Non Madame, reprit-il; car je
vois que je puis parler en liberté
devant la Princesse. Mon audace
vous a déplû, vos vœux sont ail-
leurs, & vous me haïssez. Moi je
vous haïs, interrompit-elle, je
ne vous haïs pas; je parle com-
me vous libremēt devant la Prin-

cesse; si j'étois maîtresse de mon destin le vôtre ne seroit peut-être pas tel qu'il va être.

Le Prince tout transporté de ce peu de mots mit un genou en terre & baïsa avec respect la main de la Princesse.

L'autrec tressaillit à cette action, & j'eus une envie de rire demeurée. La Princesse pria le Prince de se relever : Ouy, poursuivit-elle, je changerois un peu l'ordre des choses si elles dépendoient de moi. Mais quoi, Prince, il vous en faut tenir à ces inutiles souhaits: on vous a dit à qui l'on me destine; ce sera pour moi une consolation de vous voir si bien établi : n'hésitez donc pas, je vous prie, à rendre une réponse telle que je le veux à la Duchesse de Beaujeu; J'aime mieux cent fois vous voir à la Princesse de Bourbon que dans un autre éta-

blissement qui me paroîtroit terrible. Le Prince entendit tout le charme de ces dernières paroles ; & se tournant vers nous , allez ; mon cher Lautrec , lui dit-il , portez réponse à la Duchesse de Beaujeu , j'épouserai sa fille Lautrec qui ne voïoit , ni n'entendoit depuis très-long-tems , oût distinctement ces paroles , & faisant une profonde révérence , il sortit sans rien dire : La Princesse Renée se remit de la conversation, & cōme le malheureux Duc de Bourbon se flattoit dans son malheur qu'au moins il n'étoit pas haï , & qu'il en témoignoit une innocente joie à la Princesse ; La fille de la Duchesse de Beaujeu se fit entendre dès l'antichambre Les Princeses se troublèrent , ne vouloient pas ouvrir pour les consequences qu'ō pourroit tirer de leur entre-

rien, & du desordre dans lequel elles paroïtroient. Le Duc de Bourbon se jetta sur un balcon, & en ferma la porte. La Princesse se mit sur un lit de repos, & la Princesse de Valois & moi étions toutes deux assises à terre, elle appuyée sur mes genoux. La Princesse de Bourbon demanda des nouvelles de la Princesse Renée, un moment après la Duchesse d'Angoulême entra, qui fut toujours apuiée contre la porte du balcon, & qui nous donnoit des transes mortelles. Enfin la jeune Reine vint toute deshabillée avec Madame. La Duchesse d'Angoulême, qui vit que toutes ces jeunes personnes n'étoiēt pas d'humeur à se retirer si-tôt, retourna dans son appartement, & la Princesse Renée remena adroitement la Reine dans le sien, afin de faire finir la capti-

rité du Duc de Bourbon.

Dés le lendemain, le bon Roi Louis XII. alla demander dans les formes la Princesse de Bourbon à sa mère, & dès le même soir, il les fit fiancer & épouser.

Jamais surprise & douleur n'ont été semblables à celles de la Duchesse d'Angoulême. A cette funeste nouvelle elle pensa mourir; & d'autant plus qu'elle ne voyoit point d'obstacle à opposer à un si rude coup. Elle cacha peu son chagrin, elle chercha seulement à se venger. Elle desespéroit d'en pouvoir venir à bout; mais le soir, comme on alloit coucher la mariée & que sa rage lui donnoit assez de force pour assister à cette cérémonie; les jeunes Princesses sortirent de la chambre du lit par bienséance. Madame d'Angoulême avoit les yeux attachés avec fureur sur le Duc de

Bourbon qui sortoit aussi de la Chambre; elle le vit qui ne regardoit que sa fille. La pauvre Princesse par malheur lui fit un signe de la teste avec beaucoup de mélancolie. C'en fut assez pour donner du soupçon à la jalouse Duchesse : Elle alloit & venoit dans tout cet appartement , sans sçavoir bien précisément si c'étoit la jeune épouse qu'il aimoit ou la Princesse sa fille ; au bout d'un tems ne la voyant plus , ni la Princesse Renée ; elle les chercha tant qu'elle les surprit dans un petit Cabinet où elles lisoient une lettre. La Princesse Renée la prit & la referma assez promptement dès qu'elle la vit. Ce ne fut pas assez-tôt néanmoins pour empêcher que la Duchesse ne crût reconnoître l'écriture du Duc de Bourbon; elle en pâlit de crainte, & dit aux Princeses qu'il étoit

très-mal de se retirer ainsi seules un soir de fête, & de chercher la solitude : qu'il falloit qu'elles eussent de terribles secrets à se communiquer , & retournant brusquement sur ses pas, les Princesses la suivirent, & la Princesse de Valois reprenant la lettre, elle la cacha dans son sein. Un peu après sa mere qui cherchoit à quereller , s'aporochant d'elle dans cette intention , elle aperçut la lettre que la respiration laissoit entrevoir; elle la prit subitement , & quoique sa promptitude fut grande, la Princesse par le premier mouvement y porta d'abord les mains ; elle n'en pût empêcher le vol. La Comtesse repassa dans le petit Cabinet dont elles venoient de sortir , elle ouvrit cette lettre en fremissant & la lut avec désespoir , voici ce qu'elle contenoit.

Etes-vous bien contente , MADAME, de la gêne épouvantable où vous m'avez vu tout aujourd'hui. Je vous obéis, j'épouse une Princesse que je n'aimai jamais , & je me sépare pour toujours de celle qui pourroit seule faire le bonheur de ma vie. Quel sacrifice, bon Dieu ! Ah ! MADAME , que m'avez-vous ordonné, j'en mourrai sans doute. La Princesse Renée plus humaine que vous m'a déjà dit mille fois qu'elle me plaignoit.

Il sembloit que le Prince n'eût mis ces dernières lignes que pour ne laisser rien à douter à la Comtesse , & qu'elle vit clairement que cette fatale lettre ne pouvoit s'adresser qu'à sa fille. Aussi ne peut-on exprimer les fureurs qu'elle ressentit & les terribles plans de vengeance qu'elle forma. Je vous ai déjà dit que le Duc d'Alençon avoit été promis

à la fille de la Duchesse de Beaujeu ! cependant par un affront qui ne le souffroit point, le Duc de Bourbon la lui enlevoit , & sans avoir observé aucune marque de respect , ni fait la moindre excuse , la Comtesse ramassant toutes ces idées forma le dessein de lui donner la Princesse de Valois. Elle dit nettement au Roi qu'elle vouloit disposer de sa fille , & qu'il donnât la sienne s'il le desiroit au Prince d'Espagne. Le bon Roi ne s'oposa point à ses desseins. Elle fit offrir la Princesse de Valois au Duc d'Alençon, à condition qu'il se batteroit après son mariage contre le Duc de Bourbon. Le Duc accepta tout dans la resolution de ne faire que ce qui luy seroit seulement agréable. Après être convenu de tout, elle envoya querir la Princesse sa fille

à qui elle n'avoit pas parlé depuis qu'elle luy avoit pris cette lettre , & qui étoit dans une douleur étrange de cet accident.

Quand elle fut en sa presence , elle n'eut garde de lui rien dire de tout ce qui lui touchoit le plus au cœur. Je vous ai envoyé chercher, lui dit-elle , pour vous dire que vôtre mariage viét d'être conclu avec le Duc d'Alençon , préparez-vous à le recevoir de bonne grace ; dans trois jours il fera vôtre mari. Je ne doute pas, continua-t-elle, avec un aigre sourire qu'une Princesse aussi bien née que vous l'êtes ne reçoive ce que je lui dis avec respect, & ne s'y soumette avec joie.

Qu'auroit répliqué la Princesse ? elle n'avoit qu'à obeïr , à cacher sa surprise & à tâcher de surmonter sa douleur ; elle se retira chez elle après avoir reçu de

sa mere certains ordres pour ses parures , & pour des ornemens, où elle ne songeoit guères. Dès qu'elle fut dans son Cabinet elle écrivit ces mots à la Princesse Renée. *Venez, Madame , venez apprendre l'horreur de ma destinée. Je n'eusse jamais cru devoir être malheureuse en France. J'ai besoin de vous.*

Une des filles de la Princesse lui donna en secret ce billet. Elle le lut avec un trouble & une rougeur sur le visage qui marquerent trop au Duc de Bourbon, qui dans ce moment étoit auprès d'elle, qu'elle n'y voïoit rien d'agréable : Il s'émut aussi sans sçavoir pourquoi , ou plutôt il s'émut par un de ses pressentimens infailibles qui nous avertissent si sûrement des choses qui nous intéressent. Qu'avez-vous, Madame , lui dit-il ; oseroit-on sans

manquer au respect que l'on vous doit s'en informer : je ne sçai ce que je sens, dit elle, devinez-le, si vous pouvez. Lisez : elle lui donna ce billet. Ah , Madame, lui dit-il , quel malheur menace la Princesse de Valois ! qu'y a-t-il ; la Reine est-elle grosse ? son frere , vôtre sœur , vous , elle tous nous autres allons-nous être au desespoir ? il dit tout cela impetueusement , & se reprenant ensuite avec une langueur passionnée. Non , ce n'est que moi seul , continua-t-il , qui souffrirai de son infortune : elle la regarde seule, elle me regarde aussi : Allez , Madame , Allez-vous éclaircir , & faites-moi la grace, quelque chose que vous appreniez, de m'en instruire promptement. La Princesse le lui promit, & alla chez son amie: elle la trouva toute en pleurs. Le Prince

on frere étoit à genoux auprès d'elle qui la tenoit embrassée; & Madame étant assise à ses côtez avoit un bras passé autour de son cou, elle recevoit sur une de ses jouës qui étoit appuiée contre la sienne les larmes que la Princesse de Valois répandoit, J'étois de bout contre la cheminée avec Bonivet, & nous pleurions aussi; car cet Amant téméraire qui étoit passionnément aimé du Prince avoit la hardiesse de ne pas cacher sa passion.

Ce spectacle arrêta tout court Madame Renée au premier pas qu'elle fit dans le Cabinet. Ah ma sœur, lui cria Madame, venez-nous consoler. La Princesse de Valois épouse le Duc d'Alençon, le Duc d'Alençon reprit la Princesse Renée, le Roi le souffre-t-il? tout le monde a donc perdu l'esprit, & qui fait

ce beau mariage ; faut-il le demander , lui repartit Madame , c'est la Duchesse d'Angoulême ; il vaudroit mieux cent fois , interrompit inconfidèrement Bonivet , poignarder le Duc d'Alençon que de souffrir que la Princesse soit ainsi cruellement sacrifiée au plus indigne de tous les hommes : Taisez-vous , lui dit le Prince , vous êtes un fou , mais ma chere sœur , disoit-il à la Princesse , songez que dans un si grand malheur , au moins nous serons toujours ensemble , & que nous ne serons jamais separés. C'est la seule chose qui m'empêche de mourir tout-à-l'heure , lui repliqua la Princesse , Je regardois avec desespoir les alliances étrangères où on me destinoit , & j'avoüe que dans la miserable condition qui m'attend , j'ai du moins la joie de penser
que

que je passerai ma vie avec mon cher frere, & l'extrême passion que j'ai pour lui me console de tout le reste. Là les embrassemens du frere & de la sœur recommençoient avec une tendresse qui nous en inspiroit à tous. Et Madame la caressant de cent manieres flateuses ; ma chere sœur, lui disoit-elle, je suis veritablement affligée de voir un si triste assortiment, mais nous ne vous perdrons pas, & la France possedera touûjours la merveille du monde. Eh Madame, reprit modestement la Princesse ; la France a tout ce qu'il lui faut en la personne du Prince mon frere & en la vôtre : elle ne me compte pour quelque chose que par l'affection qui m'attache à vous. Comme ils en étoient là, la Reine entra, qui après avoir demeuré quelque tems emmena le

Prince & Madame pour aller souper avec le Roi. Madame Renée demeura avec la Princesse de Valois à deplorer son malheur, & à se plaindre que devant épouser un sujet, ce n'eût pas été le Duc de Bourbon : & comme elle s'étoit chargée de luy apprendre ce qu'elle sçauroit , elle le fit de cette sorte.

Le Duc d'Alençon épouse la princesse de Valois. Vous voyez bien qui fait ce mariage ; c'est vous malheureux qui en êtes cause.

Rien ne put égaler le desespoir de ce Prince , quand il reçût ce billet ; car comme la retenue de la Princesse avoit empêché que nous ne lui eussions appris que la Duchesse d'Angoulême avoit vû ce qu'il lui avoit écrit le jour qu'il s'étoit marié. Il ignoroit qu'elle sçût sa passion

pour sa fille, si bien qu'il ne pouvoit comprendre ce que lui vouloit dire la Princesse Renée sur ce qu'il étoit cause de ce mariage. Il passa toute la nuit à raisonner avec Pomperan, & vous voyez assez qu'il en avoit une matiere bien ample: sçachant que la Princesse étoit accordée au Duc d'Alençon. Il se flatoit quelquefois qu'on la lui auroit donnée; mais quand il pensoit à la funeste inclination que Madame d'Angoulême avoit pour lui, il jugeoit bien qu'elle eût toujours suffi pour faire obstacle à ses pretentions.

Il se rendit le lendemain chez la Reine, dès qu'on y pût entrer; & Madame Renée n'y fut pas plutôt arrivée qu'il s'approcha d'elle, & s'informa avec beaucoup de curiosité de ce qu'il desiroit sçavoir: Elle lui conta en

peu de paroles tout ce qui étoit arrivé, & ce qui avoit fait que la Duchesse d'Angoulême avoit pris si brusquement le resolution de donner sa fille au premier Prince du Sang. Ce fut un redoublement de chagrin pour le Duc de Bourbõ, qui reçût un accroissement considérable quand il vit entrer dans la Chambre de la Reine sa belle Princesse plus charmante mille fois qu'elle ne lui avoit jamais paru, comme elle avoit beaucoup de courage, elle avoit tâché toute la nuit de surmonter, ou de cacher l'horrible repugnance qu'elle avoit pour son mariage Elle avoit obtenu d'elle-même, ne pouvât arracher de son cœur le panchant invincible qu'elle avoit pour le Duc de Bourbon, de ne se livrer à nulles foiblesses dont il pût tirer quelque avantage & de se ren-

dre si bien maîtresse de ses actions, qu'il n'eût plus lieu de se flatter d'aucune pensée qui pût donner de l'espoir à son amour.

L'aimable Princesse entra donc chez la Reine toute rayonnante de beauté & de grace. Le feu de ses yeux étoit moins vif qu'il n'avoit accoutumé d'être, mais ils n'en étoient pas moins redoutables ; leur éclat ordinaire étoit couvert d'une douce langueur, & elle eut tant de force & de modestie qu'elle évita toujours les regards du Duc de Bourbon ; & quand par nécessité elle les rencontroit, elle baissoit les yeux, ou elle les détournoit avec un pouvoir dont je m'étonnois, & dont elle seule étoit capable : elle n'en voyoit pas moins la douleur mortelle dont ce Prince étoit pénétré, & si son ame en fut atteinte, elle n'en laissa rien

échaper au dehors.

Enfin ce fatal mariage se célébra : La Princesse voulut que ce même jour le mien se fit avec le Comte de Sancerre qui me recherchoit il y avoit quelque tems. Nous fumes donc tous quatre à l'Autel ; la sage Princesse pensa perdre tout son courage aux tristes paroles qu'il faut prononcer, & qui font l'engagement éternel : Un soupir en coupa la moitié, & ayant par hazard reconnu Pomperan dans la foule qui observoit cette cérémonie pour en aller rendre compte à son maître qui s'étoit retiré à la campagne depuis deux jours, elle pâlit & tourna les yeux sur moi d'une manière qui pensa me faire mourir de pitié.

Pomperan partit dès que l'on fut sorti de l'Eglise, & alla retrouver le Duc & lui porta la

cruelle nouvelle qu'il apprehendoit. Jamais douleur ne fut si vive, elle avoit des transports qui alloient jusqu'à la rage : Il ne se coucha point. Cette nuit lui parut affreuse, & ses idées ne lui montroient que des objets de desespoir. Ce malheureux Prince passa quatre ou cinq jours de la sorte, & revint à la Cour si abattu & si changé, que sa plus grande ennemie en fut touchée : Mais je me trompe de la nommer son ennemie, quoi-qu'elle lui ait causé tous les malheurs de sa vie; ce n'est pas de ce nom que je dois la nommer. C'étoit la personne du monde qui l'aimoit avec l'excez le plus déréglé : C'étoit la Duchesse d'Angoulême; peut-être que son incomparable fille l'aimoit bien autant aussi, mais que leurs manières étoient différentes dans leur passion ; l'une

aimoit malgré elle , l'autre vouloit aimer ; l'une combattoit incessamment son inclination, l'autre s'y livroit volontairement ; l'une la cachoit avec un soin extrême , l'autre la faisoit paroître avec emportement : Enfin l'une avoit defendu au Duc de lui donner à l'avenir nul témoignage de son amour, & l'autre mettoit tout en usage pour s'en attirer d'un homme incapable d'en ressentir pour elle.

Cependant le Duc d'Alençon heureux possesseur de la plus grande beauté de la terre , ne songeoit plus à ses démêlez avec le Duc de Bourbon, ni aux engagements de vengeance qu'il avoit pris avec Madame d'Angoulême. Cette Princesse aussi de son côté les sentoît étouffez dans son cœur, & y voïoit renaître un amour qu'elle croyoit que la

jalousie & le dépit avoient surmonté : Elle connut alors que ces mouvements étoient plus propres à l'entretenir. En effet elle s'aperçût que son amour étoit d'une plus grande violence ; & tout ce qu'il a de tendre & de touchant vint la tourmenter avec plus de force , comme pour la punir des malheurs qu'elle venoit de causer. Etant donc plus vive que jamais pour le Duc de Bourbon , elle se remit dans ses manières douces & complaisantes pour lui ; elle eut même moins de rigueur pour sa fille par ce qu'elle en connoissoit la vertu : Elle se doutoit bien qu'elle pouvoit aimer ce Prince, puis qu'il l'aimoit ; mais elle étoit assurée que puis qu'elle étoit à un autre, elle n'oublieroit jamais son devoir en faveur du Duc.

Les choses étoient dans cet état

quand le bon Roi Louis XII. mourut , si fort regretté qu'on ne peut vous dire à quel excez fut la douleur que l'on ressentit ; elle marqua bien sensiblement l'amour qu'on avoit pour un Prince si bon & si vertueux.

François Premier monta sur le trône , & l'on peut dire qu'il honora ce trône où l'on avoit pour tant vû tant d'illustres Rois. Ce jeune Monarque eut d'abord autant de cœurs qu'il eut de sujets. L'allegresse se confondoit agréablement avec le deuil, & l'on ne se pouvoit consoler de la perte que l'on avoit faite que par le bonheur que l'on retrouvoit d'avoir un si digne Maître.

Il tint parole au Duc de Suffolk il lui fit épouser secrètement la Reine douairière. Le Roi d'Angleterre eut quelque peine à consentir à un mariage si inégal ; mais

son panchant à l'amour lui fit pardonner une si grande faute que le seul amour avoit fait commettre. La Reine retourna en Angleterre ; & la première grace que la Duchesse d'Angoulême demanda au Roi son fils fut l'épée de Connétable pour le Duc de Bourbon. Le nouveau Roi tout jeune qu'il étoit , & pourtant plein d'amitié pour le Duc, fut étonné de sa demande , & dit de bonnes raisons à sa mère , pour ne pas acorder une dignité d'un si grand poids à un Prince du Sang: Mais la Duchesse qui en avoit qui lui sembloient meilleures dans le fond de son cœur fit tant auprès de son fils qu'elle obtint ce qu'elle vouloit , & combla d'honneur le Duc de Bourbon par ce bien fait. Il le reçût avec repugnance de la main dont il lui venoit: Il l'auroit reçu avec ravissement , s'il fût

venu de la seule bonté du Roi. Sa reconnoissance pour la Duchesse lui pesoit : cependant il se contraignoit, & vivoit très-poliment avec elle, & se jettoit le plus qu'il pouvoit dans un respect qui la mettoit en un grand embarras.

Je passe légèrement sur ce tems qui ne fut marqué que par l'amour du jeune Roi pour la charmante Comtesse de Chateaubriant sœur de l'illustre Lautrec. Il fit mille galanteries où le seul Bonivet donnoit des marques de sa passion extravagante. Le Connétable étoit plus amoureux que jamais, & la jeune Princesse plus sage, & plus maîtresse d'elle-même qu'elle ne l'avoit jamais été : Elle ôtoit si bien au Prince son amant toutes les occasions de lui parler en particulier, & quand par hazard il en trouvoit, elle les lui rendoit si desagreables par

une sévérité qui la servoit toujours sans indulgence pour lui & pour elle, que j'ai admiré mille fois les efforts qu'elle se faisoit.

Je laisse bien des circonstances agréables pour venir à des choses plus essentielles.

La Connétable accouha d'une fille dix mois après son mariage. Le jeune Roi la tint sur les fonds à Chantelle, où le Connétable étoit pour lors : Il reçût le Roi avec une magnificence prodigieuse, & fut au devant de lui à la tête de cinq cens Gentilshommes ses vassaux tous vêtus comme lui de velours verd, qui est la couleur de la Princesse. Cette fête finit par la mort de la mère & de la fille. Le Connétable veuf les desirs & les esperances de la Duchesse d'Angoulême revinrent avec plus de force que jamais : Elle eut une grande joie de

le voir en état de pouvoir répondre à sa passion , & tandis qu'elle se préparoit à lui faire connoître ses desseins , la Duchesse d'Alençon aprit cette nouvelle chez Madame Renée de France ; elle en sentit un, saisissement qui la troubla , & qui lui fit trop voir qu'elle prenoit plus d'intérêt qu'elle ne vouloit dans ce qui regardoit le Connétable. J'arrivai comme on parloit encore de la mort de sa femme , & les deux Princesses passant avec moi sur une terrasse , Madame Renée prenant la parole ; je n'ose vous rien dire , Madame , lui dit-elle , mais il y a une grande bizarrerie dans tous les événemens qui vous regardent. Ne m'empêchez pas au moins de désirer que votre mariage avec le Duc d'Alençon ne fut pas fait : Car quoi-que Madame d'Angoulême fasse paroître

les sentimens qu'elle a pour le Connétable, qui ne s'accorderoient pas sans doute à ceux qu'il a pour vous. Peut être que le Roi qui vous aime tant, qui a de l'amitié pour le Duc, & enfin ce qu'on ne peut dire qui seroit peut-être arrivé, auroit rendu le sort de ce Prince moins infortuné. Ah ! Madame, reprit la Duchesse d'Alençon; quelque libre qu'eût été le Connétable, les choses ne lui auroient pas été favorables. Ce Prince est né pour être malheureux, s'il est vrai qu'il m'aime, comme vous le croïez, & comme je le pense aussi quelquefois, son destin est terrible, & le mien n'est pas heureux, continua-t-elle en soupirant : Pourquoi, reprit-elle ensuite. Faut-il que nous soïons nez en même país, qu'il m'aime, que je ne le haïsse pas, & que nous ne puissions l'un & l'autre

nous livrer innocemment à l'inclination que nous ressentons. Votre destinée est bien cruelle, repliquai-je, voyant qu'elle avoit cessé de parler. Je l'admire & la plains. Car enfin il n'y a pas dans le reste du monde un homme plus achevé que le Connétable & il semble qu'il ne soit comme il est au dessus des autres que pour être seul digne de vous. Cependant nous ne serons jamais l'un à l'autre, reprit Madame d'Alençon, Il n'y a plus d'espoir entre nous : Je voudrois qu'il pût vaincre la passion qu'il a pour moi. J'ai fait cent efforts impuissans pour surmonter la mienne, elle s'est emparée de tout mon cœur avec violence. Mon cœur aime, & agit tout seul : Ma volonté, ma raison, ma vertu, tout est contre lui, & s'il a malgré moi de la tendresse j'en souffrirai, je la contraindrai,

elle ne paroîtra jamais.

Ce fut dans ce tems-là que le Roi avoit envoyé Lautrec en Italie qu'il se diſpoſa à y aller lui-même ; il partit , & fut juſqu'à Lyon , où la Reine & les Dames le ſuivirent & s'y arrêterent.

Le Connétable avoit plus d'occasions pendant l'embarras du voyage de voir & de parler à la Princeſſe: Mais ſi elle ne pouvoit lui interdire ſa veuë, elle lui re-tranchoit cruellement les occasions de lui parler.

Comme toute la Cour étoit jeune & brillante , ce voyage bien loin de cauſer de la fatigue, étoit une fête continuelle. On le faiſoit tous les jours en chaffant. La Reine ou quelqu'une des Princeſſes montoient à cheval ; & le ſoir il y avoit bal , comedie, ou muſique dans les lieux où l'on arrivoit. Un jour que la Princeſſe

étoit à cheval avec Madame la Duchesse de Vendôme sœur du Duc d'Alençon avec leur fille & quelques Dames de la Cour les Princesses allant à côté d'un petit bois en virent sortir un Chevalier couvert d'armes dorées avec un grand panache bleu sur son casque monté sur un cheval admirablement beau , & suivi de deux Ecuïers qui portoient sa lance & son bouclier qui étoit couvert d'un tafetas. Madame de Vendôme fut surprise comme toutes nous autres de cette rencontre. La Princesse en rit avec elle , & crût bien qu'il y avoit quelque mystere dans une aventure si peu ordinaire. Ce Chevalier nous charma par son air , & par sa bonne grace , il salua les Dames en passant, & se baissa jusques sur l'arçon de la selle. Mais en se relevant il parut frappé , & tou-

ché d'un mouvement extraordinaire en voyant la Princesse. Il recula deux pas , & demeura comme un homme immobile. Les Princesses lui rendirent son salut en riant toujours , & poursuivirent au pas leur chemin : Il prit le sien du même côté un peu à l'écart , & nous étions en suspens de ce que nous pensions qu'il alloit faire ; lorsque nous apperçûmes sortir de ce même bois un autre Guerrier armé d'armes superbes , dont le casque étoit ombragé de plumes couleur de feu , & dont la mine ne paroissoit ni moins haute , ni moins fière que celle de son compagnon. Il menoit son cheval lentement & se trouva dans peu de momens vis-à-vis de l'autre Chevalier ; il fit un grand cri à sa vûë & prit promptement une lance des mains d'un de ses Ecuïers. Le premier

inconnu fit tout de même, & tous deux prenãt leur carriere ils briferent leurs lances & les firent voler en mille éclats. Les Princesses s'étoient arrêtées à ce spectacle surprenant , & ces Guerriers n'ayant nul avantage l'un sur l'autre , ils mirent la main à l'épée , & commencerent un combat qui dura près d'une heure, où nous reconnumes plus d'adresse que d'envie de se faire du mal. En effet nous scûmes depuis que la pointe de leurs épées étoit émouffée. La terre étoit pourtant toute couverte des pièces de leurs armes qu'ils coupoient avec le tranchant de leurs épées. Enfin celui qui avoit des plumes bleuës eut quelque avantage sur son compagnon , & le tafetas qui étoit sur son bouclier s'étant déchiré. Nous y vîmes avec un grand étonnement le portrait de

la Duchesse d'Alençon. A cette vûe son ennemi jetta son épée ; comme de peur d'offenser cette divine image. L'autre Chevalier la ramassa , & la lui rendit d'une manière généreuse, & ayant tout deux salué la Princesse avec un profond respect , ils poussèrent leurs chevaux , & se perdirent tous deux dans le bois.

Le Roi nous joignit justement comme nous étions encore dans la surprise & dans la joye de cette aventure ; il vit les marques de ce combat si agreable par les pièces de leurs armes dont l'herbe étoit toute semée : Il regretta de n'être pas arrivé plutôt & voulut deviner qui pouvoit avoir fait cette galanterie. La Princesse s'en doutoit bien , elle avoit crû reconnoître un de ces Chevaliers à sa taille & à son air , mais elle n'avoit garde de le dire. Le Duc

d'Alençon comme les autres vouloit deviner qui ce pouvoit être ; Il étoit fans jalousie en ce tems-là , & sur tout ce voyage étoit si plein de galanterie, qu'on ne trouvoit point du tout étrange tout ce qui se pratiquoit sur cela. Il n'y avoit point de jour où quelque Seigneur ne fit quelque chose de galant pour une personne en particulier , mais qui se rendoit général ; & tout le monde s'en divertissoit. Il y avoit pour lors quantité d'illustres étrangers à la Cour : voilà pourquoi on ne sçût d'abord qui pouvoit être les deux adroits & galants Chevaliers : Mais le Roi qui desiroit de le sçavoir eut satisfaction à son couché , où le hardi Bonivet ne lui en fit pas une finesse : il luy dit donc qu'il avoit voulu donner ce divertissement à la Princesse, qu'il étoit le Chevalier aux

plumes bleuës, & le jeune Toucy son ami intime, celui qui avoit des plumes couleur de feu.

Dés le lendemain ce ne fut plus un secret, tout le monde le sçut; le Duc d'Alençon entendit raillerie, & en parla sans façon avec le Roi & avec Bonivet même. La Princesse sa femme fut plus grave, & n'eut qu'une dédaigneuse froideur pour la témérité de l'Amiral.

Le Connétable s'en apperçût avec plaisir: Ne punissez pas ainsi toutes les audaces, lui dit-il, fort bas; il en est de si respectueuses qu'on peut bien les pardonner. Je ne les approuve en qui que ce soit, répondit la Princesse; il en est donc je m'aperçois avec mépris & avec horreur, & d'autres que je plains, & que je voudrois voir finir: En achevant ces mots elle voulut le quitter; il la retint

par sa robe. Ah Madame, lui dit-il, je ne guerirai jamais !

N'espérez pas de voir finir mon amour ; je voudrois mourir, si je croiois cesser de vous aimer. La Prince n'eut point réponse que des regards pleins de langueur dont il sentit bien tout le charme , & il la vit s'en aller avec une sorte de douceur qu'il y avoit long-tems qu'il n'avoit ressentie, vous voyés qu'il n'étoit pas heureux ; mais j'ose dire que la Princesse souffroit encore plus que lui ; elle étoit toujours en garde contre elle-même ; elle se combattoit , & se surmontoit pour ainsi dire à tous les momens, elle avoit une tendresse infinie pour le Connétable ; elle n'en laissoit rien échaper , & elle n'en ressentoit les tristes & violens effets qu'avec une douleur extrême, elle ne s'en expliquoit qu'à la fille de
Louis

Loüis XII. qu'elle aimoit passion-
nément, & à moy qui ai toûjours
partagé cet innocent secret avec
elle.

On n'étoit plus qu'à quatre
petites journées de Lyon lorsque
Madame d'Alençon se trouva
assez mal pour supplier la Reine
de trouver bon qu'elle n'allât plus
avec elle. Elle envoya son équi-
page à la suite du Roy, c'est à
dire ses Dames & ses filles. Elle
se mit avec moy dans un espee
de petit chariot fort magnifique
où l'on ne tenoit que deux, &
comme il étoit tiré par six che-
vaux bien legers elle alloit fort
vîte, & de cette maniere elle
partoit beaucoup plus tard, &
elle arrivoit presque aussi-tôt
que le Roi, n'ayant auprès d'elle
que cinq ou six hommes à che-
val pour la suivre.

Nôtre premiere journée se fit

avec beaucoup de satisfaction par le plaisir que la Princesse avoit d'être avec moy sans contrainte. Nous écrivîmes deux fois à la Princesse Renée qui étoit dans le chariot de la Reine, & nous en reçûmes trois jolies lettres : & la Duchesse d'Alençon se trouva si bien d'aller de la sorte , que quoiqu'elle commençât à se mieux porter , elle voulut continuer son voyage avec moy sous prétexte d'être encore incommodée. Le lendemain le Roy luy envoya des vers tout à fait ingénieux , Marot & Bail en firent aussi de très-agréables.

Enfin le troisième jour , comme nous traversions une plaine fleurie , & que nous allions avec rapidité, il sortit tout d'un coup d'entre quelques arbres plusieurs satires qui se jettant aux rênes des chevaux , les voulurent con-

duire d'un autre côté : celui qui nous menoit se mit en état de faire quelque résistance ; mais deux de ces satires fort dispos s'élancèrent à ses cotez, & dans cet instant le chariot fut entouré de toutes ces divinitez champêtres qui avec des chalumeaux & des musettes jouïoient & dansoient autour de nous, les gens de la Duchesse d'Alençon s'approcherent pour sçavoir sa volonté ; elle leur ordonna qu'on les laissât faire. Ces satires la détournèrent de quelque pas du chemin, & nous menerent dans le plus aimable endroit que j'aye vû de ma vie. Ils arrêterent le chariot & descendirent respectueusement la Princesse, & la firent passer sous un arc de triomphe de feüillage & de fleurs, le plus galand & le plus agréable que l'on se puisse imaginer. Les

pilastres & les termes qui le soutenoient étoient de verdure. Mille festons ornez des chiffres de la Princesse étoient ratachez par des touffes de rubans de toutes couleurs qui faisoient un mélange qui plaisoit infiniment, On fit asseoir la Duchesse sur un petit trône composé de myrte : & de ces herbes charmantes qui exhalent un si agréable parfum, à dix pas de ce galant arc de triomphe, un théâtre de gazon s'élevoit à deux pieds de terre décoré avec un art si naturel qu'on n'eût jamais pû croire que l'artifice s'en fût mêlé. Une musique délicieuse se fit entendre, & tous ces satyres dansèrent un ballet si rempli de figures diverses, & si ingénieusement imaginé que je n'ay jamais rien vû de si divertissant : ils représenterent l'enlèvement de quelque Nymphé, mais si ad-

mirablement exprimé qu'on connoissoit aux gestes de ces satires les différentes passions dont ils étoient agitez: on voyoit l'amour & les desirs dans les satires. La crainte & l'embarras dans les Nymphes. L'audace & la force dans l'entreprise de ceux-cy. La honte & la douleur dans le sort de celles là. Enfin ces merveilleux pantomimes avoient des figures si animées, que je n'ay jamais rien vû de si vivement représenté.

Après cela de jeunes bergeres parurent, & chantèrent les loüanges de la Princesse, six Nymphes & douze satires finirent cette charmante fête en luy présentant des corbeilles pleines de fruits avec des eaux délicieuses, & s'étant empressez de la remettre dans son chariot, ils nous reconduirent dans la route au son de

leurs voix & de leurs instrumens ; & nous reprîmes nôtre chemin avec une gaieté extraordinaire.

Un de ces galans Satires m'avoit paru moins affreux que les autres, il n'avoit point danfé , & s'étoit toujours tenu auprès de la Princeffe. J'avois crû voir quelque chose de divin en sa personne , je l'avois dit à la Duchesse d'Alençon, & je ne m'étois point trompée ; car c'étoit véritablement le Duc de Bourbon qui luy avoit donné cet agréable divertissement. Nous en disions librement nôtre avis ; & nous avions passé une bonne partie du chemin à nous en entretenir ; quand la nuit nous surprit , & que nous commençâmes à être en peine de la maniere dont nous nous conduirions : Nous n'eumes pas une lōgue inquiétude. Vingt hommes à cheval parurent avec

des flambeaux à la main. Ils étoient vêtus des livrées de la Princesse avec des masques qui les empêchoient d'être reconnus. Hélas, me dit la Princesse, je suis persuadée comme vous que c'est ce malheureux Connétable qui m'a donné cette fête. Je ne puis m'empêcher d'être touchée de ce qu'il fait. Que n'est-il heureux avec une autre personne qu'il aimeroit avec de tels sentimens, ou que ne m'est-il permis d'y pouvoir répondre. Elle s'abîma après ces paroles dans une profonde rêverie dont elle ne sortit qu'en trouvant un papier cacheté dans sa poche; elle ne le voulut pas lire devant tant de témoins suspects qui pouvoient l'observer, elle attendit qu'elle fut arrivée, & elle n'étoit qu'à quelques pas du lieu où l'on devoit coucher quand le Duc de Bourbon avec le Comte de S.

Paul, Caumont, Fronſac, la Rochefoucaut, Chaligni, & S. Servin vinrent au devant d'elle, & lui temoignerent l'inquiétude de toute la Cour de ce qu'elle étoit arrivée ſi tard, Bonivet parut d'as le même moment, & il pût entendre que la Princeſſe contoît agréablement ce qui l'avoit retenuë avec tant de plaifir. L'Amiral rougit de dépit, & la plupart crurent que c'étoit luy qui avoit encore donné ce charmant divertiffement. Le bruit en fut à la Cour auſſi-tôt que nous: & ce qu'il y eut d'admirable, c'eſt que la vanité de cet homme fit qu'il fut bien aïſe qu'on crût que c'étoit luy, quoy qu'il eût une douleur mortelle que ce fût le Connétable comme il en fut bien-tôt éclairci par ſes intrigues, mais il ſe garda bien de le découvrir, & comme je vous le diſ, ſa vanité

vouloit qu'on crût que c'étoit lui.

Le jeune Roi fit tout autant de caresse à son aimable sœur, que s'il ne l'eût vuë depuis long-tems. On parla fort de son aventure, on dansa ce soir-là, & quand la Duchesse d'Alençon fut retirée dans sa chambre, elle ouvrit le papier qu'elle avoit trouvé dans sa poche, elle reconnut qu'il étoit écrit de la main du Connétable, voici ce qu'il y avoit dans cette lettre.

Ne puis-je pas sous les dehors d'une galanterie que l'usage autorise vous faire voir de serieuses marques de mon amour & vous dire, adorable Princesse, que ces jeux, que ces fêtes, que tout ce qu'on imagine pour vous divertir prend sa source de la pureté & de l'ardeur de mes sentimens, qu'ils sont passionnez & tendres. Vous sçauvez par la suite des tems qu'ils sont sincères & fideles.

Pauvre Prince , s'écria la Duchesse d'Alençon en se tournant vers moi qui avois lû par dessus son épaule. Si des maux partagez se pouvoient diminuer tu souffrirois moins. Après avoir dit encore plusieurs choses , par où nous plaignions elle & moi le destin de l'un & de l'autre, Je me retirai.

Je vous ai déjà dit qu'il y avoit tant d'Etrangers à la Cour, qu'on ne scût jamais au vrai qui avoit donné cette galante fête soit par la discretion du Duc de Bourbon , ou par la vanité & le silence de Bonivet. La Princesse l'avoit trouvée si ingenieusement imaginée qu'elle ne pût s'empêcher de suivre une idée qu'elle lui donna , d'un ouvrage excellent qu'elle fit en Vers intitulé * *L'Histoire des Satyres*.

* Dans les Poësies de la Reine de Navarre imprimées en 1548. à Lyon.

& des Nymphes de Diane. Il est long , & si je vous le disois , il interromperoit pour trop long-tems le fil de mon discours , je vous en ferai quelque jour la lecture.

Le tems que nous fumes encore à Lyon avec le Roy se passa en divertissemens continuels , qui durèrent jusqu'à la veille de son départ pour l'Italie. Il partit , & il y eût bien des pleurs répandues sur tout par la Reine & par la Princesse. Il se peut faire qu'il y en eût encore d'autres, mais ils furent cachez : Le Roy fut attendri , quelque ardeur guerriere qui l'enlevât des bras de ces Princeses ; il ne s'en arrachoit qu'avec peine. La Duchesse d'Alençon étoit inconsolable , elle ne prenoit pas la peine d'essuyer les larmes dont tout son visage étoit couvert. En cet

état le Connétable s'aprocha d'elle , & l'assura qu'il lui conserveroit , & qu'il lui rameneroit la personne de ce cher frere. Oüi , Madame , continua-t-il , croyez en ma parole : croyez en mon amour qui me peut tout faire faire , qui peut me rendre invincible aussi bien que les Troupes de mon Roy. Si ma Princesse veut jetter sur moi un de ces regards adorables qui connoissent si bien le chemin de mon cœur. Généreux Prince , repartit la Duchesse en le regardant avec des yeux tous noïez de larmes , ramenez moi le Roy , comme vous me le promettez ; je vous en conjure , & croyez que rien ne me peut empêcher de rendre justice à votre vertu.

Le Roy & tous les Guerriers qui l'accompagnoient partirent : Il fut reçu par le Duc de Sa-

voye avec une magnificence extraordinaire , & de là il marcha vers Milan. Je ne ſçai point aſſez bien parler de la Guerre pour vous faire un détail de celle-là , & pour vous repréſenter la fameuſe Bataille de Marignan : Il ſuffit de vous dire qu'avant le combat le Roy voulut être armé Chevalier , & qu'il choiſit un homme illuſtre à qui il voulut faire un honneur ſi peu ordinaire à un ſujet , que c'eſt le ſeul qui l'ait jamais eu. Ce fut le célèbre Bayar dont vous aurez ſans doute entendu parler. Il arma donc le Roy Chevalier , & ce genereux Monarque n'en fut que trop digne par mille actions éclatantes de la plus brillante valeur. le Connétable fit des prodiges de ſa perſonne ; & le ſucces de cette journée ne fut dû qu'à ſa conduite , & qu'à

son intrépidité : Mille braves se signalèrent , & la gloire de cette victoire fut complète.

Vous pouvez-vous imaginer, belles Princesses avec quelle joie ce jeune & victorieux Monarque fut reçu ; dans les transports que la Princesse en ressentoit, elle fit un accueil plein de charmes à l'amoureux Connétable, Ah, Seigneur , lui dit-elle , vous me l'aviez bien promis que vous me rameneriez le Roi : Madame , lui répondit - il , je ne puis jamais manquer à tout ce que je vous ai dit ; je vous rapporte un cœur plus plein de vous-même qu'il ne l'a jamais été. Ne parlons point de ces choses je vous en conjure, interrompit-elle, & ne gâtez pas par ce mauvais discours l'obligation que je vous ai, & voyant qu'il vouloit encore parler ; n'arrêtez pas ma reconnoissance, conti-

nua-t-elle avec précipitation & en le quittant.

La Cour reprit le chemin de Paris ; & je n'aurois jamais fait , si je vous disois tout ce qui se fit d'agréable pendant le retour. Il y eut encore plus de fêtes & d'avantures que dans le voïage.

La Duchesse d'Angoulême avoit envie d'épouser le Duc de Bourbon ; elle crût ce temps favorable pour faire éclater ses desseins ; mais avant que de les lui faire connoître , elle jugea à propos de l'assurer de sa passion. Que ne fit-elle point pour y reüssir ? quels regards , quelles manières ? Mais elle se lassa bien-tôt de ces lents témoignages d'amour , elle avança des paroles flatteuses ; elle se servit ensuite d'autres qui étoient plus tendres. Le Prince qui la voïoit si puissante dans l'état & auprès du Roi observoit

une conduite pleine de déférence & de respect pour elle, & comme vous sçavez que personne au monde n'a l'air si charmant que lui, cette Princesse passionnée s'enflammoit encore davantage, & se flatta qu'il répondoit à son amour.

Un jour qu'il étoit chez elle où il alloit fort souvent, mais aux heures qu'il sçavoit bien que toute la Cour y étoit, ennuiée de ne le voir jamais qu'avec tant de temoins, & lassé d'entendre deux ou trois sçavans avec qui le Roi s'entretenoit de Semiramis. Laissons-là Semiramis & ses jardins, dit-elle au Connétable, & lui faisant signe de la suivre. Elle le mena dans un grand Cabinet à côté de la chambre où elle se promena avec lui, Je vous veux parler d'une autre Princesse. continuat-elle, qui peut-être n'a pas

moins de courage, ni d'ambition que Semiramis. Mais Prince, il faut m'ouvrir votre cœur & me faire voir avec sincérité tout ce qui s'y passe. Le Connétable trembla à la proposition de cette confidence des secrets de son cœur, il rougit & se troubla. L'aveugle Princesse prit cette rougeur & ce trouble à son avantage. Vous ne répondez rien, lui dit dit-elle en le regardant fixement. Hélas, Madame ! lui dit-il enfin, que voulez-vous que je vous dise un ambitieux qui n'a jamais connu de passion que celle de la gloire. Quoi ! lui dit-elle, l'amour ne s'est-il point fait sentir à votre cœur. Avez-vous épousé une belle femme sans le ressentir. On sçait, reprit-il, que j'épousai la fille de la Duchesse de Beaujeu, sans qu'il s'en mêlât, & que l'intérêt de ma for-

tuné me fit faire ce mariage : & n'aviez-vous rien alors dans le cœur , continuat-elle qui vous eût fait trouver plus de charmes dans un autre engagement. Le Connétable comprit trop où elle en vouloit venir , & le terrible examen qu'elle prétendoit faire : Rien , lui dit-il d'un air negligé ; mon cœur a toujours suivi ma raison , & il n'a été rempli que de ce qui ne pouvoit conduire à de grandes choses , je ne lui ai souffert de frivoles amusemens qu'avec répugnance , & seulement pour ne paroître ni insensible ni farouche. La Duchesse toute habile qu'elle étoit crut, ou voulut croire ce qu'il lui disoit. Vous êtes donc incapable d'aimer , reprit - elle ; Pardonnez moi, Madame , repliqua - t - il. J'ai des amis que j'aime avec tendresse ; je parle du beau sexe, re-

partit-elle , ne sçauriez-vous l'aimer. Croïez-vous qu'on ne puisse avoir une agréable & forte union avec une femme : Je le crois , Madame , reprit-il ; Puisque tout le monde sçait mon attachement pour Madame Renée , & l'amitié que j'ai pour la Comtesse de Sancerre , je ne parle pas de ces languissantes affections , repliqua la Duchesse ; je veux de plus grandes vivacités de l'amour : en un mot , ne pouvez-vous point vous livrer à ses douceurs , & si quelque personne recommandable par un grand rang , par un grand mérite , qui auroit de la beauté & de l'esprit , si une Dame sentoit de l'inclination pour vous & vouloit suivre ce panchant involontaire , mais insurmontable ; Prince repondriez-vous à des sentimens qui vous feroient si avantsenx. Le

Connétable s'aperçut du dessein de Madame d'Angoulême ; il trembla, il fremit, il rêva quelques momens & évita des yeux qu'il voïoit bien sans les regarder être avidement attachez sur son visage. Madame, lui répondit-il avec une adresse pleine de prudence, je ne suis point fait pour bonheur pareil à celui que vous venez de représenter avec tant d'art & tant d'esprit; il tenteroit la vertu d'un Dieu, jugez ce qu'il feroit sur le cœur d'un homme. Mais, Madame, sans me repaître de chimères, si vous me permettés, je vous dirai tout simplement mes sentimens. Si j'avois été assez heureux pour plaire à une Dame telle que vous venez de la dépeindre, je serois furieusement délicat sur la conduite qu'elle tiendrait avec moi, & mon estime lui seroit assurément

nécessaire avant mon amour. Mon amour ne paroîtroit jamais, s'il ne naissoit de mon estime, & sur tous les premières impressions regleroient tous les mouvemens dont mon ame seroit capable.

La mere du Roi demeura long-tems sans répondre à ces paroles ; elle soupira ensuite, & se tournant vers le Connétable avec un visage majestueux. Rentrons, lui dit-elle, je suis bien aise d'avoir scû une partie de vos sentimens ; peut-être que nous les connoîtrons mieux dans quelque tems. En achevant ces mots, elle repassa dans sa chambre, & tira par là le Duc de Bourbon du plus grand embarras où il se fût trouvé de sa vie. Il vint chez moi le plus promptement qu'il pût me faire part de ses allarmes, & me rendre com-

pte de cette conversation. Je la redis aux deux Princesses ; Madame Renée se douta que la Duchesse ne s'en tiendrait pas là , & que l'on en verroit bientôt la suite , & la Princesse craignit que le Prince ne fût livré à une persécution ouverte de la part de sa mere , & elle prévint qu'il alloit entrer dans tous les malheurs où depuis sa vie a été plongée.

Quelques jours se passèrent sans que Madame d'Angoulême lui dît rien de plus sérieux : elle lui adressoit seulement quelques paroles de railleries sur l'amour dont il s'étoit fait une si difficile idée.

On étoit sur la fin de l'année , & nous avons une coutume de célébrer le premier jour de l'an par de petits presens que l'on se fait , & auxquels l'on ne manque-

roit pas pour quoi que ce soit, du moins entre les amis ; tellement que tout le monde est fort empressé à faire faire de jolies choses , ou à les chercher pour se les donner. La veille de ce grand jour , la Duchesse d'Alençon & Madame Renée qui se cachotent mystérieusement ce qu'elles se donneroient l'une à l'autre, mais qui d'ailleurs étoient en confiance pour ce qu'elles destinoient au reste du monde , étoient occupées avec moi à disposer de tant d'agréables & de belles choses : car sur tout les presens de ces deux Princesses pour le Roy étoient accompagnés de vers charmans , & ce jeune & spirituel Prince y répondit de la plus galante manière que l'on puisse imaginer , mais je m'en tais ; pour vous dire que la Princesse Renée don-

noit aussi bien que moi des é-trennes au Connétable : on appelle ainsi ces petits présens.

La Duchesse d'Alençon ne lui en voulut point donner, quoi que cela ne pût tirer à aucune conséquence. Quand j'eus fait tous mes petits paquets ; & que les Princesses étoient encore très-empressées sur ce qu'elles devoient envoyer, la petite chienne de Madame d'Alençon se vint mettre sur mes genoux , en se joüant avec quelque chose de brillant qu'elle tenoit à sa gueule : Elle avoit pris parmi tous les bijoux des tablettes d'une jolie invention faites comme un petit livre, où il y avoit des diamans. Je dis aux Princesses que je les allois envoyer au Connétable de la part de Lutine , & lui faire écrire quelque chose de sa façon en langage de chien. Elles rirent de
ma

ma pensée, la Duchesse d'Alençon s'y voulut pour tant opposer, mais la Princesse Renée se moqua d'elle, & voulut que je suivisse mon dessein; je pris donc une plume, & j'écrivis avec promptitude ce que je vais vous dire, ce sont d'assez mauvais vers où je n'ai suivi que le premier feu.

Lutine à son ami.

*En ce jour où c'est la coutume
Pour marquer l'amitié de faire des
presens*

Recevez ce petit volume.

*Où vous pourrez & sans ancre &
sans plume*

*Tracer en abrégé vos maux les plus
cuisans,*

*I'y joins un Almanach, meuble fort
nécessaire*

À tous les pauvres amoureux.

Cherchez-y les tems & les lieux
Commodes au tendre mistere.
Peut-être y verrez-vous les momens
bienheureux
Où vôtre amour doit avoir son sa-
laire ,

Ou plutôt regardez les yeux
De vôtre charmante maîtresse,
Vous pourrez les entendre mieux,
N'ont-ils pas bien de la tendresse.
Ah , si son cœur pour vous en avoit
autant qu'eux !

Le vôtre n'auroit plus ni chagrin ni
tristesse,

Je vous donne en amie un salutaire
avis.

Enfin pour vous servir je fais ce que
je puis.

Je voudrois bien guérir le mal qui
vous tourmente ,

Mais vous me connoissez, vous sça-
vez qui je suis ;

Et Lucine en amour n'est pas assez
sçavante .

*Pour vous enseigner l'art de finir
vos ennuis.*

*Nous autres Chiens nous aimons
sans finesse ,*

*La nature nous guide , & regle nos
desirs ,*

*Et toujours l'instinct qui nous
presse*

Est suivi des plus doux plaisirs.

*Pour vous humains il n'en est pas de
même*

*Vous avez vos devoirs, & vos loix
en aimant ,*

*Et souvent parmi vous la façon dont
on aime*

*Oste à l'amour sa force & tout son
agrément.*

Je m'interrompois souvent
moi même par les folies que je
disois en écrivant des vers. je les
cacherais avec les tablettes , & or-
donnai à un garçon de la Cham-
bre de les faire porter au plus

vîte après minuit chez le Connétable. Il m'obéit & le lendemain je reçûs des étrennes fort galantes de sa part, & la réponse à ce que j'avois envoié, la voici.

L'ami de Lutine à Lutine.

*Vos avis , fidelle Lutine,
Ne charment que trop mes
ennuis ,
Et si dans l'état où je suis ;
Au milieu des chagrins que le Ciel
me destine
Au milieu de tant de malheurs,
Quelque chose pouvoit soulager ma
tristesse ,
Les bontez dont pour moi vostre
cœur s'intéresse
Tariroient pour un tems la source de
mes pleurs ,
J'accepte avec plaisir les dons que
vous me faites ,
Cent fois dans vos chères ta-
blettes*

*J'écrirai mes regrets , & peindrai
mon amour.*

*Je tracerai cent fois sur leurs feüilles
discrètes ,*

Et mes peines les plus secrètes.

*Et les maux que mon cœur souffrira
plus d'un jour.*

*C'est tout l'usage qu'en peut faire
Un amant dont les Dieux ont reprou-
vé le cœur.*

*I'y chercherois en vain le tems pro-
pre au mystère*

*Je n'y trouverois point les heures du
bonheur.*

*Aussi ce n'est point là ce que prétend
ma flâme.*

Depuis le moment rigoureux

*Que le Ciel condamna mes
vœux ,*

*Et qu'un devoir cruel tiranisa mon
ame*

*Vous le sçavez assez; je ne prétens,
belas !*

Que voir quelquefois les apas ,

De celle pour qui je soupire
Que l'adorer toujours , & quelque-
fois lui dire ,
Que j'aime sans songer à pouvoir
être heureux ,
Et que de ceux qu'amour soumet à
son empire.
Je suis le plus à plaindre, & le plus
amoureux.
Seule à mes maux vous donniez
quelques larmes.

Vous plaigniez seule mes tour-
mens

Et souvent vos tristes accens
Aux yeux qui m'ont charmé, retraf-
soient mes allarmes

Continuez ce charitable emploi,
Servez avec transport nôtre jeune
Maîtresse ,

Parlez souvent de ma tendresse
Et quelque fois à ses yeux plaignez-
moi ,

Qu'elle est aimable ! Qu'elle
est belle !

*Que son esprit est digne de son
cœur !*

*Que vostre sort est doux d'être tou-
jours pres d'elle.*

*Helas ! qui n'envieroit un semblable
bonheur.*

On loüa fort ces vers ; Mada-
me d'Alençon me gronda douce-
ment de les avoir attirez, tant sa
vertu austère se faisoit de scru-
pule des choses les plus légères.
Mais lui disois-je à mon tour en
colère contre une rigueur qui
n'avoit nul intervalle ; Il n'y a
rien de plus innocent que les mar-
ques d'amour que le Connétable
vous donne ; il ne demande rien,
il n'espère rien, il s'échape & me
dit quelquefois, qu'il m'aime, re-
prit la Duchesse ; je veux qu'il se
taise, & je ne veux rien voir.
Vous voudriez aussi peut-être, lui
repliquai-je, qu'il ne vous aimât

plus ; je le devrois souhaiter, reprit-elle ; & qu'il en aimât un autre , continuay-je avec dépit :

O ! pour cela , dit-elle en rougissant un peu , vous êtes trop fâchée contre moi , ma chère Comtesse, de vouloir m'ôter tout d'un coup un cœur aussi illustre que celui du Duc de Bourbon : Pourquoi me persécutez - vous encore ? Ne sçavez-vous pas comme moi ce qui se passe dans mon ame. Si le Ciel eût voulu unir nos fortunes , comme il n'a que trop uni nos affections , sans doute j'aurois été trop heureuse de passer ma vie avec un aussi grand homme que le Connétable , mais puisque nous sommes si cruellement séparés , il faut cacher nos foiblesses , si nous ne pouvons pas les vaincre. Je ne veux pas qu'il me montre une passion que je ne puis plus écou-

ter sans blesser mon devoir :
Mais je vous l'avoue , Madame,
je ne sçaurois souffrir qu'il la
porte ailleurs; je me fais un plaisir malgré moi de regner dans le cœur de cet aimable Prince, & s'il étoit capable de me l'ôter il manqueroit à ma vie une gloire, qui m'en rendroit la suite pleine d'ennuis & d'amertume : Enfin qu'il m'aime, qu'il se taise, qu'il souffre comme moi, mais que son cœur me soit fidelle , & ne brûle jamais d'autres feux.

Les étrennes qui j'avois envoyées au Connétable ne furent pas les seules qui l'occupèrent; & comme il s'habilloit on trouva sur sa toilette un petit coffre d'une matiere rare qu'il ouvrit, dans lequel il trouva une chaîne de pierreries d'une grande beauté, & d'un prix si excessif, qu'il ne balança pas à croire que ce

présent venoit du Roi. Il le prit pour la considérer de plus près ; il apperçût dessous une riche boëte de portrait, il l'ouvrit avec quelque émotion ; mais qu'il fut épouvanté quand il reconnut le visage de la Duchesse d'Angoulême ? il laissa tomber ce portrait, & frémît d'une si terrible maniere, qu'elle ne lui pouvoit présager que des malheurs.

Le Prince fut mille fois tenté de lui renvoyer son present : Il vint se consulter avec moi, pour sçavoir de quelle maniere je croyois qu'il en devoit user. En fin nous convinmes qu'il lui en parleroit ; il le fit en lui disant qu'aparemment on s'étoit mépris en lui envoyant une chose si magnifique, & qu'il avoit pourtant reçûë avec un profond respect. Le Duchesse que sa premiere démarche avoit renduë hardie a-

cheva de se découvrir , & lui parla ouvertement de sa passion. Elle avoit compris que tout ce qu'elle avoit fait jusques là n'avoit servi qu'à amuser son cœur sans le contenter : Elle vouloit plus de solidité dans ses desseins & sçavoir si ses desirs pourroient être pleinement satisfaits. Le Prince répondit à cette attaque avec un si grand désordre d'esprit qu'elle se flatta qu'il venoit de la condescendance qu'il avoit pour ce qu'elle souhaittoit tant. Le Roi les interrompit ; & comme elle étoit dans un contentement qui naissoit de ses esperances , elle parla à son fils de ses desseins , & obtint aisément son aveu pour épouser le Connétable. Ce ne fut bien-tôt plus un secret ; le bruit s'en répondit sourdement : tout le monde se disoit cette grande nouvelle à l'oreille,

& nous l'apprimes comme les autres.

Madame d'Angoulême choisit Bonivet pour être son agent d'amour auprès du Connétable, & elle choisit mal ; l'Amiral de Bonivet étoit la personne la moins propre pour la négociation de son mariage. Il se piquoit d'être l'homme du monde le mieux fait. Il brûloit d'envie contre le Duc de Bourbon, voyant bien malgré son amour propre que ce Prince avoit toute sorte d'avantage sur lui.

Il avoit connu l'amour que le Connétable avoit pour la Duchesse d'Alençon, il se doutoit bien que son beau-pere lui ôteroit tout accès auprès d'elle, & le prendroit d'une hauteur où le Roi ne s'étoit point porté, parce que l'Amiral étoit son favori, & qu'il excusoit facilement tout ce

que l'amour faisoit faire. Ces raisons jointes à celles que la jalousie d'ambition lui causoit encore obligerent Bonivet à servir mal la mere du Roi : il tourna sa commission en plaisanterie auprès du Duc de Bourbon , & l'un & l'autre ne firent que rire de la folie de la Duchesse d'Angoulême. Elle receut enfin dans toute son amertume la réponse du refus du Connétable; que ne pense point en cet état une femme fière , belle encore, imperieuse , vaine , sortie d'un Sang auguste , & mere du plus grand Roi de la terre. Sa fureur ne trouva point de modération; elle voulut dans ses premiers mouvemens perdre le Connétable ; & exhala tout son déplaisir auprès du Chancelier du Prat qui l'adoucit un peu, en lui faisant esperer qu'elle pourroit en-

core réduire le Connétable à sa volonté , qu'il pourroit l'épouser par intérêt , puisqu'elle étoit la plus proche heritiere de feuë sa femme , qu'elle en auroit la succession , en donnant atteinte au contrat de mariage du Connétable , & à l'ancienne substitution de la Maison de Bourbon.

Pleine de cette esperance, elle intenta le procès , & le poursuivit, le Prince le perdit, & se trouva par là privé de tous ses biens. La Reine qui l'estimoit infiniment pensa à réparer son infortune en lui faisant épouser la Princesse sa sœur : elle lui en parla, mais Madame Renée s'excusa sur l'amitié & la familiarité qu'elle avoit toujours eue avec ce Prince qui faisoient qu'elle ne pouvoit s'accoutumer à le regarder comme un mari. Cet-

té genereuse personne qui sçavoit son attachement pour la Duchesse d'Alençon , se seroit volontairement exposée au ressentiment de la Reine , & à toute sorte de rigueur , plutôt que de procurer encore du chagrin au plus fidele & au plus malheureux amant de la terre.

Il se passa un très-long - tems pendant le cours de ce malheureux procès , où la mère du Roi tourmenta le Connétable de toutes les manieres ; car si elle faisoit paroître contre lui en public la haine la plus immodérée ; elle lui faisoit faire en secret les plus vives recherches dont elle pût user ; & elle l'accabloit également par les effets de sa rage , & par ceux de sa douceur.

Comme ce qui paroissoit au dehors n'étoit que des marques

d'inimitié , le Duc n'alloit point chez elle , & ce qu'il y avoit de plus rude pour lui , il n'alloit point aussi chez la Duchesse d'Alençon ; & il ne lui osoit plus parler au moins devant le monde. Cette judicieuse Princesse avoit bien compris à quelques paroles piquantes que sa mère lui avoit dites qu'elle sçavoit l'amour que l'infortuné Connétable avoit pour elle. Si bien que Madame d'Alençon n'avoit garde de l'aller encore aigrir en ne paroissant pas toute entière de son côté dans ce malheureux procès, & en n'observant pas une conduite sérieuse pour le Duc de Bourbon.

Enfin il perdit ce procès avec un chagrin terrible , moins pour se trouver par là dépouillé d'une si riche succession , que par tous les sujets qu'il eut de se plain-

dre : Il conçût une horreur insurmontable pour la Duchesse d'Angoulême , & la traita en toute rencontre avec une hauteur & un mépris qui le vangea, & qu'elle sentit vivement jusques dans le fond de son cœur. Cependant l'issuë de cette affaire qui tenoit toute l'Europe attentive fut bien tôt apprise par tout. L'Empereur en prétendit tirer du profit , & medita dès lors d'attirer à lui le Connétable. Pour cet effet il donna ses instructions au Comte de Rœux, & l'envoya en France *incognito* pour parler au Connétable ! Il arriva, & trouva bien-tôt moyen de l'entretenir en secret. D'abord la vertu du Duc de Bourbon s'éfaroucha des propositions qu'on luy faisoit. Infidelle à son Roi , rebelle à sa Patrie. Ces noms monstrueux ne se présen-

tèrent à son esprit que pour l'épouvanter : Il les repoussa avec tout son courage, & ne se laissa point éblouir par les offres éclatantes que l'Empereur lui faisoit faire : Mais le Comte de Rœux qui étoit l'esprit le plus délié & le plus fin de toutes les Espagnes, & capable en un mot d'une si délicate négociation ne se rebûta pas ; & à diverses reprises il sçût si bien prendre son tems dans ceux où le Duc avoit des' sujets sanglants de mécontentement, ou de la part du Roi, sur les fonctions de sa Charge, ou de la part de la Duchesse d'Angoulême qu'enfin il l'ébranla, & sa grande ame eut le sort des ames ordinaires : Elle se troubla, elle s'affoiblit & fit une chute funeste en le rendant capable d'écouter les propositions que l'on lui faisoit. Tout lui pa-

roïssoit affreux dans son païs ; tout l'en chassoit , & tout lui étoit favorable par les endroits qu'on lui montroit. Il ne voïoit qu'une fortune riante , & un chemin agréable qui le conduisant à la Roïauté le menoit à une pleine vangeance.

L'Amiral même tout inférieur qu'il lui étoit par tous les endroits le chagrina en deux ou trois rencontres : il l'en punit hautement par des manières convenables à sa naissance , & qui firent sentir vivement à Bonivet la distance qu'il y avoit de lui à un Prince du Sang , de la fierté & du courage dont étoit le Duc de Bourbon.

Le Roi malgré l'amitié qu'il avoit pour son favori conservoit de grands égards pour le Connétable. Il avoit dans le fond de son cœur une parfaite estime pour

lui , & une inclination que la suite même n'a pas tout-à-fait éteinte ; il vivoit donc très-agréablement avec lui nonobstant tout ce qui s'étoit passé avec sa mère , & n'avoit point changé à son égard ses manières libres & familières.

Ces bontez du Roi balançoient quelquefois les desseins du Connétable , aussi bien que la vûë de la Princesse , qu'il ne pouvoit se résoudre à perdre pour jamais. Il avoit des retours de vertu qui le faisoient revenir à son devoir ; mais les souvenirs de l'injure & de l'injustice qu'il prétendoit qu'on lui avoit faites dans la perte de son procès , & la haine qu'il avoit pour Madame d'Angoulême le replongeoit dans ses résolutions criminelles ; tellement qu'il avoit une gêne d'esprit à laquelle rien ne peut

être égal. Il ne vouloit point me confier ce dangereux fécet, mais il me pria de lui faire parler en particulier à la Duchesse d'Alençon à qui il avoit résolu d'ouvrir son cœur, & de lui dire tout ce que l'Empereur lui faisoit offrir; & s'il l'eût fait, les malheurs qui sont arrivez à la France, n'auroient jamais été! Mais les destinées sont inévitables, & la Princesse par une prudence qui l'a trompée refusa cet entretien qu'il desiroit si passionnément. Elle sçavoit que depuis toutes ces malheureuses affaires elle étoit incessamment épiée par sa mère aussi bien que le Connétable; elle craignoit l'éclat terrible de cette conversation qui seroit indubitablement sçue de la Duchesse: de sorte que le Duc de Bourbon encore irrésolu dans son entreprise n'es-

peroit plus de parler à la Princesse, quand le sort lui en présenta une occasion.

Un matin que le Roi & la Princesse sa sœur se parloient à leur ordinaire de quelque affaires dont ils décidoient toujours ensemble; ils convinrent qu'ils les acheveroient l'après-dînée, de sorte que quand la Reine fut r'entrée dans son Cabinet après son diner où Madame d'Alençon fut quelque tems avec elle, elle alla à l'appartement du Roi, laissa sa suite dans sa Chambre, & se trouva seule dans un petit passage qui conduisoit au Cabinet du Roi, dont les entrées lui étoient libres à toutes les heures. Elle l'ouvrit donc & y entra, elle chercha le Roi son frere s'elle ne le trouva pas, & ne vit que le Connétable, mais de quelle maniere,

voici ce qu'il est nécessaire de
ſçavoir.

Il étoit affis ſur une chaise, la tête un peu renverſée, regardant un grand Portrait de la Duchesse d'Alençon qui étoit vis-à-vis de lui. Il s'appuyoit ſur une table ayant dans la main un petit Portrait de cette même Princeſſe; & l'on eût jugé par ſon action qu'il n'en pouvoit aſſez avoir devant ſes yeux. Dans l'autre main il tenoit un mouchoir, dont il ſembloit qu'il eût deſſein d'eſſuyer quelques larmes qui couloient lentement ſur ſes jouës. La Princeſſe recula quelque pas en ne voyant que lui, & attendrie de l'état où elle le trouvoit, elle demeura ſuspendue, & baiffa les yeux, émue ſans doute par un objet ſi peu attendu. Le Prince fit un cri de joye en la voyant. Et la voyant

seule ; & ne considérant que son amour , il courut les bras tendus vers elle , se jeta à ses genoux , & les lui embrassa avec une action si passionnée & si naturelle qu'il n'y a point de cœur qu'il n'eût touché. Il fut quelque temps sans parler , & prenant la parole ensuite hors de lui. Quel bonheur , lui dit-il , Madame , je pourrai donc vous entretenir un moment sans témoins ? souffrez-le je vous conjure ; il y va de ma vie , il y va de plus que de ma vie. Seigneur , lui dit-elle , laissez-moi : Où est le Roi. Le Roi , reprit-il , vient de passer chez la Comtesse de Chateaubriant , il m'a commandé de l'attendre une demie-heure : Accordez-moi ce tems , Madame , je ne le puis , reprit Madame d'Alençon, sçavez-vous ce que j'ai à vous dire , continua-t-il ; je ne
vous

vous parlerai point de cet amour que vous rendez si malheureux , & dont je sens toute la violence avec plus de soumission & plus de constance qu'un autre cœur n'est capable de la ressentir. J'ai à vous faire voir des crimes prêts à se commettre , des trahisons , des perfidies , des choses énormes que vous seule pouvez empêcher. Eh bien , dit la Duchesse un peu interdite : Venez chez la Comtesse de Châteaubriant, je vous écouterai là. Ah ! je ne puis parler qu'ici , repliqua le Prince , en lui serrant les genoux plus fortement que jamais : Ecoutez moi , ma chère Princesse ; laissez moi encore un moment jouir de l'unique bonheur que j'aye eu en toute ma vie , & comme elle faisoit des efforts pour se démêler de ses bras , & qu'elle étoit un peu

panchée vers lui , la porte du Cabinet s'ouvrit , & ce fut la Duchesse d'Angoulême qui entra , & qui les surprit de cette sorte. Quelle vûë ! quel aspect ! elle demeura consternée , elle pâlit , elle trembla , & une fureur soudaine prenant la place de ses timides mouvemens , son visage parut d'abord tout en feu ; & l'audace revenant dans son action , & dans le ton de sa voix : Je vous interromps leur dit-elle , dans des transports qui ont choisi un lieu commode pour éclater dans toutes leurs douceurs ; & voyant encore le portrait de sa fille , dans la main du Connétable ; cette vûë augmentant sa rage , & lui faisant tout - à - fait perdre la raison. Perfide, lui dit-elle , voila donc le sujet qui t'a fait refuser toute cette grandeur à laquelle je

t'avois voulu élever. Content des faveurs de la fille tu rebutois celles de la mère; & refusant d'entrer dans l'alliance de ton Roi, tu deshonorois sa famille par ce honteux commerce où je te surprends. Ah ! s'écria en même temps le Prince avec impétuosité Ah ! Madame, lui dit-il ; ces abominations sont bien dignes d'être conçues par un cœur comme le vôtre, & d'être prononcées par une personne comme vous. Taisez - vous insolent, lui dit la Princesse emportée. Je sçaurai bien vous mettre à la raison en punissant l'indigne objet des mépris qu'on m'a fait souffrir. Le Connétable pâlit à son tour à ces redoutables paroles, mais ce fut pour l'innocente Princesse, qui s'armant enfin de toute cette heroïque hardiesse que la vraie vertu

inspire : Madame , dit-elle à sa mère , les apparences sont souvent trompeuses ; je ne nierai point que vous n'ayez lieu de prendre des soupçons , qui ne me sont pas avantageux , mais j'ose dire que vous les poussez trop loin : Le Ciel sçait si je mérite le traitement que vous me faites ; Je me justifierai dans un temps où vôtre bonté daignera m'écouter , je me retire ; & vous Prince , dit-elle en se tournant vers lui , songez que c'est ma mère. Elle fit une profonde révérence à la Duchesse , & s'en alla ; ces derniers mots qui étoient si propres à modérer l'empchement du Prince redoublerent celui de Madame d'Angoulême ; elle en sentit tout le poids. Ce fut un trait perçant lancé au milieu de son cœur. Elle connut le pouvoir que la

Princesse croyoit avoir sur le Duc de Bourbon , elle voyoit toutes les vérités qu'elle craignoit éclaircies. Qu'elle souffrit ! & à sa violence près elle étoit assez à plaindre dans ce qu'elle croyoit avoir vu.

Que ne dit-elle point d'injurieux contre sa fille , & d'outrageant contre le Connétable. Mais se souvenant des derniers ordres de la Duchesse d'Alençon, il voulut lui parler avec douceur , & il lui dit sincèrement comme cette aventure venoit de se passer & comme elle étoit arrivée par un pur hazard. Cette manière la ramena en effet , mais ce fut pour la rejeter dans une honteuse poursuite de ses premiers desseins. Le Prince les rebuta avec dédain , elle se renflamma de colère, Un peu après elle reprit un caractère de dou-

cœur. Il lui avoua qu'il aimoit la Princesse , & lui dit avec un chagrin capable de la persuader l'infortune de son amour & les rigueurs continuelles qu'elle y apportoit. Cet aveu ne servit qu'à l'aigrir davantage ; & elle étoit si troublée que changeant de moment à autre ; tantôt elle se servoit des paroles les plus passionnées que l'amour peut inspirer ; & tantôt elle disoit des choses si terribles , que la haine la plus véhémente n'a rien de si dementuré. Ainsi sa raison démontée lui faisoit jouer toutes sortes de personnalités , & cette déplorable Princesse étoit l'affreux jouet de toutes les passions.

Tandis qu'elle continuoit à l'accabler de reproches , & de tendresses , de promesses , & de menaces , son illustre fille étoit

allée chez la Comtesse de Chateaubriant , & elle avoit dit au Roi ce qui se passoit dans son Cabinet , le priant de s'y rendre promptement , il le fit pour obliger sa sœur , & pour finir une scene si desagréable. Il eut tant de confusion du desordre où il trouva sa mère qu'il ne pût s'empêcher de dire quelques duretez au Connétable , qui le regardant fièrement ne lui fit aucune réponse , & sortit de ce lieu fatal , bien resolu de n'y rentrer de sa vie , & d'exécuter de toute manière les funestes résolutions qu'on tâchoit de lui inspirer depuis si long-tems.

Madame d'Angoulême ne pouvant contenir sa rage & sa douleur , eut encore l'aveuglement de choisir l'Amiral pour son Confident : Elle lui fit part de ce qu'elle avoit crû voir

d'intelligence, criminelle entre sa fille & le Connétable, afin de l'intéresser à observer leurs actions, & à l'obliger pareillement à lui en rendre compte ; elle ne songeoit pas dans sa colère à ces retours de douceur ; & elle animoit contre ce Prince le plus grand ennemi qu'il eût.

Bonivet aprit ce que lui dit la Duchesse avec des transports peu respectueux , & dans lesquels il ne la ménagea point sur les égards qu'il devoit avoir pour la plus vertueuse Princesse du monde qui étoit sa fille , & la sœur de son Roi. Il lui promit qu'il la feroit si bien observer , & le Connétable aussi , qu'il ne leur feroit pas possible de se voir ni de se parler sans qu'il le sçût : En effet il mit tous ses espions en campagne , & la Princesse ne faisoit aucun pas

qu'il n'en fût instruit. Cependant le Connétable sur le point de prendre une résolution déterminée vouloit faire entendre à la Duchesse d'Alençon qu'il lui alloit dire adieu pour bien long temps , au moins si ce n'étoit pour toujours. Il ne vouloit plus lui dire comme autrefois son projet , car il avoit résolu de l'exécuter ; il n'étoit plus temps de s'en dédire. Il se doutoit bien que si elle le sçavoit elle l'en empêcheroit : Mais il vouloit lui parler une fois en sa vie en liberté avant que de la quitter ; dans ce dessein il n'emploia le temps qu'il resta encore qu'à me tourmenter , & à prier la Princesse Renée de lui procurer un entretien particulier. Il ne nous auroit pas été possible d'y réussir , si la Cour ne fût venuë faire un petit tour ici où la liberté de

la campagne nous fut plus com-
mode, qu'à Paris. La Princesse
n'y voulut pourtant consentir
qu'à condition que Madame
Renée & moi y serions toujours
présentes ; afin que si cette en-
trevûë venoit à être scûë, com-
me elle le craignoit, il n'y parût
pas un mystère criminel. La voi-
la donc résolûë à recevoir les
adieux de ce Prince infortuné
dont elle aprouvoit assez la re-
traite pour quelque tems ; car
elle étoit bien éloignée d'ima-
giner l'horrible dessein qu'il
avoit conçu.

Les Princeses lui firent sça-
voir par moi qu'il se trouvât dans
le Pavillon de la Forêt ; c'est le
même où j'ai appris que vous a-
viez passé le reste de la nuit que
le brave Lautrec vous rencon-
tra. Cependant elles firent plu-
sieurs tours de promenade , &

ayant laissé leurs filles , elles entrèrent seulement avec moi dans le salon où elles trouvèrent le Connétable : Il étoit triste comme un amant qui va quitter pour toujours sa maîtresse. Il s'avança vers elle avec beaucoup de melancolie dans les yeux. Je vous suis bien obligé , Madame , lui dit-il , de ce que tout haï & tout persécuté que je suis dans cette Cour , j'ai permission de prendre congé de vous : je n'attendois que cet honneur , Madame , pour partir ; je partirai demain , & j'irai , que sçai-je , peut-être au bout du monde. Je ne sçai , Madame , si en croyant que je ne vous verrai de ma vie , je puis parler dans ces derniers momens d'un amour infortuné qu'il y a si longtemps que vous condamnez au silence : je me suis tû , & je me

tairois encore avec la même soumission , si je n'avois crû que ces dernières & innocentes marques d'une passion si véritable & si respectueuse ne pourroient offenser vôtre vertu. Helas ! Madame , je crains mon desespoir ; où ne va-t-il pas me porter , il se teut en cet endroit , & attachas ses yeux avec beaucoup de trouble & d'amour sur le visage de la Princesse qui s'attendrissoit , & qui laissa tomber quelques larmes. Elles furent incontinent suivies de celles du Duc , & le silence fut long. Enfin se faisant une entiere violence ; Je voudrois expirer à vos yeux , reprit-il , & je suis un lâche de ne mourir pas une fois en ma vie de gloire & de plaisir , puisque je ne l'ai point fait toutes les fois que je l'ai dû faire de chagrin & de douleur. Ju-

ste Dieu , s'écria-t-il , joignant les mains , & les élevant à ses yeux en baissant la tête ; que vois-je ? Il se tût encore , & aucun de nous ne pût parler. Fortune, s'écria-t-il enfin , je te défie de m'accabler encore. Tous tes traits sont impuissans , je ne puis recevoir que ceux qui partent des beaux yeux de ma chère Princesse. Cependant je vous quitte , reprit-il , avec un profond soupir , & je ne sçai quand je vous reverrai. M'oubliez-vous , Madame ? vous rangerez-vous du parti de mes ennemis ? me sera-t-il permis de croire que vous vous souviendrez avec plus de pitié que de colère des sentimens que j'ai osé avoir pour vous. Qu'ils sont tendres , continua-t-il ! qu'ils sont passionnés ! qu'ils sont sincères & respectueux ! Laissez-moi parler , Ma-

dame , je ne blesse point vôtre gloire : C'est peut-être la dernière fois que je vous verrai.

On ne s'oposoit point à ce que disoit ce miserable Prince, & il eût pû parler encore long-tems. La Duchesse d'Alençon cherchoit des termes qui ne laissassent pas trop voir sa tendresse, & qui n'affligeassent pas aussi le Connétable encore plus qu'il ne l'étoit : Elle alloit s'expliquer quand nous fumes tous bien étonnez de voir entrer l'Amiral avec une hardiesse dont il étoit seul capable. La Princesse Renée & moi nous parumes tres-offensées de son procedé. Le Duc eut envie de lui commander de sortir , & par la fierté de ses regards nous jugeames qu'il alloit lui dire quelque chose de desagréable. Mais la sage Princesse à qui un moment suffisoit dans

les plus grandes occasions , pour prendre les seuls partis raisonnables , remettant le calme dans ses yeux ; elle s'avança vers l'Amiral avec un air de Majesté capable de faire trembler le plus téméraire. Bonivet , lui dit-elle , vos espions vous ont bien servi. Il est vrai , j'ai voulu recevoir les adieux du Prince qui part demain , Je ne prétens pas m'en cacher ; il m'a dit tout ce qu'il a voulu me dire ; mais je ne lui ai pas encore parlé. Je suis bien-aise de le faire devant vous , & je vous assure même que ce sera avec moins de contrainte , Seigneur , dit-elle , en se tournant vers le Connétable , je ne puis assez vous dire que j'ai été sensible à tous les chagrins que vous avez eus. Que je souhaite que votre fortune devienne meilleure. Que je me souviendrai

toûjours avec plaisir de vôtre vertu, & que si mon estime étoit nécessaire au bonheur de vôtre vie, vous seriez l'homme du monde le plus heureux, parce que rien ne l'a pût égaler. Adieu Prince, continua-t-elle en se faisant un grand effort pour demeurer maîtresse d'elle-même. Adieu, souvenez-vous quelquefois de nous : Elle lui tendit la main en disant cela ; le Prince la prit avec autant d'amour que de respect : il la baïsa d'une manière passionnée. Après quoi Madame Renée & moi l'embrassames, & lui dîmes ce que nous pûmes : mais nôtre trouble s'expliquoit bien mieux que nos paroles,

Je ne vous dirai point que pendant tout ce que je viens de vous représenter, l'Amiral étoit demeuré malgré son audace na-

turelle dans une confusion que je ne puis exprimer. Il ne s'étoit point attendu à l'air ni aux paroles de la Princesse qui l'avoient si fort déconcerté, que c'étoit une chose pitoyable que de le voir.

Quand nous eumes fait nos adieux au Prince, la Duchesse d'Alençon nous prit sous les bras Madame Renée & moi, & marcha vers la porte; mais avant de sortir, voyant qu'elle laissoit le Duc de Bourbon & l'Amiral ensemble, elle recula d'un pas, & se tournant vers ce dernier. Bonivet, lui dit-elle, je vous prie d'aller dire à Madame la Senechale de me venir parler. L'Amiral en passant lui fit une profonde réverence, elle le suivit en faisant encore un signe de tête au Duc de Bourbon..

Ce Prince se crût moins mal-

heureux qu'il ne l'avoit été de sa vie, & quand il faisoit reflexion aux paroles que la Princesse avoit dites devant l'Amiral, il y trouvoit un charme jusqu'alors inconnu à son cœur. La retenue & la vertu de Madame d'Alençon qui alloient jusqu'à la plus grande severité, ne lui avoient jamais rien laissé dire de semblable, & ces paroles si simples & si ordinaires dans le commun usage de la civilité devenoient d'un prix infini pour le Connétable, prononcées de la bouche de cette Princesse. Il alla dès le soir même prendre congé du Roi, qui ne s'oposa point à son départ, n'étant pas fâché qu'il s'absentât quelque tems à cause des violences continuelles de sa mere qui caufoient tous les jours quelque nouvel éclat.

Cette Princesse sentit vive-

ment ce départ ; elle aimoit encore mieux le voir ingrat que de ne le point voir du tout. La douleur qu'elle en ressentoit se répandit avec tant d'aigreur sur la Duchesse d'Alençon que toute la Cour en murmuroit. Le Duc d'Alençon même qui connoissoit la vertu de sa femme eut quelques paroles piquantes avec sa belle mere sur la persécution qu'elle lui faisoit ; le Roy aussi lui en parla avec chagrin. La Duchesse d'Alençon toujours prudente & respectueuse , jugea à propos de s'absenter aussi, jusqu'à ce que la fureur de sa mère fut apaisée : Elle le fit trouver bon à son mari & au Roy ; elle choisit une parfaitement belle maison à une distance assez éloignée de Paris, afin que les visites ne l'importunassent point : Bien des Dames s'empresèrent pour

la suivre ; & si elle eût voulu la Cour eût été bien-tôt déserte par le nombre de celles qui vouloient grossir la fiemme. Elle les remercia avec cet air charmant qui lui gagne si bien les cœurs, Elle pria le Comte de Sancerre de trouver bon que je l'accompagnasse ; il y consentit par l'extrême complaisance qu'il avoit pour moi , & nous fîmes enfin nôtre voyage qui ne laissa pas d'être long. Il dura près de quatre mois. Durant ce temps la Reine vint une fois voir la Princesse : Madame Renée y vint trois fois, & y demeura huit jours chaque fois. Le Roy y venoit tres-souvent , je puis dire , que quoique nous fussions assez seules , je ne me suis jamais moins ennuyée : car comme le Duc d'Alençon n'y étoit pas , nous n'avions nulle contrainte ; & l'hu-

meur & l'esprit de la Princesse ont des charmes qui faisoient mon unique satisfaction.

Quoiqu'elle ne fust pas bien gaye , elle ne laissoit pas de se divertir dans ce beau desert. La maison de la Duchesse étoit grande , & composée de femmes tres-aimables & de tres-honnêtes gens. Il y avoit tous les jours des musiques charmantes: Le fameux Goudimel les conduisoit. Comme toutes ces personnes sçavoient chanter & jouer de divers instrumens ; elle avoit destiné un grand Cabinet à côté de sa chambre , où presque à toutes les heures du jour il y avoit quelque agréable symphonie. Souvent ces airs si tendres nous faisoient ressouvenir des temps & des lieux où nous les avions entendus. Rien ne rappelle plus les choses qui se

sont passées : Helas ! me disoit-elle quelquefois , j'ai dansé cela avec le Connétable ; une autre fois il m'a appris cette chanson. Vous souvenez-vous poursuivait-elle de ce jour où j'étois si parée à cette feste , où le hazard fit que ce Prince eut les mêmes couleurs que j'avois. Ainsi tout servoit malgré elle à lui ramener mille choses dans l'esprit qui n'étoient pas disadvantageuses à ce pauvre Prince.

Un jour que j'étois occupée à parler de quelque affaire avec un homme que le Comte de Sancerre m'avoit envoié , la Princesse passa dans son Cabinet avec dessein de lire. Elle le fit en effet , & la musique qui étoit tout auprès ne la détourna pas d'abord. mais comme elle l'aime avec une passion extrême, in-

sensiblement elle ne sçut plus ce qu'elle lisoit ; elle ne tourna plus les feüillets de son livre ; & elle rêva sans s'apercevoir elle même qu'elle rêvoit. Des airs admirables de violon que toutes sortes d'instrumens jouïoient mêlez à la douceur des voix la firent revenir à elle. Elle se leva, & s'assit sur un petit lit de repos le dos renversé & appuyée sur des carreaux ; tous ces sons divers l'attachèrent profondément. Elle entendit enfin les airs de ballet des Satires : ils l'agiterent , & lui rapellèrent de doux souvenirs.

La musique a cela de propre qu'elle émeut aisément l'ame , & y va pour ainsi dire réveiller toutes les passions : La tendresse semble lui être assujettie. La Princesse l'éprouva , elle se sentit attendrie : L'image du Con-

nétable vint remplir toute l'étendue de son cœur Elle se souvint de son amour & de ses malheurs. Enfin que ne pensait-elle point : Elle changea de situation & baissant son corps, elle appuya ses deux mains sur son visage.

En cet état il fut en un moment tout couvert de larmes qu'il lui fut impossible de pouvoir retenir ; elle leur laissa un libre cours , & revenant tout d'un coup à elle - même sa faiblesse l'épouvanta ; elle leva les yeux au Ciel en la déplorant : & sortant brusquement elle descendit un perron qui donnoit dans un parterre : elle le traversa en courant , & s'enfonçant dans un grand bois , elle crût par cette fuite éviter ce qu'elle avoit trop fortement dans le cœur. Elle avoit beau fuir l'infortunée

fortunée Princesse. elle portoit avec elle ce qu'elle croyoit fuir : sa course précipitée ne s'arrêta que quand elle fut hors d'haleine , & que de lassitude elle se laissa aller sur l'herbe ; elle s'y coucha tristement en étendant ses beaux bras ; elle reposa son corps accablé ; mais elle sentit bien qu'elle ne donnoit nulle trêve aux peines de l'esprit , honteuse d'un état dont elle ne se rendoit pas absolument la maîtresse ; elle en soupira de regret : Elle rappella toute sa raison , & voulut lui redonner le même empire auquel son ame s'étoit si souvent soumise.

Mais quoi , on a des jours de foiblesse où le cœur le plus fort ne sçauroit résister ; elle l'éprouva , ses pleurs recommencèrent à couler avec plus de violence , & je la trouvai en cet état.

Aiant été avertie de lieu où'elle étoit par ses filles qui l'avoient vûë de loin & qui ne s'en étoient pas approchées par respect. Qu'avez-vous , lui dis-je , ma belle Princesse ? effrayée de la trouver ainsi , & m'asseyant à terre auprès d'elle. Qu'avez-vous , Madame : avez-vous reçu des nouvelles du Roi qui vous affligent ? Non , reprit-elle , c'est moi-même qui me réduis ainsi avec une bassesse extrême. Une idée cruelle du Connétable , & plus persécutante que jamais est venuë me jeter dans ce désordre où vous me voyez. Enfin je suis plus foible que je ne l'ai jamais été. Gourmandez ma foiblesse , ma chere Comtesse, ne m'épargnez pas , faites-moi honte , je suis outrée de confusion contre moi-même. Helas ! lui dis-je , je suis bien

plus étonnée quand je voi qu'avec une si opiniâtre persévérance vous avez résisté à l'amour si fidelle & si désintéressé du plus aimable de tous les hommes. Car enfin si vous avez été sensible à un mérite si éclatant , il n'en a pas été pour cela plus heureux , & vous n'en avez pas moins souffert. Depuis quel temps , bon Dieu , vivez-vous dans la contrainte sans jamais vous laisser échaper à rien qui pût flatter sa passion ? vous tyrannisez incessamment la vôtre : qu'il seroit heureux s'il savoit seulement que vous avez pensé un moment à lui. J'y pense trop , reprit la Princesse, pour le repos de ma vie : je m'y suis abandonnée aujourd'hui avec une foiblesse que j'ai peine à comprendre moi-même. Vous m'avez quittée. J'ai passé dans

mon Cabinet , je n'ai pû rien faire , j'ai entendu la musique avec plaisir ; elle m'a conduite plus loin que je ne voulois. Je me suis ressouvenuë des danses que j'ai dansées avec le Connétable , des airs que nous avons tant chantez : ils m'ont ramené insensiblement à le même temps. La Fête de Venus , les Jeux de Flore , la Grotte de Didon , le Ballet des Satires , toute cette délicieuse harmonie est venuë renverser & confondre tout ce que j'ai conservé jusqu'ici de raison. Il faut même que je l'aye entierement perduë pour vous avoüer mes égaremens.

C'est ainsi que la plus sage personne qui ait jamais été m'avoüoit des mouvemens si involontaires , tandis que le Prince son amant n'osa jamais venir se montrer dans sa soli-

rude , tant il étoit soumis & respectueux, sçachant bien qu'il l'offenseroit mortellement ; car ayant prévu qu'il pourroit bien former ce dessein , elle m'ordonna de le lui défendre de sa part.

Le Roi s'ennuyant d'être si long - temps privé de la veüe d'une sœur si chere vint pour la ramener lui-même accompagné de la Princesse Renée, la Duchesse sa mère la reçût avec une froideur un peu radoucie, soit qu'elle voulut complaire au Roi son fils, ou qu'elle eut connuë toutes ses injustices.

Madame de Sancerre en étoit en cét endroit de l'Histoire de la Reine quand Madame de Caumont entra dans le Cabinet ; elle arrivoit de Paris, & ayant sçû que les Princeses Espagnoles étoient à la Cour,

elle venoit les voir , aiant fait une grande amitié avec elles durant le voiage de la Duchesse d'Alençon à Madrid où elle avoit suivi cette Princesse. Elles s'embrassèrent avec une grande tendresse , & après s'être bien dit des choses avec cette agréable confusion qui marque si bien le caractère de la véritable joye , Madame de Caumont leur dit que la Reine & la Princesse les attendoient pour s'aller promener ensemble.

Elles furent toutes quatre la trouver & monterent avec elle dans une espèce de chariot, leurs Dames & leurs filles suivirent à cheval, comme c'étoit la coutume.

La Princesse Renée demanda aux Espagnoles où elles en étoient des aventures de la Reine. Alphonsine prenant la

parole. Nous étions , dit-elle , à la maison de Campagne, où la Reine s'étoit retirée , & à un endroit qui m'a fait une vive impression par la peinture naturelle qu'a fait la Comtesse de Sancerre des effets de la Musique. J'ay crû être à tout ce qu'elle a dit, je me suis représenté tout ce que la Reine avoit senti , & la Musique a un charme si prodigieux pour moy , que je ne sçauois l'entendre sans être transportée hors de moy-même. Vous parlez , reprit la Reine , comme si vous n'étiez pas la plus gaye personne du monde , & il est étonnant qu'une ame qui aime la joye , se laisse si fort toucher à la musique. J'aurois bien plutôt crû que la Princesse d'Arragon l'auroit aimée. Je l'aime aussi , Madame , reprit-elle , & avec une telle passion que rien n'en peut approcher.

Je n'ai rien perdu de ce que Madame de Sancerre nous a dit , & en cét endroit de son recit , je me suis appliquée tous les mouvemens que la Musique a causez. Je suis persuadée, dit la Princesse, qu'on l'aime de quelque humeur que l'on soit , une personne gaïe peut s'atendrir , & une personne plus sérieuse ira d'ordinaire jusqu'à la passion.

Elles n'en purent dire davantage , parce que toutes les jeunes & belles personnes qui suivoient la Reine & la Princesse entourèrent leur chariot , & la plus part leur parlèrent. Alphonsine les regardoit avec un merveilleux plaisir , & préféroit dans son cœur les coûtumes libres de France à celles d'Espagne qui sont toujours contraintes ; elle se faisoit nommer tout ce qui lui plaisoit dans l'un & dans l'autre sexe. Je voudrois bien sçavoir ,

Madame , dit-elle à la Princesse Renée , qui est ce grand homme dont le visage est si agréable & si riant, qui est sur ce cheval isabelle à crin noir , & qui parle à cette jeune personne qui est si belle ; mais dont l'air innocent me fait croire qu'elle n'a pas tant d'esprit que de beauté. La Reine & celles qui étoient avec elle firent un éclat de rire aux paroles d'Alphonfine ; l'homme dont vous parlez , dit la Princesse Renée , s'appelle la Roche du Maine : c'est le plus galand Courtisan que nous aïons , l'esprit le plus délié , & le cœur le plus volage ; cette jeune fille à qui il parle s'appelle Pleuvant , elle est depuis fix mois auprès de moi , & je suis assurée qu'il lui jure dans ce moment un amour & une fidélité éternelle. Elle ne me paroît pas

trop raffinée non plus qu'à vous ? Je crains qu'il ne lui persuade tout ce qu'il lui dira.

Madame de Vandôme arriva à cheval avec la fille du grand Bâtard de Savoye ; & les Princesses quelque temps après descendirent dans un bel endroit de la forêt , & se promenerent à pied. Le Prince de Melphe prit cetems-là pour s'approcher de la Princesse de Salerne : La Reine qui l'estimoit beaucoup lui donna la main quelque tems, ensuite prenant Madame de Caumont, elle lui laissa une liberté entiere.

Alphonse fut un peu serieuse se voyant avec lui ; & elle eut une espèce d'embarras qui ne fit nulle peine à Caraciol. Il crut voir dans ses beaux yeux quelque langueur qu'il n'y avoit jamais remarqué. Belle Alphon-

fine , lui dit-il , aurez-vous imaginé quelquefois dans cette dure absence qui nous a trop longtemps separez que je mourrois d'ennui de ne vous voir pas, que je vous cherchois par toute la terre , & que tousiours plein de mon amour je vous donnois sans distraction tous les momens de ma vie. Seigneur , reprit la Princesse en rougissant , je crois qu'il n'y a pas trop de mal à vous avoüer une partie de ce que vous me dites. Je crois que vous nous avez plaintes & cherchées ; & je souhaite que vous ayez pensé à nous avec quelque sorte d'application mais Seigneur , dites - moi , ce qu'est devenu le Marquis du Guast ; que pensa-t-on chez l'Infante Isabelle quand on ne nous trouva plus ; & pourquoi me parroissez-vous attaché à cette Cour ,

Madame , reprit le Prince de Melphe , je vais vous apprendre tout ce que vous me demandez , & il me semble que je ne vous l'aurai jamais assez tôt dit

Il y avoit déjà quelque tems que l'on vous avoit enlevées vous & la Princesse d'Arragon avant que les premiers Gardes de la Maison de l'Empereur en fussent avertis. Quelque passant ayant vû de loin la violence qu'on vous faisoit en vinrent apporter la nouvelle, mais non pas assez-tôt pour y pouvoir remédier. On envoia de tous côtés par l'ordre de l'Empereur & nous courûmes avec plus de promptitude que les autres , le Marquis du Guast & moi , mais avec aussi peu de succès , & le lendemain n'étant arrivé qu'un peu tard à la cérémonie des nopces de l'Empereur, il nous en fit mauvais visage, quoi

qu'il dût excuser mieux qu'un autre les manquemens que l'amour fait faire , étant , comme vous le sçavez, le plus susceptible de tous les hommes. L'Infante Isabelle fut très-afligée de vôtre perte ; elle en fut touchée en amie & en Princeſſe glorieuſe auſſi qui ſentit vivement l'inſolence de l'attentat qu'on avoit osé commettre dans ſa maiſon. On ne connut que c'étoit le Duc de Nagera & Dom Sanche de Léve qui avoit eu cette audace que quand on ne les vit pas au Mariage del'Empereur. Il fut extrêmement irrité contre l'un & l'autre. Peſcaire étant mort ; le Connétable de Bourbon alla remplir ſa place dans l'Armée d'Italie , & le Marquis du Guaſt eut des ordres précis de ſe rendre auprès de luy. Du Guaſt ne quitta le deſeſpoir dans l'ame de

ne ſçavoir point où étoit la Princeſſe d'Arragon, lui & moi avions envoyé par toute l'Europe pour tâcher d'apprendre de vos nouvelles. Nous nous embraffames mille fois en nous ſeparant ; & l'Empereur m'ayant encore propoſé de lui remettre entre les mains l'Abruzze, parce qu'il ne luy manquoit preſque que cette Province pour être maître de tout le Royaume de Naples. Je le refusai, & jugeant qu'il vouloit me faire un mauvais parti, je le quittai & m'en allai en diligence à Naples, j'y trouvai le Prince vôtre pere outré de vôtre enlevement, & piqué auffi contre l'Empereur ; je luy communiquai le deſſein que j'avois pris de m'établir pour toujours en France, il l'approuva. Vous ſçavez ma Princeſſe que j'y avois déjà ſervi, & que j'y avois pour

ainsi dire honoré mes premières armes. Le Prince de Salerne me commanda de vous épouser en quelque endroit du monde que je vous trouvasse ; & voila une lettre , Madame , par où vous connoîtrez ses intentions. La Princesse Alphonsine la prit en rougissant , & la lut avec quelque desordre qui parut sur son beau visage , elle tâcha de se remettre pourtant , Seigneur , dit-elle à Caraciol , les ordres de mon père sont si précis que je vois bien que je ne puis lui desobéir sans attirer son indignation ; aussi ce n'est pas mon dessein , poursuivit-elle en souriant d'une manière agréable ; mais si vous le trouvez bon , quoi qu'il me prescrive ; écrivons-lui , Seigneur , que je suis ici , après quoi je ferai sans répugnance ce qu'il continuera de m'ordonner en votre

faveur , c'est reculer mon bonheur que de vous obéir , Madame , reprit le Prince de Melphe , mais il faut vous satisfaire , dit-il en soupirant. Heureux s'il n'y a point quelque raison funeste qui vous oblige à m'éloigner du bien glorieux que l'on a mis en ma disposition ; je vous ai vûë froide , & insensible pour moi en Espagne , je n'ai jamais connu en vous que le dessein de remplir vôtre devoir , quand le Prince de Salerne me destina à la gloire d'être vôtre époux. Verrai-je encore la même froideur en France , & ne puis-je me flatter qu'un amour aussi pur , aussi tendre , & aussi fidelle que le mien ait enfin pû toucher vôtre cœur. Seigneur , reprit Alphonsine , je dois en effet assez à la perseverance de vos sentimens pour ne plus devoir me contrain-

dre à vous cacher l'état de mon ame. Je n'ai point été insensible en Espagne, je ne le suis point en France. J'ai estimé votre mérite, je n'ai point haï votre personne, & j'ai cheri votre amour, me trouvant mille fois plus heureuse que je ne vous le puis dire, de ce que le Prince mon pere autorise des sentimens que mon cœur avoit reçûs avant ses ordres. Ah ! ma Princeesse, s'écria Caraciol, quel mortel eût jamais un sort pareil au mien ; les Dieux même n'ont pas une félicité si parfaite. Eh bien, Seigneur, continua-t-elle d'un air gai, je veux vous rendre semblable aux Dieux, & vous ferez heureux si le cœur d'une mortelle suffit pour votre bonheur. Mais dites-moi, je vous prie, que fait le Marquis du Guast ? il est en Italie, reprit le

Prince de Melphe avec le Con-
nétable, comme je vous l'ai déjà
dit & du moment que je vous ai
vûë, je luy ai depêché un hom-
me exprès pour l'avertir que
vous & la Princesse d'Arragon
étiez icy.

Caraciol alloit continuer, &
il disoit à Alphonse qu'il avoit
déjà appris au Roi les engage-
mens où il étoit avec elle, luy
ayant montré les lettres qu'il
avoit du Prince de Salerne qui
marquoient si bien sa volonté,
lorsque son aimable maitresse,
& luy furent abordés par la
Princesse Renée, & la Princesse
d'Arragon. Ils s'entretinrent
quelque tems ensemble, & Dona
Maria & le Prince de Melphe
se séparant un peu, il luy parla
de son cher Alphonse, & lui fit
une peinture vive de la tendres-
se de son fidelle amant.

Dans ce tems - là la Princesse Renée & la belle Alphonfine s'étant jointes à quelques personnes qu'elles virent parler avec tout l'enjouement & toute la liberté qui pouvoient les attirer ; elles y portèrent le même esprit. La Roche du Maine brilloit à son ordinaire , & en diverissant les autres , il se divertissoit le premier. Alphonfine & lui ne furent pas long-tems à faire connoissance ; il lui dit cent galantries. Elle les reçût à sa mode qui n'étoit pas éloigné du caractère d'esprit de celui qui les disoit. Il se forma entre eux dès ce moment une espèce de sympathie d'humeur ; ils étoient ensemble comme s'il y eût eu long-tems qu'ils se fussent connus. Ils se dirent de petits secrets , & il fut dans un merveilleux étonnement de voir comme elle luy demêloit

déjà les intrigues de la Cour ; elle lui dit sa pensée sur la fille du Bâtard de Savoye qu'on appelloit Vilars ; elle l'affura que Monmorancy l'aimoit aussi , non pas cela , lui dit-il , Madame , j'ay crû autrefois la moitié de ce que vous dites : Je m'interessois pour elle , & je craignis que Monmorancy ne l'aimât. Mais c'est un ambitieux qui ne s'attache qu'à la fortune, si Vilars n'avoit pas de si beaux yeux , & qu'elle fut aveugle comme elle ; ou qu'elle fut une negociation, ou un traité de politique , peut-être l'aimeroit-il , & pour Vilars, c'est une tigresse qui rebuteroit le chasseur le plus déterminé : Alphonsine rit à ces paroles ; & quoi que le Prince Hercule voulut rendre Madame Renée attentive à ce qu'il lui disoit ; elle rit aussi ayant enten-

du de qu'elle maniere la Roche du Maine s'expliquoit.

Le Roi avoit joint toute cette belle compagnie; & il étoit suivi du Roi de Navarre & de plusieurs Princes; il donna la main à la Reine sa sœur; & après s'être long-temps promenés, il la mena dans un fort bel endroit de la forêt, où il avoit fait dresser ses tentes, & où il lui donna un souper magnifique & aux Dames qui étoient avec elle; après quoi il y eut une musique qui n'empêchoit ni la conversation ni la promenade. La nuit étoit belle, & chacun se separa suivant l'envie qui lui en prit.

La Reine de Navarre & Alphonfine s'écarterent., & se voyant un peu éloignées elles remarquerent un homme qui les suivoit pas, à pas; elles eurent

peur , & retournant brusquement , la Reine appella les premières personnes qu'elle entendit ; car quoique la nuit fust agréable , elle étoit obfcure , & cet homme au premier accent de la voix de la Reine , avoit quité la route , & s'étoit enfoncé dans la forêt ; Alphonfine dit à la Reine qu'elle avoit senti quelque chose d'étrange à l'aproche de cet homme ; & la Reine lui répondit qu'elle avoit eu une émotion extraordinaire ; mais elles parlerent d'autres choses fans autre réflexion.

La Princesse Renée estoit avec Madame de Sancerre ; elles s'étoient un peu éloignées aussi ; elles entendirent courir près d'elles , & s'arrestant derriere un arbre sans parler , elles s'apperçurent qu'on s'arrêtoit aussi , & qu'après quelque silence , une

personne dit, à demi-bas, comme repondant à une autre. Non je ne sçaurois vivre, & voir tout ce qui devoit faire ma félicité entre les bras d'un autre ; & ces personnes se remettant à marcher leur voix se perdit. Ah ! dit la Princesse quel son de voix a frappé mon oreille. Et m'a percé le cœur, reprit Madame de Sancerre avec une agitation épouvantable. Ah ! ma Princesse. ne diroit-on pas que c'est la voix du Connétable ; elle-même, reprit Madame Renée, & ces paroles ne lui conviennent que trop ; je ne douterois pas que ce ne fust lui même qui les a prononcées, si contre toutes les apparences il les pouvoit préférer en ce païs-ci. Helas ! poursuivit la Comtesse de Sancerre : Je sens un frisson par tout le corps ; c'est sans doute le génie

de ce malheureux Prince qui vient se plaindre au tour de nous qui l'avons tant aimé, Elles en eussent dit davantage , mais elles se virent aborder par le Roi de Navarre , le Prince Hercule , Dragut , Lautrec & S. Sevrin qui leurs aprirent qu'il y auroit le lendemain bal où les masques feroient reçûs. Un peu après le Roi , la Reine & leur belle troupe reprirent le chemin du Château. Chacun se retira & tâcha de prendre un repos que toutes ces différentes personnes n'eurent pas également.

Alphonfine passa la nuit en amante satisfaite ; sa compagne fut éloignée de goûter un sommeil si tranquille , elle ne pensa qu'au Marquis du Guast dont l'absence l'inquiétoit , ses désirs lui faisoient de la peine , & sa peine augmentoit ses désirs.

Dés

Dés que les deux Princesses virent la Reine , le lendemain elles lui témoignèrent une grande envie de sçavoir le reste de ses avãtures , & quand la Reine eut diné elle les laissa avec Madame de Sancerre qui reprit ainsi le fil de son discours.

Suite de l'Histoire de la Reine.

Le Roi qui vouloit recouvrer le Duché de Milan , méditoit d'en faire la conquête ; il assembla ses Troupes , & manda au Connétable qui les commandoit sous lui de venir le retrouver ; il s'excusa sur une maladie. La mère du Roi empoisonna cette réponse , & elle fut bientôt après cruellement contente, quand deux amis du Duc de Bourbon le trahirent par un motif de conscience , & découvrirent ses traitez avec l'Empereur.

En effet il avoit conclu avec le Comte de Rœux , & il avoit envoyé la Motte des Noyers en Espagne chercher la ratification de Charles-Quint. Toute la terre a sçû ce fameux Traité , je me contenterai de vous dire qu'outre les Provinces que le Connétable devoit faire soulever , il devoit être créé Roi de Bourgogne , & joindre à cette Monarchie une grande étendue de pais. Mais un des articles , & qui étoit le principal , fut que le Duc épouserait Eléonor Reine de Portugal , & sœur de l'Empereur avec tout l'héritage de la Maison d'Autriche , si l'Empereur n'avoit point d'enfans.

Ce fut le seul article que l'aimoureux Bourbon refusa de signer , ne pouvant consentir que cet obstacle le séparât encore plus qu'il ne l'étoit de sa belle princesse.

Le Comte de Rœux revint obstiné à le lui faire signer, celui-là , plus que tous les autres , assuroit l'Empereur du Connétable, il résistoit , & il eût plutôt tout rompu , ne se pouvant résoudre à s'engager par cet article , mais la Duchesse d'Angoulême le détermina , & fit seule tout son malheur , celui de sa fille , celui du Connétable, & celui de la France. Le Traité de l'Empereur & du Connétable fut sçû par les deux personnes qui le trahirent , comme je l'ai dit. Le Roi qui l'aimoit & qui l'estimoit véritablement ne le crût pas d'abord , ensuite il espéra de le faire revenir à lui.

Il se résolut de l'aller trouver lui-même à Moulins, tandis que nous prenions la route de Lyon : Il reçût le Roi en criminel embarrassé de sa vûë. Le Roi lui fit

cent caresses , & sans plus se contraindre , laissant agir sa bonté naturelle : il lui dit qu'il sçavoit les traitez qu'il avoit faits contre lui, il lui dit comme il les sçavoit, & il lui promit de lui pardonner pourvû qu'il lui avoüât tout. Le grand cœur du Connétable souffrit d'une pareille generosité : Il avoüa tous ses crimes ; il ne s'avisa pas même d'y chercher d'excuses ; il se fit voir outragé par les injurieux procedez de la mère du Roi qui l'avoit si injustement dépouillé de tous ses biens. Le Roi lui en promit la restitution après la mort de sa mère , & la valeur tandis qu'elle vivroit. Le Duc moins touché de la generosité de ses offres que de la tendresse qu'il avoit pour celui qui les faisoit, promit d'être fidelle , & de rompre ces traitez, & assura le Roi qu'il l'iroit trou-

ver dès que sa santé le lui permettroit.

Il l'auroit fait , belles Princesses , touché de ses remords , pénétré des manieres si nobles & si franches du Roi , attendri par l'amour qu'il avoit pour la Princesse , tout le déterminoit à rentrer dans son devoir ; quand il reçut une lettre si desobligeante & si injurieuse de la Duchesse d'Angoulême , qu'il oublia tout ce que l'honneur lui dictoit pour ne se souvenir que de la haine qu'il lui portoit , & pour fuir d'un país qu'elle habitoit : sur tout elle faisoit une raillerie piquante & cruelle sur l'article de la Reine Eléonor ; & comme il ne l'avoit pas encore signé , elle en attribuoit le bruit à sa seule vanité , & disoit que l'Empereur & cette Reine n'avoient garde de vouloir d'un rebelle :

Elle fondoit cette raison sur tant de mépris que le cœur superbe & orgueilleux du Connétable ne peut les supporter. Dans ce moment il résolut de se vanger , le Comte de Rœux fut content ; le Connétable signa cet article important , & fut bien-aise par là de montrer à la Duchesse d'Angoulême & à toute l'Europe qu'un homme comme lui alloit à tout , & qu'il n'y avoit point d'honneurs si élevez où il n'eût droit de prétendre.

Voilà donc son traité en état d'être executé , & pour cela il se sauva de la maniere que toute la terre a sçû, suivi seulement du fidelle Pomperan.

Le Roi aprit à Lyon sa fuite , & son Conseil ne jugea pas à propos qu'il allât lui-même en Italie , & qu'il sortît de son Royaume , où l'on avoit lieu de

craindre une revolte , & même une guerre civile par la prodigieuse tendresse que tous les François avoient pour le Connétable , & l'estime dans laquelle étoit sa valeur.

Les parens du Connétable se piquèrent sur tout , quelque fort attachement qu'ils eussent pour lui , d'être fidelles au Roi ; & leur conduite & leur zèle sauverent la France. Le Duc de Lorraine son beau-frere fit paroître son affection pour le Roi. Les Comtes de Vendôme & de S. Paul firent pour leur pais cent actions éclatantes. Le genereux Lautrec sauva la Guienne , la Trimouille la Picardie. Je passe legerement par dessus des faits dont la posterité parlera mieux que je ne sçaurois faire.

Ce fameux rebelle voulut d'abord aller trouver l'Empereur.

Le Comte de Rœux l'en empêcha, lui remontrant qu'il ne falloit pas paroître devant lui ni devant la Reine sa maîtresse dans la posture d'un fugitif, & d'un Prince dépouillé ; qu'il falloit ne se montrer qu'en vainqueur, s'étant remis en possession des Provinces de son Appanage, & après avoir vaincu ses ennemis.

Dans cette pensée il s'arrêta d'abord à Gennevilliers, & envoya le Peloux Arnaud & tous ses autres amis pour faire soulever les François. Il leur en coûta cher par la perte de leurs biens, quelques-uns y perdirent la vie. Lautrec eut la douleur de se voir contraint de défendre Bayonne contre un Prince qu'il aimoit tant.

Bonivet apprit sa révolte avec une joye nompareille, & receut à Verceil où il étoit les Patentes du Généralat. Les Troupes

en eurent autant de douleur qu'il en eut de satisfaction. Elles le méprisoient , & ne pouvoient s'empêcher de faire la comparaison de ce Chef avec l'illustre Duc de Bourbon , dont ils pleuroient tous la fuite.

Il courut à Milan dès qu'il scût que Bonivet s'y acheminoit. La vanité de l'Amiral ne s'en promettoit pas moins que la conquête. Je ne puis vous dire toutes les belles & grandes choses que le Connétable fit. Il remportoit tous les jours quelque avantage , & faisoit à tous momens faire quelque perte à Bonivet. Enfin une fois il obligea Lanoy , un des Generaux de l'Empereur à suivre les François. Ce Chef peu expérimenté lui résistoit , si le Marquis de Pescaire ne se fût rangé de son avis , & n'eût avec lui forcé La-

noy. Ils poursuivirent donc l'Amiral qu'ils trouvèrent près de Kavissingue marchant en Bataille. La lune étoit levée, il faisoit clair comme en plein jour, Il n'eût pas été juste aussi que tant d'actions héroïques se fussent passées parmi les ténèbres & l'obscurité. La première attaque fut impétueuse, & repoussée des François avec chaleur, & l'invincible Duc de Bourbon aiant enfin reconnu son indigne Rival, lui cria d'aussi loin qu'il l'apparçût, & l'aborda avec cette noble fierté qui l'accompagne dans les combats : il s'attacha à lui

Bonivet ne lui opposa pas une valeur égale ; mais il se défendit avec un grand courage. Il eut l'honneur en cette occasion de mesurer les armes avec celles du second Prince du Sang. Elles lui

furent funestes , & le vaillant Prince vit bien-tôt rougir les siennes du sang de l'Amiral. C'est ici, lui dit-il , Bonivet , où vous devez justifier par vostre valeur l'audace de vos pensées , & me faire voir si vous étiez digne d'entrer en quelque concurrence avec moi.

En disant cela, il lui perça le bras droit , & voyant par là l'Amiral sans défense , il dédaigna de l'achever. Va malheureux , lui dit-il ; reçois la vie de ton plus mortel ennemi !

Ce vaillant Prince porta ailleurs ses coups redoutables & le désespéré Bonivet ne songea qu'à se retirer pour ne pas tomber encore une fois entre ses mains. Il remit son emploi à l'illustre Bayart , & comme au plus digne , il lui laissa le commandement de l'Armée. Bayart l'ac-

cepta , & lui dit avec une généreuse liberté de parler que le mal étoit sans remède , mais qu'il alloit mourir & sauver les restes de l'Armée. Il tint parole, ce Guerrier si fameux , il se couvrit dans ces derniers momens d'une gloire immortelle aussi bien que Vandeneffe son compagnon d'armes qu'il avoit fait son Lieutenant.

Je ne puis m'empêcher de vous dire que l'illustre Bayart tout percé de coups se fit mettre au pied d'un arbre le visage tourné du côté des ennemis. Le Connétable le trouva en ce pitoyable état. Comme il l'avoit beaucoup aimé , & qu'il l'estimoit infiniment , il donna des larmes au malheur de ce grand homme. Ah ! Mon cher Bayart, lui dit-il ! Eh comment vous vois-je ? faut-il que vous périss-

fiez ainfi ? pour avoir obeï à Bonivet auquel vous étiez en toutes manières fi digne de commander. Seigneur , lui répondit Bayart , je ne veux point de vôtre pitié , je meurs en homme de bien en servant mon Roi & ma patrie. Mais vous , grand Prince , que faites-vous ? vous avez les armes tournées contre ces genereux François qui vous aiment fi tendrement. Ah ! fi la Cour vous avoit offensé, falloit-il pour cela les punir de fes crimes ? Il ajoûta à ces paroles un discours fi touchant que j'ai fçu que le Prince en toute fa vie n'avoit été fi penetré, ni fi preffé de fes remords.

Pour vous dire encore un mot fur cet illustre Chevalier, le Marquis de Pescaire étant arrivé , & voyant le genereux Prince occupé à vouloir le faire

penſer, il fit dreſſer en cet endroit une ſuperbe tente, & durant quatre ou cinq heures qu'il vécut, on lui rendit tous les ſoins, & tous les ſervices qu'il auroit pû recevoir dans le ſein de ſa famille, tant il eſt vrai que la vertu trouve des admirateurs même parmi les plus grands ennemis.

Après cette victoire ſignalée que le Duc de Bourbon avoit ſi abſolument remportée, Bonivet revint à la Cour; mais ſi au fond du cœur il avoit de la honte il n'en fit pas moins paroître d'audace ſur ſon viſage: Il attribua ſon malheur au ſort des armes qui ne ſont pas toujours heureuſes même entre les mains des Héros. Il fut fort bien reçu par l'adreſſe de la mere du Roi, qui le ſçachant ennemi irréconciliable du Connétable le lui

voulut toujours opposer.

Il persuada le jeune Monarque d'entreprendre lui-même la conquête du Duché de Milan ; & comme il écouta aussi volontiers son ardeur guerrière que les avis de son favori, il se préparoit à marcher lorsque la mort lui ravit la Reine son épouse. Cette aimable Princesse fut universellement regretée ; & pour la mémoire des vertus de Loüis XII. son pere , & pour les belles qualitez qu'elle possédoit. Dans cette perte generale rien ne fut égal à la douleur de Madame Renée sa sœur , ni à celle de la Duchesse d'Alençon.

Le jour qu'elles menoient le Düeil , le jeune Roi de Navarre arriva à la Cour. C'est un Prince tres-bien fait , comme vous le voïez. Il vit la Princesse à cette funeste ceremonie : tout étoit

lugubre au tour d'elles ; sa tête étoit couverte de voiles noirs & ses yeux divins éclatoient à travers ces sombres nuages & tous noyez de larmes , ils lançoient des traits qui ne pénétroient que trop dans l'ame de ce jeune Monarque. L'amour prit ce moment fatal pour l'assujétir : Il aima dès lors la Princesse ; & il l'aima si éperdûment que rien dans le monde n'est encore égal à son ardeur.

Il présenta la main à la Princesse en revenant de la Pompe funébre. Mille feux brilloient autour d'elle. Elle brilloit elle-même de plus de feux , & elle en alluma de plus durables dans le cœur du jeune Prince. Il parut tout troublé & tout agité en la considérant , elle essuïoit encore ses pleurs, il fut prest d'en répandre. Que

vous êtes à craindre , lui dit-il , dans cet état de douleur : Que devez - vous être dans un état ordinaire ? que suis-je venu voir ici. O dieu ! quelle merveille , on n'a ni la force , ni la volonté de vous résister. La Princesse ne lui répondit que par un air modeste ; & le jeune Roi voyant ses femmes autour d'elle , & qu'elle avoit besoin de repos , se retira après lui avoir fait une profonde reverence.

Le Roi dont la douleur étoit modérée voulut prendre ce temps-là pour exécuter ses desseins sur le Milanois. Il partit excité par l'ambitieux Bonivet qui croyoit réparer son mal-heur & qui prétendoit autant s'élever par le moyen de la guerre , comme il l'avoit été par les agrémens de sa personne & l'adresse de son esprit.

Le Roi prit le chemin d'Italie, je ne vous diray point que pendant qu'il s'arrêta à Lyon, & chez le Duc de Savoye le Connétable fit cent exploits glorieux, & vainquit par tout où il porta ses Armes victorieuses. On luy avoit donné Moncade pour l'observer, & pour luy conseiller toujours des desseins avantageux à l'Espagne. L'Empereur fut en effet si content de ce qu'il s'acquittoit si bien de sa commission, qu'il l'éleva au plus haut degré d'honneur, & luy donna le commandement de l'Armée Navalle.

Le Duc de Bourbon continua ses progrez & ravageant la Provence voulut aller à Rome. Moncade traitta ce dessein de temeraire, & l'arrêtant devant Marseille inutilement, ce fameux rebelle leva le siege & revint à Milan.

Il faut abréger des matieres , où je suis tres-ignorante. Bonivet ayant toute la jeunesse de l'Armée pour luy entraîna le Roy à sa perte. C'étoit un Echo retentissant qui repetoit ses volontez. Ils faisoient de continuelles railleries sur l'Armée des ennemis : ils disoient qu'elle étoit toute délabrée ; & comme ils connoissoient l'inclination amoureuse du jeune Prince , ils luy promettoient la possession de la plus grande beauté de la terre. C'étoit une jeune fille qui étoit renfermée dans Milan , & que Colone avoit passionnément aimée.

Je viens sans art à vous parler de la perte du Roy à la bataille de Pavie. Jamais journée n'a été plus illustre pour les vaincus comme pour les vainqueurs : ils se couvrirent également de

gloire. Le Marquis du Guast commandoit le premier corps d'Infanterie , & vous fçavez que sa valeur ne contribua pas peu à cette grande Victoire. Le Prince de Melphe s'y signala hautement, mais il faut dire la verité. Le fameux Bourbon se trouva par tout & fit tout , il sembloit luy-même le démon des batailles tant il fut formidable ce jour-là.

Après avoir parlé de la valeur de cet illustre Guerrier, que pourrois-je vous dire de celle d'un jeune Roy , qui oubliant ce précieux caractère s'exposa comme le plus simple Soldat , & fit toutes les fonctions du plus grand Capitaine. Il est certain , Princesses , que nôtre genereux Monarque fit des miracles de sa personne ; mais enfin sa valeur ceda au nombre, ou à la destinée du Duc de Bourbon. Il fut couvert

de quatre prodigieuses blessures; & se voyant environné d'ennemis il ne sçavoit à qui se rendre, lorsque Pomperan accourut , après avoir vû son Cheval percé qui tomboit sous luy. Ce grand Prince avoit une blessure au front , & le sang qui en couloit défiguroit tout son visage. En cét état il étoit encore plus terrible , & ne laissa pas d'être reconnu par Pomperan. Il écarta les Espagnols ; se prosterna devant son Roy qui eut quelque joie de le voir. Qu'elle dura peu! car Pomperan ayant envoyé chercher le Duc de Bourbon , il parut , & le Roi fremissant à sa vûë le traita avec la hauteur d'un maître irrité, & protesta qu'il ne se rendroit jamais à un ingrat & à un rebelle ; & se tournant de l'autre côté avec un air aussi impérieux que s'il eût été au milieu

de son Armée , triomphante, il commanda qu'on allât chercher Pescaire , du Guast ou Lanoy. Lanoy eut la gloire de luy présenter la main , & de recevoir sa foy : Il fut mené au camp ennemi ; & à son souper le Duc de Bourbon se mettant à genoux luy presenta la serviette. Le Roy demeura assez de tems irrésolu pour consulter ce qu'il devoit faire : mais ayant jetté les yeux sur le Pricce , il vit les siens mouillez de quelques larmes : & son visage rempli d'une si profonde tristesse que les sentimens du malheureux Connétable se faisant passage en un moment jusqu'à l'ame du Roy , il se sentit tout à coup adoucir , & souffrit ses services. Vous n'ignorez pas sans doute une particularité qui arriva pour lors , mais je la trouve si belle , & j'ay tant de

plaisir à y penser que je ne puis m'empêcher de vous la redire. Comme le Roy étoit à table , quelques Espagnols entrèrent , pour voir quelle contenance pouvoit tenir un vaincu de cette espèce : peu à peu la troupe grossit ; enfin toute l'Armée s'y rendit , de façon que l'on fut obligé de lever les murailles de sa tente. Ils étoient venus d'abord comme des vainqueurs indiscrets, qu'une curiosité insolente peut-être attiroit : Mais qu'ils changèrent bien-tôt , quand ils virent ce généreux captif avec toute la Majesté d'un grand Roy qu'ils virent ce jeune Prince si beau & si tranquille. Il fit à tous un accueil agréable ; il parla peu mais il parla juste , il loüa quelques actions de valeur qu'il avoit vûës , sur tout , exalta celles du Marquis du Guast. Les Espa-

gnols furent épouvantez de le voir dans une si grande infortune si fort maître de luy-même; ils l'admirèrent & l'adorèrent presque ; ils comparèrent son courage avec la vie oisive de l'Empereur, ils alloient jusqu'à le souhaiter pour maître. Un murmure agréable s'élevoit déjà , & flatoit avec plaisir les oreilles de cet illustre Prisonnier , quand les Chefs Espagnols firent retirer ses généreux Soldats.

Je n'ay pû m'empêcher de vous dire une chose si remarquable , & dont vous aurez sansdoute entendu parler.

Je tais tout ce qui se passa pour conduire le Roy à Madrid ; le brave du Gualt le mena à Piquetons , & de là Lanoy le ravit à la générosité du Duc de Bourbon ; car il est certain qu'il avoit formé le dessein de le sauver , &
de luy

de luy rendre la liberté ; mais on le soupçonna , & on le mena par ordre de l'Empereur à Madrid.

Il eût bien des Compagnons dans sa captivité. Le jeune Roy de Navarre fut pris , & se sauva par adresse , comme vous le sçavez aussi bien que le Comte de S. Paul. Le Marechal de Montmorancy , Brion , Fleurange , Genouillac , Lorge , Rochefort , Montejeau , Boissy . Curton & Lengey , furent faits Prisonniers.

Pour les morts ils furent sans nombre : j'y perdîs le Comte de Sancerre , le Duc d'Alençon mourut ; & il sembloit qu'il y eût une fatalité , que la Princesse & moi eussions été mariées en même jour , & que nostre veuvage fût le même jour aussi.

La Trimouille finit là une vie

bien glorieuse, Tonnerre mourut aussi , le Grand Maître de S. Severin , Clermont , d'Amboise , le Marechal de Chabanne, d'Aubigny , Maratin , le généreux Tranc & son brave fils.

Les Bandes Noires firent des actions prodigieuses de valeur; Suffole & Vaudemont qui les commandoient sous Fleurange, se firent tailler en pieces, & l'on les rencontra après la bataille sous un tas de morts, où ils avoient trouvé une digne sépulture.

Pour le malheureux Bonivet auteur de tant d'infortunes , se reprochant trop tard sa faute, il n'écouta plus que son désespoir, il dédaigna de se sauver ; & après avoir cherché vainement le Connétable pour avoir la gloire de mourir de sa main , il leva audacieusement la visière de son

Casque , & tendit la gorge à l'épée du premier Soldat , qui le tua. Comme il étoit superbement armé il fut bien-tôt dépouillé ; & le Duc de Bourbon qui le cherchoit par un motif d'animosité & de vengeance , sentit bien-tôt sa fureur désarmée , quand il le vit ainsi nud & mort. Il fremit à cette vûë , & se contenta de dire en passant : *Ah ! mal-heureux , tu es cause de la perte de la France & de la mienne.*

Je me suis peut-être un peu trop étenduë , belles Princesses , sur le malheur qui arriva à ma patrie en ce triste jour ; mais je n'ai pû retenir un zèle qui m'a menée trop loin , & qui vous a sans doute ennuiées.

Je ne saurois vous exprimer nôtre désolation à ces tristes nouvelles , outre le malheur général , chacun en avoit à regretter quel-

qu'un en particulier. La Princesse fut sensible à la mort du Duc d'Alençon ; mais elle fut inconsolable de la captivité du Roi son frere. En partant il avoit laissé Madame d'Angoulesme Régente , & elle se servoit de son autorité pour calmer tout dans ce terrible désastre , & pour se mettre en état de négocier la liberté de son auguste Fils.

Que ne pensa point la Princesse dans un si grand malheur ? Prêtez-moi votre secours, épargnez-moi la peine de vous le dire. Jamais elle n'avoit encore rien senti de si touchant pour son cœur que la fuite & la rébellion du Connétable : je ne vous en ai point parlé , parce que les regrets qu'elle fit, son indignation contre lui , & les retours de sa tendresse qui ne paroissoit jamais

que malgré elle, étoient des choses qui auroient mené mon discours trop loin. Hélas ! si ce que je viens de vous dire fut la première & plus vive douleur de cette malheureuse Princesse, la déplorable victoire du Connétable, & la prison du Roi fut ce qu'elle éprouva en sa vie de plus sensible. Ah ! Madame de Sancerre, me disoit-elle, concevez-vous que c'est le Duc de Bourbon qui gagne une bataille, & ce n'est pas pour nous. Il est le Dieu de nos Ennemis, il ravage sa patrie, il tue les François, & prend le Roi mon frere prisonnier ; & tout cela se fait par un homme qui m'aime. Cet homme qui m'aime m'enfonce un poignard dans le sein, il l'ouvre, il y cherche mon cœur, pour le percer de cent coups mortels. Ah ! Madame de Sancerre, avec - vous jamais vû

de telles circonstances , avez-vous vû une personne aussi malheureuse que moi ?

Hélas ! Madame , lui dis-je , nous sommes tous malheureux ; ce n'est pas l'infortuné Connétable qui nous afflige ainsi , c'est son destin cruel. Il a pleuré sa victoire , j'en suis sûre : il pleure tous nos malheurs , & peut-être est-il aussi à plaindre que nous. La Princesse soupiroit : Vous ne le haïssez pas , s'écrioit-elle , eh bien , je le haïrai donc toute seule ; mais qu'elle se trompoit , & quelque tems après quand nous fîmes que le Roi étoit à Madrid , un jour qu'elle & moi nous nous promenions , nous vîmes un garçon du Jardin , qui quittant son travail alla cueillir quelques fruits , qu'il presenta à la Princesse ; elle les reçût avec sa bonté ordinaire ; & comme il vit

qu'il n'y avoit que moi auprès d'elle, il lui presenta une lettre. La Princesse & moi le regardant fixement, nous le reconnûmes en même tems pour le Peloux : Le cœur battit un peu à la Duchesse d'Alençon, elle refusa cette lettre en rougissant ; Mais ce fidelle ami du Connétable prenant la parole lui scût dire des choses si touchantes jointes à celles que je dis aussi, qu'elle la prit enfin, & y lût ces paroles.

Puis-je vous parler, Madame, reconnoîtrez-vous le plus fidelle Amant du Monde sous la figure d'un cruel ennemi. Ah, Madame, que je souffris à prendre le plus insupportable parti que mon cœur pouvoit envisager. Vous sçavez les outrages que l'on m'a faits, & sans conter le reste, vos rigueurs m'ont entraîné dans le crime que j'ai commis : J'ai

gémi mille fois du malheur de ma Patrie, je me reproche tous les maux qui sont arrivez, & mes remorts déchirent mon cœur avec une persécution sans relâche. Je ne vous dirai point, Madame, que j'avois résolu d'enlever & de sauver le Roi mon Seigneur; la fortune a trompé mon dessein: mais je parts dans ce moment, je serai à Madrid aussi-tôt que lui, j'ai des amis dans le Conseil d'Espagne, je vais tout soulever pour lui, jusqu'à me servir du crédit de cette Reine, que l'on destine pour la récompense de mes perfides services; Je ne serai jamais à elle, Ces engagements contrainsts où l'on m'a jetté, ne rompront jamais ceux où je me suis livré avec une volonté si pleine & si parfaite. Le tronc de tout l'Univers ne me scauroit tenter, dès que le moindre espoir peut briller en ma faveur. En dis-je trop, Madame; & si nous trouvons les moyens

de rendre la Paix à deux grands Empires, me défendrez-vous de prétendre à la gloire de pouvoir vivre auprès de vous ?

Le Peloux nous raconta au long comme le Prince s'étoit ouvert au Marquis de Pescaire pour délivrer le Roi, & que cet Espagnol lui avoit promis son assistance, qu'il s'étoit acquise par les plus sensibles promesses des dons les plus précieux. Il nous recita tous leurs projets au long, dont apparemment vous avez entendu parler. Et Lanoy les ayant découverts en avoit averti l'Empereur, & avoit lui-même enlevé le Roi, & le faisoit conduire à Madrid. La Princesse par mon conseil crût devoir répondre au Connétable, quand ce n'eût été que pour ne rien négliger de ce qui regardoit les intérêts d'un

frère qui lui étoit si cher. Mais elle ne s'y pût résoudre sans consulter la Princesse Renée , qui fut absolument de mon avis , & qui lui dit, qu'elle le devoit faire. Voici sa lettre.

Je vous reconnois , Seigneur , malgré l'état effroyable où vous me paroissez , & vous pourrez me parler , quand vous me direz que vous travaillez à la liberté du Roi. Ne perdez pas un moment pour un dessein si généreux , & qui peut effacer, & faire oublier vos crimes. Employez tout pour réüssir , jusqu'au pouvoir d'Eleonor. Cette Reine qui est entre vous & moi m'empêche d'en dire davantage .

Après avoir écrit cette lettre , la Princesse me la fit lire , & la fermant brusquement , elle me pria de la donner au Peloux , me

disant que si elle la relisoit, elle ne se résoudroit jamais à l'envoier. Il ne croira pas, disoit-elle à la Princesse Renée, que c'est le salut du Roi mon frère qui m'a obligé à lui répondre ; il se flattera que j'ai conservé pour lui une bienveillance, dont il ne se devoit pas trouver digne, s'il se faisoit justice : Et pour-quoi, lui répondit-elle, ne voulez-vous pas qu'il se flatte, il en servira mieux le Roi ; & s'il pouvoit penser que vous seriez la récompense de ses services, il ne trouveroit point d'obstacle à ses desseins : Et la Reine de Portugal, s'écria-t'elle, qu'en voulez-vous faire, ne doit-il pas l'épouser ? Et ne vous la sacrifie-t'il pas dans sa lettre, repris-je ? c'est peu de chose que son engagement ; les plus solennels se rompent tous les jours entre les

personnes de vostre qualité. Le même intérêt qui les unit dans une rencontre, les sépare pour jamais dans une autre.

Vous êtes cruelle, me dit la Princesse, de me parler comme vous faites, ne me laissez voir que la liberté du Roi, ne faites point naître des espérances qui me seront peut-être fatales. Je sçai que je suis libre, & que je puis sans crime laisser paisiblement l'idée du Connétable dans mon cœur. Hélas, Madame, c'est le seul plaisir que j'ai goûté dans ma vie, & c'est le seul tems où je l'ai pû aimer innocemment; je jouïs en tremblant de cette innocence. Si le Ciel vouloit nous être enfin favorable, que nous serions heureux. Je n'ose me flatter; n'aidez point à ma foiblesse, j'en sentirois plus vivement mes maux, si j'avois encore à être

misérable. Ah ma Prinbesse, interrompis-je tout sera pour nous : jouissons d'un espoir agréable. Quoi disoit-elle à demi bas, & comme craignant que l'air n'emportât, & ne fit entendre les paroles, je pourrois être unie avec ce Prince si charmant, & si aimé. Madame de Sancerre une amante comme la mienne ne sauroit supporter une satisfaction si entière, je suis sensible, ne portons point ma pensée jusqu'à ce bonheur.

Le Roi de Navarre qui s'étoit rendu auprès de la Regente nous vint interrompre, & accabla Madame d'Alençon de la continuation d'une amour qu'elle ne pouvoit souffrir d'autant moins qu'elle le voïoit appuié par sa mère, qui le favorisoit en tout.

Cependant on négocioit autant.

qu'on pouvoit pour la liberté du Roi , & le Maréchal de Monmorancy s'y employoit avec toute son adresse, & cette capacité qu'il a pour les grandes affaires ; mais celles de cette nature sont toujours difficiles & d'une grande longueur. La Princesse en avoit plus de chagrin que les autres , & tous les obstacles qu'on ne surmontoit pas assez promptement lui étoient insupportables.

Un soir qu'elle étoit dans la rêverie que lui caufoit la prison du Roi son frere , j'entrai dans son cabinet suivie d'un homme , qui quoi-que déguisé fut biẽ-tôt reconnu. C'étoit le Peloux qui apportoit un paquet : elle l'ouvrit & fut étrangement surprise d'y trouver une lettre du Roi avec une autre du Connétable , elle prit avec precipitation celle du Roi , & la portant à sa bouche

avec transport , elle lui donna mille baisers : son saisissement fut si grand qu'à peine pût-elle lire ces paroles

Le Duc de Bourbon répare autant qu'il peut les fautes qu'il a commises, il travaille à ma liberté, & pour sa maîtresse qu'il me cede, je lui promets ma chère sœur. Ne m'en dites point, & si vous avez de la tendresse pour moi regardez le Connétable comme un homme que je vous prie de vouloir prendre pour époux. La persévérance de son amour mérite une si charmante récompense. Cet article de la paix est entre l'Empereur lui & moi. Vous comprenez bien ma chère sœur les raisons que nous avons pour ne le rendre pas public, entrez dans nôtre secret, mais aimez moi assez pour le recevoir avec joie & témoignez à celui qui m'oblige que je puis vous donner.

*Vous êtes le seul bien qui me reste ,
& le seul aussi qui puissiez paier
dignement le prix de ma liberté ,
à Dieu,*

La Princesse ne sortit pas d'é-
motion pendant qu'elle lût cette
lettre , & tâchant de ne point
faire connoître ses neuemens
au Peloux , elle ouvrit celle du
Connétable ; elle y trouva ces
patoles.

*Ce seroit à vos pieds, Madame, où
j'entendrois l'Arrest que vous pro-
nonceriez sur ma destinée , si l'inté-
rest du Roi ne me retenoit auprès de
lui. Le désavoüerez vous des promes-
ses glorieuses qu'il me fait. J'ai tout
bouleversé ici. J'ai changé les esprits
en sa faveur , & les cœurs mêmes ne
m'ont pas résisté. Ne puis-je rien faire
sentir au votre , ne puis-je y faire
naître des sentimens qui s'unissent*

aux esperances que l'on me donne.

La Princesse se rendit maîtresse d'elle-même autant qu'elle le pût ; elle sentit bien qu'elle rougissoit en priant le Peloux de l'instruire un peu mieux des choses qu'on lui mandoit. Il lui en fit un détail fort étendu ; & lui dit que l'Empereur & le Roi avoient conclu le mariage du Roi avec la Reine Eléonor , & celui de la Princesse avec le Connétable : Il ajouta que la Reine de Portugal en avoit paru avoir de la douleur, mais aux yeux seulement du Duc de Bourbon qu'elle témoignoit perdre à regret. Le Peloux nous dit que dès qu'on seroit convenu de ce qui se traitoit en public , on concludroit promptement ce qu'on avoit arrêté en particulier, & que selon les apparences la

paix seroit bien-tôt faite.

Je vous avouë que je n'ai jamais eu tant de joye que j'en eus alors , & qu'ayant eu peine à la cacher devant le Peloux elle éclata avec d'agréables transports, quand je n'eus plus que la Princesse Renée pour témoin. Je passe tout ce que nous dimes, il vous est impossible de ne le pas imaginer.

Il faut renvoyer le Peloux. Voici ce que la Princesse répondit au Roi.

Vous pouvez disposer de tout , Seigneur , de ma vie , comme de ma personne. Peut-on trop acheter ce que l'on aime si passionnément. Je vous reverrai donc Seigneur , selon toutes les apparences & votre vûë si désirée fera bien-tôt ma félicité.

Cette lettre qui marque si

bien sa violente affection pour le Roi son frère, fut écrite dans le premier emportement de sa joie ; elle montra moins celle qu'elle avoit pour le bonheur que l'on préparoit au Connétable, voici ce qu'elle lui mandoit.

Achez , Seigneur , toutes vos entreprises & puisque le Roi autorise ce que je vous puis dire , puissent tous vos projets avoir une heureuse exécution ; & veüillent les destinées ne vous être plus contraires.

Que le Connétable sentit vivement le charme de ce peu de paroles ; j'ai sçû belle Princesse , qu'il en pensa mourir de joie ; que ne fit-il pas pour avancer de si importantes négociations.

Il sembloit qu'un esprit familier avertissoit la Duchesse d'Angou-

lême des desseins qu'on formoit à Madrid contre son amour. Elle persecutoit incessamment sa fille en faveur du Roi de Navarre ; & elle lui parloit bien plus de sa passion que ce Prince ne l'osoit faire lui-même. La Princesse s'abandonnoit doucement à des esperances legitimes, & son cœur si tendre en sentoît un plaisir qui lui avoit été inconnu jusqu'alors : elle avoit donné de si austères bornes à sa tendresse, ou plutôt elle l'avoit si cruellement cachée toute sa vie au Connétable, que c'étoit avec une joie toute pure qu'elle s'y livroit entièrement par les ordres du Roi son frère. L'importunité du Roi de Navarre la fatiguoit bien quelquefois, mais après tout ni ses soins assidus, ni les sollicitations de sa mere ne l'empêchoient pas de goûter avec douceur des espé-

rances que jusqu'à ce moment elle n'avoit jamais osé concevoir.

Nous attendions des nouvelles d'Espagne avec des impatiences extraordinaires; mais un tems si considerable se passa sans que nous en eussions , qu'enfin nous en fumes allarmées. Je cachois aisément mon inquietude à la Princesse : parce que je tombai malade d'une certaine langueur qui accable , & qui fait que tous les chagrins qu'on a sont attribuez à une espèce d'indolence : Mais la Princesse senti vivement une circonstance qui lui donnoit de justes soupçons de quelque malheur : Elle en fut d'abord agitée , & cherchoit à penetrer tout ce qui pourroit traverser son bonheur. Ensuite elle se plongea dans une rêverie profonde ; elle se retiroit souvent

en particulier , parce que l'ac-
cablement où j'étois m'empê-
choit d'être aussi souvent auprès
d'elle que j'avois accoutumé.

Un jour que je fus frappée de
l'état pitoïable où je la voïois ,
je me traînai comme je pûs de
mon appartement au sien : je la
trouvai écrivant , quelques lar-
mes couloient sur ses belles jouës,
je m'avançai sans qu'elle me vît ,
& je lûs ces vers qu'elle avoit
écrits.

*Mes yeux n'avez-vous pas assez
versé de larmes.*

*Triste cœur , avez-vous encore des
soupirs .*

*Je sens de nouvelles allarmes ;
Ai-je encore à sentir de nouveaux
déplaisirs,*

Je posai doucement ma main
sur ce papier , non ma Prin-

cesse, lui dis-je, vous n'aurez plus de nouveaux déplaisirs, sechez ses pleurs, ouvrez vôtre ame à la félicité parfaite qui vous attend. Hélas à peine avois-je prononcé ces paroles si éloignées de la verité, qu'un Courier d'Espagne entra chargé de passeports pour la Duchesse d'Alençon que le Roi demandoit, parce qu'il étoit dangereusement malade.

Quelle douleur ! figurez-vous, tout ce qu'elle a d'affreux & de touchant quand elle vient percer un cœur qu'il sçait aimer.

La Princesse poussa des cris, versa des larmes, vouloit mourir; mais sa raison reprenant bientôt un empire qui lui étoit naturel, elle se mit en état de partir la nuit même pour aller trouver ce cher frere. Ce fut en vain que la Régente vouloit par de

frivoles précautions retarder un voyage, dont elle craignoit tant l'issuë, & dont elle étoit au désespoir. Madame d'Alençon ne l'écouta pas, & lui dit nettement que quand il y alloit des ordres du Roi, elle pouvoit bien n'être pas soumise à ses avis une fois en sa vie.

Elle partit, & j'eus la douleur sensible de ne la pouvoir suivre. C'étoit la première fois depuis nôtre enfance que nous nous étions séparées.

Vous sçavez, belles Princesses, comment elle arriva à Madrid, vous sçavez que toute la Cour fut ébloüie à l'aspect de cette vive lumière, & que la Princesse porta des feux dans tous les cœurs, que vôtre Empereur les ressentit, & que les plus graves Ministres n'en furent pas exçts, mais vous ne sçavez pas le particulier

ticulier de toutes ces choses, sur tout, ce qui se passa entr'elle, & l'infortuné Connétable.

Le Roi voulut que le Duc de Bourbon fût auprès de lui à l'arrivée de sa sœur. Ainsi ce fut l'Empereur seulement qui alla au devant d'elle. Car comme toutes les actions d'éclat sont sçûës, on vouloit dans ces commencemens ménager la mere du Roi qui n'auroit pas manqué d'interpreter à mal cet empressement, & d'opposer peut-être des obstacles aux desseins secrets qui s'étoient formez dans cette Cour; mais l'amour en fit assez naître, ce Dieu se nourrit & de discorde & de pleurs.

Les premiers regards de la Princesse soumirent l'Empereur, & les premieres résolutions qu'il fit furent de l'enlever au Connétable. Son amour & la surprise qu'il

eût de voir cette miraculeuse beauté , parurent malgré qu'il en eût dans le désordre qu'il fit voir dans sa personne & dans son discours. Madame d'Alençon le receut avec une gravité pleine de charmes , & lui demanda le plutôt qu'elle pût à voir le Roi son frere : Il lui presenta la main avec beaucoup de respect , & la mena jusques dans la Chambre du Roi ; elle se jetta dans ses bras languissans , ils s'embrasferent mille fois. Le Connétable le soutenoit , il regardoit la Princeesse , elle lui rendoit ses regards , & l'Empereur vit trop dans les yeux de ces tendres amants de quoi faire naître une jalousie qu'il ressentit aussi-tôt que son amour.

Quand la Princeesse eut été quelques heures en particulier avec le Roi , l'Empereur la vint

prendre, & la conduisit à son appartement, où la Reine de Portugal la vint visiter. On remarqua qu'elle rougit, & qu'elle soupira en voyant Madame d'Alençon; elles se firent un accueil honnête, & tel qu'il se pratique d'ordinaire entre les personnes de ce rang.

Quand la Princesse fut débarrassée de toutes ces importunes ceremonies, & après qu'elle eut soupé, n'ayant auprès d'elle que quelques-unes des filles qu'elle avoit amenées. Le Connétable suivi de Pomperan entra dans sa Chambre, il courut se jeter à ses genoux, & il les embrassa avec des transports que je ne suis pas capable de vous représenter. La Princesse se sentit saisie à sa vûë; elle le reçût pourtant de la maniere qui pouvoit le plus le satisfaire, & le pria de se relever

en lui tenant la main ; elle avoit un trouble dans les yeux ; & des regards si vifs & si tendres que le cœur sensible du Connétable ne fut pas assez fort pour supporter tant de joie , il se fit un long silence entre deux personnes qui avoient tant d'esprit , & qui avoient tant de choses à se dire. Enfin le Connétable le rompant le premier , puis-je croire mes yeux , lui dit-il , Madame : ma Princesse se présente à moi sans tous ces nœuds terribles qui l'environnoient autrefois , & qui l'ont si souvent dérobée à ma vûë , & c'est en Espagne que je vous vois. Oüi Seigneur, lui dit-elle d'un air plein de charmes. Me voici pour vous telle que le Roi mon frere me le commande. Le passionné Connétable se rejetta à ses pieds & vous y consentez : reprit-il , dites-le moi, Madame,

Recompensez par un seul mot toutes les peines que j'ai souffertes. J'y consens, repliqua-t-elle, & sans vous dire que le Roi m'a expliqué tantost ses volonte, je vous apprendrai que la mienne est comme la vostre, & que je desire que rien ne traverse plus nos cœurs & nos fortunes. Nous avons assez souffert l'un & l'autre, & dès que le Roi aura repris sa santé, il fixera dans ce pays toutes les peines que nous avons ressenties afin d'épargner à Madame la Regente l'embaras que nostre union lui causera, ensuite nous suivrons le Roi mon frere en France, & j'aurai la satisfaction de vous redonner à vostre patrie.

Je ne finirois point si je vous disois tous les transports du Prince, sa joie le conduisoit jusqu'à l'égarement, il vous suffira de

ſçavoir que ces momens qu'ils paſſerent enſemble reparerent bien cherement tout ce qu'il avoit enduré de fâcheux.

Le lendemain l'Empereur vint prendre la Princeſſe pour la mener chez le Roi, comme il la voyoit empreſſée à vouloir régler les articles de ſa delivrance. Il ſe hâta d'en propoſer un que l'on n'eût jamais deviné, & ſe trouvant le ſoir avec la Duchefſe d'Alençon il y auroit un moyen plus ſeur & plus prompt que tous les autres, Madame, lui dit - il pour rendre la liberté au Roi ; vous avez changé la face des affaires. Je croyois être indépendant, Madame, & je ſens que je vous ſuis ſoumis ; vos yeux ont vengé vôtre frere, il peut prendre quand il voudra le chemin de France, ſi vous conſentez à demeurer à Madrid. C'eſt

m'expliquer Madame , & je devrois attendre que mes services & mes soins vous eussent touchée, mais je m'appërçois que le tems vous est cher , je vous présente mon cœur & mon Empire, répondez , Madame ; & si vous acceptez ce que je prens la liberté de vous offrir , décidez en maîtresse du destin du Roi vôtre frere , & des conventions que vous voulez qui s'exécutent.

Seigneur, reprit Madame d'Alençon un peu étonnée d'une si brusque déclaration , à laquelle elle ne s'attendoit pas. Vôtre Majesté me propose un honneur que je n'avois pas lieu d'esperer, n'ignorant aucun des engagements où vous êtes vous & le Roi. Je sçais que l'Infante Isabelle vous est promise solennellement , je sçais aussi qu'il avoit plû au Roi de disposer de moi. Ce que vous

me dites maintenant , Seigneur , peut apporter un grand mouvement dans l'Europe , ce n'est pas à moi à décider. Je parlerai au Roi des desseins de vôtre Majesté , ne pouvant jamais répondre de ce qui me regarde qu'avec ses ordres. Elle répondit de la sorte pour s'ôter le cruel embarras où elle étoit , & finit la conversation de l'Empereur avec des raisons de politique & de bienséance qui lui servirent à cacher l'agitation de son esprit.

Elle rendit conte au Roi son frère de ce qui s'étoit passé , & lui dit nettement qu'il lui feroit plaisir de ne disposer plus de sa personne , qu'elle avoit déjà été sacrifiée , que de son choix elle feroit au Connétable ou elle ne feroit jamais à qui que ce soit. Le Roi lui protesta qu'il ne la contraindrait point , & que pour se

défaire de l'Empereur , il lui di-
roit que c'étoit à elle regler sa
destinée , parce qu'il avoit ju-
ré de ne s'en pas mêler. Eh bien !
Seigneur, laissez-moi faire ? re-
prit la Princesse , je vous rendrai
bien-tôt la liberté , & nous ren-
verrons l'Empereur à ses pre-
mières amours.

La Princesse tint parole , elle
agit avec tant d'application qu'elle
avança extrêmement la ne-
gociation. Tout le conseil d'Es-
pagne lui fut assujéti : ils furent
tous charmez de l'étenduë & de
la capacité de son esprit. Le
Chancelier Gatinara sentit é-
chouer toute sa prudence auprès
de cette divine Princesse, il l'a-
dora , content de l'adorer, sans
s'expliquer que par les services
qu'il lui rendoit.

Le Duc d'Albe naturellement
amoureux , & galant sentit re-

naître cette passion pour elle , & le Cardinal Salviati que sa Sainteté avoit envoié pour travailler à la négociation, connut avec regret que sa plus grande affaire étoit de dompter les mouvemens de son cœur.

Un matin qu'il étoit entré dans sa Chambre pour la consulter sur un article qu'on avoit long-tems débattu , il la trouva encore au lit : Elle étoit si prodigieusement belle, & la nuit avoit mis un désordre si avantageux en toute sa personne que le Cardinal ébloui, & peut-être ému, ne put jamais parler après qu'il se fut assis. Il la considéroit avec des regards qui ne s'accordoient pas avec son caractère , & toute sa contenance marquoit absolument un homme qui ne sçait plus où il en est.

La Princesse qui avoit déjà

connu l'état de son ame eut envie de rire, mais considérant ensuite avec pitié la misère du cœur humain. Vôte Eminence, lui dit-elle, a mal pris son tems pour m'entretenir. Allez, continua-t-elle en lui prenant la main, allez dans mon Cabinet, je vais me lever & nous raisonnerons après cela avec plus de commodité. Elle le congédia ainsi pour lui donner le tems de finir son embarras & de se remettre.

Elle le trouva dans un état plus raisonnable, & aiant fini avec lui la conférence, le Chancelier Gatinara entra à qui elle en accorda une autre, ils se débattirent quelque tems sur l'article qui étoit en contestation. Durant la dispute la robe de Madame d'Alençon s'ouvrit & son sein parut à découvert : Le

Chancelier frappé à ces aspects y porta toujours ses curieux regards, & ne sçachant plus ce qu'il disoit, il accorda l'article & le signa. Madame d'Alençon occupée par de si grands intérêts ne s'avisait pas de ce qui l'agitoit; mais le Chancelier se laissant tomber tout d'un coup à ses pieds: Qui peut vous résister, s'écria-t-il; voulez-vous aussi la Couronne de l'Empereur, & se relevant promptement, il sortit sans tourner la tête, & sans la saluer. La Princesse fut toute étonnée d'une telle saillie en un homme si sage; elle s'aperçût enfin de l'état où elle étoit, & aiant appelé d'Escars qui l'avoit suivie en Espagne, comme vous le sçavez, elle lui fit part de ses deux aventures; elles en rirent beaucoup: d'Escars lui disoit

plaisamment qu'elle alloit revolter tous les sujets de l'Empereur, & qu'elle avoit déconcerté toute la gravité Espagnole. Le Connétable entra, comme elle étoit dans la bonne humeur où la foiblesse de ces deux hommes l'avoit mise; il s'en divertit avec elle connoissant bien, qu'elle n'en feroit que mieux servir, & que les affaires de France en iroient mieux. Il lui témoignoit pourtant quelque chagrin au sujet de l'Empereur : Le Roi avoit changé d'avis, & n'avoit plus voulu se charger de lui répondre; il avoit prié sa sœur de le faire pour lui, & quand le Duc de Bourbon lui témoignoit quelque apprehension. Ne craignez rien, lui disoit elle. J'oterrai tout espoir à l'Empereur, & je sçaurai bien le reduire à ma volonté.

Vous croyez bien que l'Empereur dans cette attente étoit en quelque impatience : Il se rendit auprès d'elle avec autant de timidité que le moindre de ses sujets en eût pû avoir. Je viens apprendre mon sort , lui dit-il, Madame ; & si la paix est faite entre le Roi vôtre frere & moi. Seigneur , reprit-elle , les vaincus n'imposent point de loix , & le Roi & moi connoissons trop que c'est à vous à nous en faire. Car , Seigneur . pour la galanterie qu'il vous a plû de m'adresser , soit qu'il y ait de la verité , soit qu'il n'y en ait pas. Le Roi à qui j'ai rendu compte de ce que vous m'avez fait l'honneur de me dire , me laisse maîtresse de moi-même , & ne veut plus forcer ma volonté : Hé bien, Madame , repartit l'Empereur , que dois-je attendre ; ne puis-je pas

espérer que vous voudrez bien regner avec moi sur la plus grande partie de l'Univers? Seigneur, repliqua-t-elle, je n'ai pas tant d'ambition. J'ai déjà une fois été sacrifiée. Je connois si bien le prix de la liberté, que puisqu'on me la donne, j'en jouirai, & je passerai le reste de ma vie dans le repos auprès du Roi mon frere. Je vous dirai pourtant, Seigneur, que si c'étoit une nécessité absolüe que je fusse la victime de la politique & du bien de l'Etat, j'aimerois mieux être unie avec vous qu'à tout le reste des Rois du monde, & cela seulement, Seigneur, par l'estime que j'ai pour votre personne, & point du tout pour l'offre de l'Empire que vous possédez. Je ne puis me flatter, s'écria l'Empereur, par des paroles dont l'effet leur est si opposé. Mada-

me , continua-t-il si l'aversion que vous avez pour moi est si invincible , cette ardente amitié que vous avez pour le Roi vôtre frere ne devoit-elle pas vous faire envisager qu'il est encore dans mes prisons , & que la France souffre & gémit. Seigneur , reprit la Princesse , qui sçavoit les affaires de l'Empereur comme lui même. Le Roi est dans vos prisons ; je le sçais sans qu'il soit besoin que vous m'en fassiez souvenir , & nous trouverons bien les moyens de l'en retirer. La France gémît , il est vrai , mais elle a cent mille bras tous prests à se faire raison des insultes & des caprices de la fortune. La Princesse dit tout cela d'une air dédaigneux & méprisant ; mais l'Empereur ne sentit que le refus de son amour.

Dés ce moment il prit une

horrible haine contre le Connétable ; il ne vit que trop qu'il étoit la cause des refus de la Princesse. Il traîna autant qu'il put la negociation en longueur, & jusqu'au point que le temps du passeport de Madame d'Alençon étoit prest d'expirer sans qu'elle y fit de réflexion.

Elle s'étoit un soir retirée fort tard , & elle venoit de se mettre au lit quãd Papethun, cet agréable fou de l'Empereur , & qui n'affectoit de l'être qu'avec beaucoup d'esprit , se mit à crier & à faire un désordre enragé à la porte de son appartement. Les femmes de la Princesse qui ne sçavoient ce que c'étoit lui ouvrirent ; il se jeta d'abord à terre, il dit qu'il étoit perdu , s'il ne voyoit pas d'Escars , parce que son premier sommeil avoit été troublé par un mauvais songe. Il

ne regardoit pas Madame l'Alençon : il appelloit toujours d'Escars la Princesse qui rioit de la peur qu'avoient eüe ces femmes . commanda qu'on allât chercher d'Escars qui vint toute deshabillée. Papethun fit semblant de ne la reconnoître pas; il croyoit qu'on la lui avoit changée, que ce n'étoit pas elle, & paroissant tout effrayé quand elle le caressoit, il se mit à fuir vers le lit de la Princesse, & il mit la teste dedans, & d'une main tenant la couverture, de l'autre il lui donna une lettre en lui disant qu'elle étoit du Duc de Bourbon, & faisant encore cent extravagances; il s'en alla en tempêtant, & disant qu'on lui avoit derobé d'Escars.

Quand il fut sorti, la Princesse se fit apporter une bougie, & s'imagina qu'il falloit qu'il y eût

quelque chose de bien extraordinaire, puisque le Connétable s'étoit servi d'une voie qui l'étoit tant : Elle ouvrit la lettre , & y lût ces paroles.

On veut vous surprendre, Madame , & vous amuser jusqu'à ce que le tems de votre passeport soit expiré ; il le sera dans cinq jours , après quoi si vous êtes sur les Terres d'Espagne , on aura sans violer la foi publique un prétexte de vous retenir prisonnière. Je suis indigné : ma Princesse , des projets qu'on ose former. Vous ne pouvez être assez tôt avertie , pensez au remède.

La Princesse s'abandonnoit toute entière à l'étonnement , & sa franchise naturelle lui faisoit regarder l'attentat qu'on vouloit faire sur sa personne comme une trahison , lorsqu'elle entendit

tomber quelque chose de fort pèsant sur le haut de, son lit. Elle fit regarder incontinent ce que ce pouvoit être. On lui donna une masse de plomd à laquelle un papier étoit attaché. C'étoit le même avis que le Connétable venoit de lui donner; elle crût reconnoître qu'il venoit de la part de Gatinara, & elle lui en sçût bon gré; cependant elle ne perdit pas de tems, elle dit à ses femmes de se tenir prêtes, & de faire avertir les Officiers de sa Maison, & dès que le jour parut, elle fit éveiller l'Empereur pour l'avertir qu'elle alloit partir; elle embrassa le Roi, bien assurée qu'elle le reverroit dans peu. Elle dit au Duc de Bourbon à la hâte ce qui pouvoit le plus le contenter, ensuite adressant une raillerie piquante à l'Empereur, elle lui dit adieu pour

jamais, & monta sur le plus vîte de ses chevaux suivie de peu de ses hommes & de deux de ses filles seulement, les autres vinrent dans son équipage; elle alla toujours sans se reposer & sa diligence fut si grande qu'elle arriva sur les Terres du Roi de Navarre une heure avant que le tems de son passeport fût fini. J'ai ouï dire à d'Escars qui l'accompagna dans cette course qu'elle n'a jamais été si gaye: Elle fit cent chansons sur son avanture, elle fut enfin reçûë sur la frontière par une bonne escorte de braves François que commandoit Clermon Lodève, & par le Roi de Navarre lui-même qui ne laissa pas échaper cet empressement à son amour. La Princesse le receut à son ordinaire, & voyant après Gaumont & Lautrec qui avoient quitté la Re-

genre pour venir au devant d'elle, elle leur fit cent caresses, & leur témoigna l'amitié qu'elle avoit pour eux : Elle eut aussi un Courrier de l'Empereur, qui lui écrivoit pour sçavoir de ses nouvelles, & qui lui mandoit que pour consoler le Duc de Bourbon de son départ précipité, il les vouloit donner le Duché de Milan. Il ajoûtoit artificieusement qu'il avoit d'autres prétentions qu'il mettoit bien-tôt au jour.

Madame d'Alençon ne fut point surprise de ce que lui mandoit l'Empereur ; elle sçavoit bien de quoi elle étoit convenuë avec le Connétable au sujet de son mariage avec elle. Elle répondit à l'Empereur d'un stile enjoué, & d'une manière délicate, où elle lui reprochoit son procédé avec tout l'esprit du monde.

Elle prit quelques jours de repos & rejoignit tout à loisir la Duchesse d'Angoulême ! elle la reçût du même air qu'elle avoit accoutumé , lui disant seulement que si elle l'eût voulu , elle eust revû plutôt le Roi son fils , qu'il avoit eu trop de condescendance pour elle en ne lui ordonnant pas d'épouser l'Empereur , & qu'elle avoit paru avoir peu d'amitié pour ce cher frere & pour son pais en refusant un tel honneur. Quoi-que la Régente se contraignit , il parut un fond d'aigreur dans ce peu de paroles , à quoi la Princesse répondit que le Roi ne l'avoit pas voulu contraindre. Il a bien fait , reprit sa mere , puis qu'il vous aime mieux que sa liberté. Cependant elle affecta de ne lui plus parler du Roi de Navarre comme elle avoit accoutumé & ce

Prince perdoit tous ses soins auprès de la Princesse : Elle reçut plusieurs fois des lettres du Connétable , qui l'assuroient qu'il se rendroit auprès d'elle aussi tôt que le Roi seroit en liberté.

Ce temps si désiré arriva enfin , l'échange du Roi & des Enfans de France se fit , & le Roi s'arrêta quelque tems a Bayonne , où il n'avoit de satisfaction que quand il étoit en particulier avec sa chere sœur. Ils étoient l'un & l'autre dans l'impatience de l'arrivée du Connétable sçachant qu'il devoit quitter le service de l'Empereur ; & ils ne sçavoient à quoi ils devoient attribuer son retardement lors qu'un jour Madame la Regente sçachant que le Roi étoit chez Madame d'Alençon s'y rendit : elle avoit quelque altération

ration sur le visage , & tout le monde s'étant retiré. Je viens d'apprendre , lui dit - elle , qu'un des Gentils hommes du Duc de Bourbon, est inconnu dans Paris; il ne peut y être avec de bons desseins , tout doit vous être suspect d'un tel ennemi. J'ai commandé qu'on l'arrêtât; on l'a fait, & l'on va le conduire ici par mon ordre. Le Roi & la Princesse crurent aisément la chose , & s'imaginant que le Connétable envoyoit quelqu'un , comme cela lui arrivoit souvent ; ils virent bien que la Duchesse auroit fait prendre ses lettres , & qu'ainsi elle étoit éclaircie des desseins du Roi pour le mariage du Connétable avec Madame d'Alençon. Ils semblerent se préparer par un coup d'œil qu'ils se donnerent à une chose qu'ils ne pouvoient aussi bien éviter.

Q

On conduisit celui qu'on avoit pris dans le Cabinet où le Roi étoit avec sa mère & sa sœur. Ils le reconnurent pour Leurcy un des plus fidelles serviteurs du Connétable , ce qui persuadoit encore mieux le Roi qu'il étoit venu apporter des lettres à la Duchesse d'Alençon. Aussi-tôt qu'il parut , la Régente lui demanda d'un air fier ce qu'il venoit faire en ce pais , & par quel dessein il se tenoit caché. Il répondit que c'étoit pour ses propres affaires , & que le Duc de Bourbon étoit assez mal avec le Roi pour qu'un homme à lui, dût prendre quelque précaution ; car. continua-t-il avec une feinte ingenuité, comme tout espoir nous est ôté de revenir désormais en France , le Prince mon Maître manquant aux promesses qu'il avoit faites au Roi à Madrid de

venir épouser la Princesse sa sœur dès qu'il seroit en liberté, vous voyez bien, Madame, que ne le faisant pas, & ayant quelques intérêts à ménager ici, je ne pouvois prendre trop de soin pour me cacher.

Comment, dit Madame la Regente, en se tournant vers le Roi, faisant tout à fait l'étonnée, vous avez disposé de ma fille sans avoir la bonté de m'en faire part. Madame, lui répondit le Roi, n'entrons point en éclaircissement, & sçachons seulement ce que Leurcy a à dire. Continuez, lui dit le Roi, & dites-moi pourquoi votre Maître refuse l'honneur que je lui voulois faire de lui donner ma sœur. Sire, reprit Leurcy, le Duc de Bourbon a toujours les mêmes sentimens de respect pour Madame d'Alençon! mais il a été un peu piqué de ce

que vostre Majesté lui a enlevé la Reine de Pottugal dont le mariage lui donnoit de si éclatantes dignitez. L'Empereur qui brûle d'amour pour la Princesse vôtre sœur, l'a prié de la lui céder, & lui fait de si grands avantages qu'un hōme encore moins intéressé que mon Maître n'auroit pû s'empêcher de les accepter ; & quels sont-ils ces avantages , reprit le Roi ? C'est le Duché de Milan, Sire, repliqua Leurcy , dont l'Empereur l'a déjà investi , & le Royaume de Naples qu'il lui promet avec l'Infante de Portugal qu'il lui donne.

Aux paroles de Leurcy la Princesse avoit senti son cœur frappé de la plus sensible douleur , mais après cette premiere émotion , elle se rendit si fort maîtresse d'elle même, qu'aucun trou-

ble ne parut sur son visage. La Régente l'observoit , & Leurcy alloit continuer , lorsque le Maréchal de Monmorancy vint dire au Roi que Moncade venoit d'arriver en poste de la part de l'Empereur. Le Roi jeta d'abord les yeux sur sa sœur , comme pour lui dire que selon les apparences ils alloient avoir la confirmation de ce que Leurcy leur avoit dit, & voyant qu'il n'y avoit plus rien à ménager, il commanda qu'on le fit entrer. Moncade donna un paquet au Roi, qui l'ouvrant y trouva le contrat de mariage du Duc de Bourbon avec l'Infante de Portugal : Il étoit signé de ce Prince , & la Régente en voulut voir la signature, & la Princesse la reconnut.

Le Roi lut la lettre de l'Empereur , par laquelle il lui demandoit encore la Duchesse d'Alen-

çon en mariage , & lui donnoit des raisons spécieuses pour authentifier celui du Duc de Bourbon avec la Princesse Isabelle.

Après cette lecture le Roi ordonna à Moncade de parler : Il dit que l'Empereur avoit eu beaucoup de peine à résoudre le Duc de Bourbon à l'alliance qu'il lui proposoit ; mais que la considération de tant d'avantages dont l'Empereur le combloit jointe à la vûë de l'Infante que le Duc avoit été trouver à Séville l'avoit déterminé. La Duchesse d'Angoulême jugeant que c'étoit-là le tems propre pour montrer ses fureurs , éclata en emportemens & en injures contre le Connétable. Le Roi, quoique tres-offensé , se rendit maître de son ressentiment & pria sa mère de se modérer. Elle le fit en effet , & reprenant la parole d'une ma-

nière plus retenuë , elle fit un fort beau discours de politique pour obliger le Roi à acorder sa sœur à l'Empereur , mais aux seules conditions qu'ils opprimeroient ensemble le Duc , & qu'ils le poursuivroient jusqu'au bout du monde.

Le Roi répondit que la Princesse étoit libre , & qu'il ne la contraindrait jamais, alors Moncade lui présenta une lettre de la part de l'Empereur , la Duchesse aiant demandé au Roi la permission de la prendre. Le Roi congédia Moncade , & lui dit qu'il auroit incessamment sa réponse.

Après qu'il s'en fut allé le Roi se tournant vers Leurcy lui ordonna de sortir incessamment du Roïaume , & de ne se présenter jamais devant lui , ne le voulant pas punir comme il le méritoit.

Madame la Regente se voyant seule avec le Roi & sa fille , s'évapora en injures contre le procédé du Connétable, & se retira pleine de courroux en apparéece.

Quand la Princesse ne vit que le Roi auprès d'elle , sa douleur parut sans contrainte pour l'horrible injure qu'elle recevoit. Elle envoia chercher la Princesse Renée qui s'étant renduë auprès d'elle partagea bien vivement l'outrage qu'on lui faisoit. Madame d'Alençon versoit des torrens de larmes , elle s'étoit fait une si grande violence devant sa mere pour renfermer son ressentiment qu'elle en pensa mourir. Elle demandoit pardon au Roi de ses foiblesses , comme s'il eût esté un Juge bien severe ! il la tenoit entre ses bras , & Madame Renée étoit dans une affliction inconcevable. Enfin quand la

Duchesse d'Alençon fut un peu moins agitée, Elle dit au Roi qu'elle honoroit trop un ingrat par de si tendres témoignages de douleur, qu'elle les vouloit cacher aux yeux de toute la terre, lui demandant seulement une grâce qui étoit de lui donner trois jours avant que de renvoyer Moncade, afin qu'elle eût le tems de prévenir le Connétable, qui selon ce qu'on leur avoit dit, n'avoit point encore terminé son mariage. Je veux donc continua-t-elle épouser le Roi de Navarre. Ah ma sœur ! ah Madame que voulez-vous faire, s'écrièrent en même tems le Roi & la Princesse Renée. Ce que vous me conseilliez sans doute vous-mêmes, si vous entriez bien dans mes intérêts, reprit la Duchesse d'Alençon. Je veux que le Connétable sente que je le dédaigne, &

en même tems m'affranchir tout-à fait de l'autorité de ma mere, & n'en demeurer pas moins auprès de vous, continua-t-elle, en regardant tendrement le Roi. Mais lui disoit-il, si vous avez à prendre un époux acceptez les offres de l'Empereur. Je m'en garderai bien poursuivit-elle. le Duc ne me regarderoit que comme une ambitieuse, & je veux que sçachant qu'il ne dépend que de moi d'être Impératrice, il croye que le Roi de Navarre a touché mon inclination: elle pria le Roi de le faire avertir de ses desseins; & pour vous abréger un discours qui tire trop en longueur, dès le lendemain elle se fiança au Roi de Navarre, & ils s'épouserent le jour d'après.

Moncade fut le triste spectateur de ce mariage, & il retour-

na porter à l'Empereur son maître une si surprenante nouvelle.

La Regente se posseda merveilleusement dans une telle aventure, où sa joye étoit si grande. Celle du jeune Roi de Navarre fut excessive, & après son mariage il se sentit mille fois plus amoureux qu'il ne l'étoit auparavant.

Le Roi offensé jusqu'au vif contre le Duc de Bourbon; envoya en Italie lui annoncer une inimitié éternelle, & que sur quelque prétexte que ce fût, il ne mît jamais le pied en France, sur peine de la vie.

Le Connétable devoit bien pèser par une maniere si éclatante que le Roi le haïssoit, & qu'il étoit son ennemi irreconciliable. Nous avons sçu depuis qu'il se mit à la tête des Imperiaux, & qu'il fit quelques progres con-

siderable qui l'on fait croire plus attaché que jamais à Charles-Quint.

On étoit encore tout rempli de ce qui venoit d'arriver, quand nous vîmes le Peloux à la Cour qui y venoit sans crainte & sans precaution, puisqu'il croyoit annoncer l'arrivée du Prince son maître qui devoit être dans peu de jours. Il écrivoit à la Princesse une lettre plus passionnée que toutes celles qu'il lui avoit jamais écrites. Mais je ne puis vous dire l'étonnement de Peloux, quand il apprit tout ce qui venoit de se passer au sujet du mariage du Duc de Bourbon & de l'Infante de Portugal. Il fit bien voir qu'il n'y avoit jamais pensé, que c'étoit une fourbe; malicieusement inventée pour ruiner la fortune de son Maître: & dit tant de choses circonstan-

ciées sur ce que le Duc avoit refusé ce prétendu mariage que le Roi, la Princesse Renée & moi ne sçavions plus que penser, lorsqu'un bon Religieux demanda à parler en secret à la Reine de Navarre, & pria instamment que le Roi y fût présent.

Il leur apprit que Leurcy venoit de rendre l'ame entre ses bras; qu'au lieu de partir comme on l'avoit crû; il étoit demeuré caché dans leur Convent, d'où il sortoit quelquefois déguisé, qu'en étant sorti le matin, il y étoit rentré avec toutes les couleurs de la mort peintes sur le visage, que s'étant trouvé mal, il lui avoit déchargé sa conscience; si bien que pour s'aquitter de son devoir il venoit dire au Roi & à la Reine sa sœur, que Leurcy avoit été gagné par Madame la Regente, & qu'il avoit trahi le

Connétable , qui n'avoit jamais eu de pensée que pour Madame d'Alençon , n'aimant rien dans le monde qu'elle ; qu'aussi - tôt que l'Empereur étoit devenu amoureux de la Princesse , il avoit averti Madame la Regente de tout ce qui s'étoit passé en Espagne , & des desseins secrets qui étoient entre le Roi & lui , de donner Madame d'Alençon au Connétable ; que depuis ce moment la Regente & l'Empereur avoient toujours été d'intelligence , que c'étoit elle qui lui avoit conseillé d'arrêter sa fille aussi-tôt que les passeports expireroient , & qu'ayant manqué ce coup , elle lui avoit fait sçavoir qu'elle avoit un blanc seing du Duc de Bourbon , qu'elle l'avoit trouvé dans ses papiers quand il sortit de France. Il l'avoit autrefois confié pour quelque affaire importante à la Du-

chesse de Beaujeu sa belle-mère. La Regente s'en étoit saisie pour s'en servir au besoin , & pour en faire l'usage qu'elle jugeroit à propos. Elle avoit envoié ce blanc teing à l'Empereur , lui demandant de le remplir d'un faux contrat de mariage avec d'Infante Isabelle , & qu'il profitât de l'aigreur où seroit Madame d'Alençon , pour l'obliger par-là à le recevoir pour époux; & voilà ce contrat , continua ce bon Religieux en le tirant de sa poche. il leur dit encore que Moncade & Leurcy étoient d'intelligence , & que le premier voyant leur artifice trompé par le mariage de la Reine, avoit rendu ce papier à Leurcy qui le devoit remettre ce jour même à Madame la Régente , mais qu'il étoit mort bien repentant de ses crimes, & en demandant mille fois pardon à leurs Majestez.

La Reine remercia le bon Religieux & le congédia; elle parut plus morte que vive aux yeux du Roi, la noirceur du procédé de sa mère lui faisoit horreur. Le mariage où elle s'étoit engagée lui devenoit odieux, & l'innocence & l'infortune du Connétable lui inspiroient une pitié qu'elle exprimoit par toute la tendresse de son cœur.

Le Peloux courut annoncer ce malheur à son illustre Maître. La Reine a vécu depuis dans un contrainte perpétuelle, mais comme elle a une grandeur de courage insurmontable, elle cache sa douleur, & il n'y a que le Roi, la Princesse Renée & moi qui la voïons sensible & tendre comme elle est. Je ne lui ai point vû de joie depuis ce temps-là que celle que vôtre arrivée lui a causée. Et puisque vous sçavez

route l'histoire de ses malheurs aidez - nous à la consoler , & plaignez avec nous le sort d'une si admirable personne.

Si je la plains s'écria la Princesse d'Arragon , Ah Madame ! je n'ai jamais été plus touchée : l'idée de mes propres malheurs me quitte , je ne puis penser qu'à ceux de cette grande Reine , & de l'infortuné Connétable. Je l'ai fort connu à Madrid , & j'ose dire qu'il me voulut bien permettre de l'estimer infiniment , & qu'il n'est pas sans amitié & sans confiance pour Alphonse & pour moi. Je ne croyois pas, reprit la Princesse de Salerne , que les sentimens que j'ai pour lui pussent jamais augmenter ; mais tout ce que je viens d'apprendre me le rend si cher qu'il n'y a rien au monde que je ne fisse pour le voir heureux. Je

haïs horriblement la Regente : je ne sçaurois souffrir le Roi de Navarre, & je voudrois bien qu'il mourût bien - tôt. La Comtesse de Sancerre sourit de l'impétuosité qu'Alphonfine avoit eüe à dire ce qu'elle pensoit , & après avoir encore donné une triste attention aux souvenirs de tant d'événemens extraordinaires , on les vint avertir de songer à se parer pour le bal que le Roi devoit donner le soir.

F I N.



PRIVILEGE DV ROY.

LOUIS PAR LA GRACE
DE DIEU, ROY DE FRAN-
CE ET DE NAVARRE ; A nos
amez , & feaux Conseillers , les
Gens tenans nos Cours de Par-
lement, Grand Conseil , Maîtres
des Requêtes ordinaires de Nô-
tre Hôtel , Baillifs , Senechaux,
Prevosts , Juges , leurs Lieute-
nans, & tous autres nos Officiers,
qu'il apartiendra : SALUT. Nôtre
amé SIMON BENARD , Mar-
chand Libraire de Nôtre bonne
Ville de Paris , nous a fait re-
montrer qu'on lui a mis en main
un Manuscrit intitulé, *la Reine de
Navarre, &c.* qu'il désireroit faire
imprimer , s'il nous plaisoit de lui
accorder nos Lettres de Privi-
lège à ce necessaires, qu'il nous a

très-humblement fait supplier lui
vouloir accorder. A CES CAUSES,
voulant favorablement traiter
l'Exposant, Nous lui avons permis
& accordé, permettrons & accor-
dons par ces presentes, d'Impri-
mer ou faire Imprimer ledit ou-
vrage en un ou plusieurs volu-
mes, en telles marges, & ca-
racteres, & autant de fois que
bon lui semblera pendant le tems
de *douze* années consecutives à
commencer du jour qu'il sera a-
chevé d'Imprimer pour la pre-
mière fois. Le vendre & debiter
par tout Nôtre Royaume & Ter-
res de Nôtre obeïssance, faisons
defenses à tous Libraires, Im-
primeurs & autres de l'Imprimer,
ou faire Imprimer, vendre, ni
debiter sous quelque pretexte
que ce soit, même d'Impression
étrangere ou autrement, sans le
consentement de l'Exposant, ou

de ses ayans causes , à peine de confiscatiõ des exemplaires contrefaits, trois mille livres d'aman-
de payable sans déport par cha-
cun des contrevenans , appli-
quables , un tiers à Nous , un
tiers à l'Hôtel Dieu de Paris , &
l'autre tiers à l'Exposant , & de
tous dépens , dommages & inte-
rests. A la charge d'en mettre
deux exemplaires en nôtre Bi-
bliothèque publique , un en celle
du Cabinet des Livres de Nostre
Château du Louvre , & un en
celle de Nostre tres-cher & feal
Chevalier le sieur Boucherat
Chancelier de France ; d'en fai-
re faire l'Impression dans Nostre
Roïaume & non ailleurs, en beau
caractere & papier , conformé-
ment à nos Reglemens des an-
nées 1678. & 1686, & de faire
registrar les presentes es registres
de la Communauté des Mar-

chands Libraires de Nostre bonne Ville de Paris, à peine de nullité des Présentes : Du contenu desquelles, Vous mandons & enjoignons faire jouir & user l'Exposant, ou ceux qui auront droit de lui, pleinement & paisiblement. Cessant & faisant cesser tous troubles, & empêchemens au contraire. Voulons qu'en mettant au commencement ou à la fin dudit ouvrage l'extrait des presentes Lettres, elles soient tenuës pour dûement signifiées, & qu'aux copies collationnées par un de nos amez & feaux Conseillers Secretaires, foi soit ajoutée comme au present original. Commandons au premier nostre Huissier, ou Sergent sur ce requis, faire pour l'exécution des Présentes tous Exploits, Significations, & autres Actes de Justice nécessaires, sans deman-

der autre permission. C A R tel
est nôtre plaisir. Donné à Paris
le douze jour de Février, l'an de
grace mil six cens quatre-vingt-
seize, & de nôtre Regne le cin-
quante trois. P A R L E R O Y en son
Conseil DUGONO.

*Registré sur le Livre de la Com-
munauté des Libraires & Impri-
meurs de Paris, le 13. Février 1696.
AUBOÛIN, Syndic.*

Achevé d'imprimer pour la pre-
miere fois le 8. Juin 1696.

Les exemplaires ont été fournis.

Ledit Sr. Simon Benard a fait
part de son Privilege à S. Leonard
Plaignard suivant l'acord fait en-
tr'eux, & ledit Sr. Leonard Plai-
gnard a fait part de son droit aux
Srs. Hilaire Baritel, & Claude
Rey.

